



Le bonheur n'est que dans notre union

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,
ou
TRAITÉ DE MORALE
POUR LE GENRE HUMAIN,
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature.

CINQUIEME ÉDITION.
et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
Juvenal Satyr. XIV.

TOME CINQUIEME.



A LONDRES,
et se trouve dans la plupart des capitales
DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXXIX.



SUITE DU LIVRE III
DE LA SECONDE PARTIE
DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

CHAPITRE V.

DE L'HERMAPHRODISME.

Je ne fais pas un pas dans la carriere de la philosophie , sans m'appercevoir que mes anciennes connoissances ne sont que de vieilles erreurs que les siecles ont consacrees , & que tout le tems que j'ai employe a feuilleter les ouvrages des hommes , a ete perdu pour l'etude du livre de la nature.

L'HOMME
SEUL.

J'ai sucé , pendant un grand nombre d'annees , le lait de nos modernes physiciens ; c'est alors que je regardois l'hermaphrodisme

2 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. comme une chimere, & je ne manquois pas de sophismes, soit pour infirmer la théorie naturelle sur ces êtres, soit pour jeter des doutes jusques sur les expériences.

A force d'étudier la grande chaîne des êtres, je me suis apperçu que la nature ne faisoit point de classes & ne formoit que des individus : dès-lors le rideau qui me voiloit ses opérations s'est entr'ouvert ; j'ai appris à voir les phénomènes avant de les juger, & j'ai cru aux hermaphrodites.



ARTICLE PREMIER.

DE L'EXISTENCE DES HERMAPHRODITES.

QUAND je jette un coup-d'œil général sur les corps animés, je m'apperçois que le globe est peuplé d'hermaphrodites : il y en a un nombre prodigieux parmi les végétaux ; par exemple, les fleurs qui n'ont qu'un sexe sont infiniment plus rares que celles qui réunissent dans la même corolle les pistils & les étamines.

L'HOMME
SEUL.

Je fais la même observation, en remontant quelques degrés de la grande échelle des êtres : il y a des animaux, soit ovipares, soit vivipares, qui produisent seuls sans le concours d'un autre individu ; tel est le puceron parmi les insectes, & le conque parmi les coquillages.

La nature a même pris soin dans ces classes subalternes de varier l'hermaphrodisme : le limaçon qui réunit les deux sexes dans le même organe, ne peut se féconder lui-même ; si

4 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. n'en est pas de même de quelques plantes bisexes, telles que le jasmin, la tithimale & la perficaire, qui réalisent la fiction ingénieuse de Platon sur les androgynes.

Il faut bien ranger aussi parmi les hermaphrodites, les végétaux que l'on greffe, & où on réunit deux, dix & vingt êtres pour en former un ; & cet insecte qu'on partage en deux, dix & vingt morceaux pour en former autant d'individus.

L'hermaphrodite humain est un peu plus rare, parce que notre corps est une machine bien plus compliquée que celui des plantes & des coquillages : cependant il existe & on feroit un volume très-gros, si on rassembloit tous les témoignages des savans sur l'existence de ces individus pensans, qui réunissent parfaitement ou imparfaitement les deux sexes : les historiens de tous les peuples en ont parlé, aussi bien que leurs poètes & leurs théologiens ; & il faut brûler tous les livres anciens & modernes, ou avouer que la nature fait des

hermaphrodites , sur-tout entre les Tropiques ,
comme elle fait des nains en Laponie & des
géants aux terres Magellaniques.

L'HOMME
SEUL.

Il y a eu des loix dans la Grece & à Rome
pour rayer de la société les androgynes , &
les anciens ne faisoient guere de loix contre
des êtres de raison , comme nos peres en ont
fait contre les sorciers.

Photius , l'homme le plus éclairé de son
siecle , malgré son schisme avec les papes ,
nous a conservé un fragment de Diodore (*)
sur d'anciens hermaphrodites , qui va jeter
quelques lumières sur cette partie de mon
ouvrage.

La belle Haraïs de la ville d'Abas en Arabie ,
avoit épousé Samiadès : à la suite d'une maladie
violente , il se fit en elle une éruption & elle
devint homme sans cesser d'être femme : son
époux qui l'aimoit , se tua de désespoir.

Quelque tems après , un événement aussi

(*) Voyez *Biblioth. de Photius* , page 1150. Ce
fragment est du Livre XXXII de Diodore.

6 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. extraordinaire arriva dans Epidaure : une fille nommée Callo sentoit que la nature tendoit à la faire changer de sexe ; elle se fit faire une opération douloureuse & ses vœux furent exaucés : le médecin qui lui avoit prêté son ministere demanda une double récompense , l'une pour avoir guéri la fille , & l'autre pour en avoir fait un homme ; l'aventure se répandit dans la ville , & comme Callo avoit été prê-tresse de Cérès , on l'appella en jugement pour avoir vu des mysteres qu'il étoit défendu aux hommes de voir : heureusement il n'y avoit point d'Anitus parmi les juges d'Epidaure ; on ferma les yeux sur la profanation & l'hermaphrodite fut sauvé.

On n'avoit pas été si indulgent à Rome au commencement de la république : un Latin avoit épousé un hermaphrodite , & peu satisfait de son mariage , il avoit dénoncé son aventure au sénat : les Aruspices furent consultés sur ce phénomene , & l'arrêt qui intervint condamna l'accusée à être brûlée vive. —

On n'avoit point encore à Rome les œuvres philosophiques de Cicéron & le poème de **L'HOMME SEUL.**
Lucrece.

C'est sur-tout dans les climats chauds qu'on voit beaucoup d'hermaphrodites ; Chardin, qui est du petit nombre des voyageurs philosophes, prétend qu'il en naît plus en un an à Surate, qu'en un demi-siecle dans les états du Nord ; ils sont même si communs dans cette ville de l'Inde, que la loi, pour les faire reconnoître, les oblige à adopter des robes de femme, & à se coiffer d'un turban. Quelques-uns de leurs compatriotes les regardent comme des êtres sacrés à qui il faut rendre hommage, & d'autres comme des monstres qui ne sont bons qu'à être étouffés ; pour le philosophe, il n'en fait ni des dieux, ni des monstres, il en fait des hommes.

Par une singularité assez difficile à expliquer, il se trouve que dans la Floride, climat du Nouveau-Monde qui correspond à peu près aux mêmes paralleles que le Mogolistan, il y

8 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. a eu aussi un nombre prodigieux d'hermaphrodites ; toutes les relations des voyageurs se réunissent en ce point ; & avant la conquête du pays par les Européens, le peuple libre qui l'habitoit condamnoit à la servitude les hommes ainsi organisés (*) ; ainsi les hermaphrodites étoient dans la Floride, ce que furent autrefois les Ilotes à Lacédémone.

Je fais que l'existence des androgynes Américains a été niée par le jésuite Laffiteau ; mais on fait que ce jésuite Laffiteau, sans être aussi savant que son confrere Hardouin, a cherché, comme lui, la célébrité dans les paradoxes ; par exemple, il dit de ce grand nombre d'hommes habillés en femmes qu'on a trouvé dans la Floride, dans la Louisiane & chez les Illinois, que ce sont des prêtres de Vénus-Uranie, dont les Cariens ont apporté le culte dans le Nouveau-Monde. Pour détruire un fait, voilà bien des hypothèses.

(*) *Abundat Floridic hermaphroditis, quorum servili
operi mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ.*
--- *Hist. Ind. occ. Aut. Jasp. d'Ens, lib. II, page 163.*

D'abord on suppose que les androgynes de la Floride étoient des prêtres ; & les voyageurs n'en font que de vils esclaves.

L'HOMME
SEUL.

Les prêtres de Vénus-Uranie, comme ceux de Cybele, s'habilloient en femmes, parce qu'ils étoient eunuques ; mais certainement, avant la conquête du Nouveau-Monde, il n'étoit venu dans l'esprit d'aucun Indien, de se mutiler à la façon de Combabus & d'Origene.

Voilà un beau motif pour faire peupler l'Amérique par une colonie Grecque, que de trouver un rapport d'étymologie entre le mot de Carien & celui de Caraïbe !

L'hypothèse de Laffiteau sur les hermaphrodites de la Floride n'est qu'absurde ; celle de son confrère Charlevoix est de plus atroce : ce jésuite suppose que les esclaves Floridiens qui s'habillent avec l'Alconand des Indiennes, sont les Ganymedes des Caciques : comme si le dernier période de la dépravation humaine étoit compatible avec la vie active des sauvages ! comme s'il étoit possible qu'on portât

10 DE LA PHILOSOPHIE

— un habillement particulier, pour désigner qu'on
PARTIE II. fait métier d'outrager la nature !

Mon indignation s'allume & des larmes de sang sont prêtes à couler sur ce papier, quand je vois avec quelle férocité on a subjugué les indigenes du Nouveau-Monde, & avec quelle noirceur réfléchie on a écrit leur histoire : on a commencé par exterminer les possesseurs légitimes d'un vaste continent, & on a dit ensuite à leurs fils, en les rendant esclaves, que leurs peres étoient des Sodomites.

Malgré l'absurdité des conjectures étymologiques de Laffiteau & l'atrocité des hypothèses fanatiques de Charlevoix, il y a donc eu un grand nombre d'hermaphrodites dans la Floride ; & puisqu'ils y formoient un corps de peuple, il faut en conclure qu'il y a loin d'un monstre à un hermaphrodite.



ARTICLE II.

DES DIVERSES CLASSES D'HER-
MAPHRODITES.

Puisqu'il y a des variétés dans l'espèce humaine, qui naissent de la teinte diverse des couleurs, il doit y en avoir aussi que produit la différente configuration des organes sexuels,

L'HOMME
SEUL.

Je ne voudrois pas qu'on mît au rang des androgynes ces hommes qui ont l'organe génératrice caché dans l'abdomen, & dont un mouvement violent trahit le sexe long-tems après l'âge de puberté : tel fut le prétendu hermaphrodite de Cayette, qui fut quatorze ans la femme stérile d'un pêcheur, & qui dans la suite rendit grosse une religieuse ; tel est encore ce jeune époux, dont parle Zacutus Lusitanus (*), qui se croyoit fille, & qui ayant eu recours au scalpel d'un chirurgien, pour se mettre en état de concevoir, devint homme

(*) *Observ. page 118.*

12 D E L A P H I L O S O P H I E

tout-à-coup, & remercia la nature de sa métamorphose.

PARTIE II.

Les hermaphrodites les plus communs dans notre zone tempérée, sont ceux qui, avec un sexe dominant, ont une ébauche informe de l'autre : l'individu qui peut faire usage de l'organe générateur est alors un homme hermaphrodite, & celui qui peut concevoir est une femme hermaphrodite.

La seconde classe est formée de ces êtres stériles qui ayant le double organe dans le même degré d'imperfection, ne peuvent ni engendrer, ni concevoir ; tel fut celui qu'on montra à Paris en 1751 ; & le negre, dont les papiers de Londres donnerent, il y a quelques années, la description : tous deux avaient une voix de basse-taille, le corps velu, & une égale foibleesse dans les deux organes sexuels : la laideur étonnante de ces deux individus les empêchoit d'inspirer le plaisir, & l'imperfection de leurs organes de le goûter.

Je pense aussi qu'il faut ranger dans cette

classe ce Grandjean dont l'hermaphrodisme
occupa Paris, il y a un petit nombre d'années: L'HOMME
SEUL.
cet être malheureux avoit été baptisé à Grenoble comme fille, se maria à Chambéry comme garçon, fut condamné à Lyon comme profanateur du mariage, & enfin absous de tout délit en ce genre, par le parlement de Paris: il résulte du sage mémoire de Vermeil pour sa défense, que tout l'être de cet androgyn étoit un mélange des deux sexes dans un égal degré d'imperfection, & qu'il étoit condamné par la nature à mourir sans postérité.

Un vrai hermaphrodite est celui dont parle Schenck dans ses observations, & qui pouvoit devenir en même tems pere & mere (*). Je mets dans ce rang les androgynes de Surate & ceux de la Floride; & je crois le phénomène possible, sans en attester cependant l'existence, jusqu'à ce qu'il ait été examiné avec scrupule par l'œil du philosophe.

(*) *Viro nupserat cui filios aliquot & filias peperit: nihilominus tamen ancillas comprimere & in his generare solebat.*

Le plus parfait des hermaphrodites seroit
PARTIE II. celui qui pouvant s'unir avec succès à un
 homme & à une femme, pourroit encore
 engendrer seul par l'union des deux sexes qu'il
 posséderoit; Molinet cite un fait semblable (*);
 & l'auteur anonyme de la *Chronique scandaleuse de Louis XI*, parle aussi d'un moine,
 qui, en 1478, mit au jour un enfant dont
 il étoit le pere (**). Malheureusement ces
 auteurs n'ont aucune autorité parmi les philo-
 sophes, & la force de leurs assertions ne sau-
 roit me guérir de mon scepticisme.

Un fait de ce genre bien plus authentique
 est celui que fournit la dissection du cadavre
 d'un nommé Dupin, mort en 1754, âgé de
 dix-huit ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris. M. Va-
 rocler, un des chirurgiens de cet hôpital, sur-
 pris du volume de sa gorge, l'examina avec
 plus d'attention, & trouva dans ce sujet les
 deux sexes réunis quant à l'organisation inté-

(*) Voyez *Les Dits & Faits*, page 174.

(**) Page 303.

tieure, & quant à l'extérieure (*). Le physicien qui a abrégé les mémoires de l'académie des sciences de Berlin, dit sur ce sujet, qu'il y a une sorte de possibilité à ce que le jeune Dupin pût se féconder lui-même sans le secours d'un autre individu (**). Ce qui est possible dans notre zone tempérée, s'exécute peut-être réellement dans ces climats embrasés, où le soleil semble fournir à l'homme une surabondance de principes générateurs; & en effet il est probable que s'il y a quelque lieu sur ce globe, où l'homme se suffise à lui-même, c'est dans ces vastes déserts de l'Afrique que le feu dévore en silence, & qui semblent à jamais inaccessibles à un sexe timide, à cause du ciel & des tigres qui se réunissent à en faire le tombeau de la nature.

L'HOMME
SEUL.

(*) Il est difficile de révoquer en doute ce fait: on eut soin de présenter à l'académie royale de chirurgie les organes sexuels du cadavre disséqué, aussi bien que le dessin qu'en tira M. Pomard; ce monument existe encore, & déposé en faveur de nos conjectures philosophiques.

(**) *Mém. de l'Acad. de Prusse*, rédigés par M. Paul, tome VIII. --- *Appendix*, page 155.

ARTICLE III.

*DE L'INTOLÉRANCE DES LÉGISLATEURS
A L'ÉGARD DES HERMAPHRODITES.*

C'EST un monument éternel de la démence **PARTIE II.** des anciens législateurs, que la férocité avec laquelle ils ont traité les hermaphrodites : ils ont fait une conspiration générale pour les anéantir, comme les insulaires qui nous avoient finement fait des chasses pour exterminer tous les loups de la Grande-Bretagne.

Dans la Grece on étouffoit les androgynes comme des êtres contrefaits, dont l'organisation bizarre faisoit honte à la nature.

Romulus ayant donné un édit pour purger sa ville naissante des monstres nés & à naître (*), on en prit occasion dans la suite de massacrer les hermaphrodites ; car les Augures en firent

(*) *Monstruosos partus quisque sine fraude cædito*, art. XV des vingt-deux loix gravées sur une table de bronze qu'on conserve au capitole, & connu sous le nom du *Double Décalogue de Romulus*.

des monstres, avant que les philosophes eussent décidé s'il y avoit des monstres (*).

L'HOMME
SEUL.

Dans les siecles de barbarie, qui caractérisent le berceau des gouvernemens modernes, on a chargé les androgynes d'anathèmes, comme s'il étoit en leur pouvoir de ne naître qu'avec un sexe; & on les a exorcisés, comme si on ne pouvoit réunir deux organes génératateurs, sans être moitié homme & moitié diable.

Ce fanatisme des Européens s'est rencontré aussi dans le Nouveau-Monde. Nous avons vu que les Caciques de la Floride rendoient

(*) Ceci fait allusion à un événement atroce arrivé à Rome, sous le consulat de Livius & de Néron. Un androgyne étant né dans cette capitale, les magistrats firent venir des Aruspices étrangers pour les consulter sur ce phénomène. Les charlatans sacrés de la Toscane ne manquerent pas de répondre que cette naissance étoit un prodige funeste qu'il falloit expier; & sur cette réponse absurde & atroce, le sénat fit renfermer l'enfant dans un coffre, & on précipita le tout dans la mer. --- *Id vero aruspices ex Etruriâ acciti fædum ac turpe prodigium dixerunt: extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum vivum in arcam condidere, proiectumque in mare projecerunt.* --- *Tit. Liv. lib. XXI.*

esclaves les hermaphrodites ; les Mexicains ,
PARTIE II. encore plus barbares , les dévouoient à la mort.

Je voudrois bien savoir de quel principe
 sont partis les législateurs des deux mondes ,
 pour traiter en scélérats des êtres qui avoient
 le malheur de n'être pas organisés comme eux.

Vouloit-on les punir de ce qu'ils n'étoient
 que des individus de l'espèce humaine , impar-
 faits ? Mais on n'est pas plus coupable envers
 sa patrie , parce qu'on vient au jour avec un
 double organe , que parce qu'on naît privé
 d'un organe ; & l'hermaphrodite n'est pas plus
 un infracteur des loix sociales qu'un aveugle-né.

De plus , qui a dit aux législateurs que
 l'hermaphrodite est un être imparfait ? Une
 surabondance de principes génératrices ne fait
 pas plus un être mal organisé qu'une surabon-
 dance de sucs vitaux ; & l'hermaphrodite qui
 a deux sexes me semble encore moins disgracié
 de la nature que le géant qui a douze pieds.

Sans doute que les descendans des Lycur-
 gue , des Romulus & des Montézuma ne

étoient guere Platon ; ce philosophe, dont le génie étoit si grand & l'ame si belle, prétendoit que dans l'âge d'or, les hommes étoient androgynes, & qu'actuellement les êtres intelligens qui n'ont qu'un sexe, ne sont que des hommes dégénérés (*).

L'HOMME
SEUL.

Il y auroit peut-être moins de démence aux législateurs de punir les hermaphrodites d'être nés plus heureusement que le reste des hommes : leurs loix de sang rentreroient alors dans la classe ordinaire des institutions civiles dictées presque par-tout par l'amour-propre blessé, ou qui craint de l'être, & il en seroit du code contre les hermaphrodites comme de la loi

(*) Je suis bien loin de juger d'une classe de l'espèce humaine par une statue ; mais j'en appelle aux amateurs qui ont vu l'hermaphrodite de la vigne Borghese, qu'on croit un ouvrage de Polyclès : il est difficile de voir un composé plus voluptueux des graces d'un sexe & de la vigueur de l'autre ; si le statuaire n'a pas travaillé sur un modèle, il faut que son imagination se soit échauffée par la lecture de Platon : cette statue, au reste, représente plutôt un être parfait qu'un être dégénéré.

républicaine, qui condamnoit le libérateur de
PARTIE II. la patrie à l'ostracisme.

Si quelqu'un de ces législateurs barbares a raisonné un moment, il est probable qu'il aura fait ce sophisme: tout être qui se suffit à lui-même n'est point enchaîné par la nature à la société: or, l'androgynie qui peut jouir tout seul, se suffit à lui-même; donc il ne fauroit devenir membre de la société; donc les loix sociales doivent l'exterminer, comme la faulx extermine les plantes parasites qui dégradent un jardin.

Si ma foible voix pouvoit se faire entendre dans les tombeaux de ces législateurs, qui ont tant abusé du raisonnement & de la raison, voici quelle seroit ma réponse à leur syllogisme.

Qui vous a dit que l'homme qui se suffit à lui-même, est l'ennemi né de la société? pourquoi donc vos philosophes, qui travaillent à la perfection de l'espèce humaine, cherchent-ils à circonscrire le cercle de leurs besoins? Dieu se suffit à lui-même; irez-vous blasphé-

mer son nom , parce qu'il n'a pas besoin de nous , & exterminer les fages , parce qu'ils n'ont besoin que de lui ?

L'HOMME
SEUL.

L'androgynie ne se suffit à lui-même que dans l'acte voluptueux de la génération ; mais les célibataires dont fourmillent vos états , par quels noeuds tiennent-ils à la société ? sont-ils des citoyens à la patrie , comme ces êtres que vous supposez de parfaits androgynes ? irez-vous donc , pour être conséquens , massacrer tous les prêtres de Cybele , parce qu'ils se font eunuques ; & tous vos riches célibataires , parce qu'ils ne se servent de l'organe générateur que pour outrager la nature ?

L'hermaphrodite est , dites-vous , un être surabondant ; eh ! qui vous a donné le droit de corriger le cours de la nature ? par quelle affreuse logique , sur-tout , confondez-vous les plantes parasites d'un jardin , avec les plantes qui vous empoisonnent ?

O Lycurgue , ô Romulus , ô Montézuma , songez que pour avoir le droit de donner des

loix à ses égaux , il ne faut être ni petit , ni
PARTIE II. vain , ni jaloux ; laissez-vous éclairer par le
philosophe qui se suffit à lui-même & ne mal-
traitez pas l'individu heureusement organisé ,
qui n'a pas besoin de vos institutions ; distin-
guez l'être inutile de l'être malfaisant , corrigez
les coupables sans les exterminer , & respectez
les hermaphrodites.

ARTICLE IV.

CODE DE MORALE POUR LES HERMAPHRODITES.

Si l'hermaphrodite est un mélange des deux sexes dans un égal degré d'imperfection, il est condamné par la nature à un célibat éternel; la loi doit le regarder comme un vieil enfant, & d'ordinaire l'hermaphrodite qui est enfant par ses organes génératrices, l'est aussi par son intelligence.

L'HOMME
SEUL.

Quand l'androgynie n'a qu'un de ses organes parfaits, il doit adopter le sexe qui domine en lui, & en prendre l'habit & les mœurs; finon il mérite d'être puni pour avoir trompé ses concitoyens & trahi la nature.

La peine au reste d'un pareil délit doit être dans l'opprobre plutôt que dans les supplices; un analyste Anglois rapporte qu'un hermaphrodite d'Ecosse, qui s'étoit déclaré fille, ayant rendu mère une demoiselle, fut con-

PARTIE II. damné à être enterré tout vivant, comme la vestale de Rome qui laissoit éteindre son feu ou perdre sa virginité; je crois que la sentence des juges a plus outragé la nature que le crime de l'hermaphrodite.

Le véritable androgyne, comme je l'ai déjà dit, seroit celui qui pourroit engendrer avec une femme & concevoir avec un homme: des êtres ainsi organisés font infiniment rares: il y en a cependant; du tems de Pline, les grands seigneurs de Rome en faisoient un usage infame, & on les comptoit alors parmi le dernier raffinement de œ luxe dépravé qui flétrit la nature (*):

De pareils hermaphrodites doivent avoir des mœurs; mais est-il démontré que ce soient les nôtres?

L'hermaphrodite peut représenter que la variété de ses desirs prouve celle de ses besoins,

(*) *Gignuntur & utriusque sexus quos hermaphroditas volcamus, olim androginos vocatos; & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis.* Plin. *Hist. natur.* Lib. VIII, cap. I.

qu'il n'est point coupable envers la société en réunissant en lui seul les fonctions de pere & de mere ; & que, puisque le ciel lui a accordé les deux sexes, il lui a enjoint tacitement d'en remplir les devoirs.

L'HOMME
SEUL.

Malgré la justesse de ce raisonnement, qu'il est bien plus aisé de tourner en ridicule que de réfuter, les législateurs font peut-être bien d'imposer à ces hommes-femmes la nécessité de choisir un sexe, & de s'y arrêter; l'abus avec une pareille organisation est si près de l'usage ! La décence, sans laquelle il n'est point de société, est si fort blessée par la double union de l'androgynie, que dans un pareil cas il y auroit peut-être plus d'inconvénient à suivre l'instinct de la nature qu'à le contredire.

Il n'y a peut-être qu'un moyen de satisfaire à-la-fois le cri de la décence, l'instinct de la nature & les besoins de l'hermaphrodite : c'est de faire épouser à l'androgynie un être qui lui ressemble.

Quant au parfait hermaphrodite, c'est-à-

PARTIE II. dire, à celui qui pourroit se féconder lui-même, & devenir pere & mere sans le concours d'aucun individu ; si jamais cet être extraordinaire existe, je lui conseille de ne pas attendre que des législateurs petits & jaloux le bannissent de la société : puisse-t-il, tranquille dans une isle déserte que lui seul aura peuplée, bénir l'Être suprême de ce qu'il se suffit à lui-même, & consoler sa postérité de l'exil éternel où elle se condamne, en lui lisant l'histoire tragique de Tirésias !



ARTICLE V.

HISTOIRE DE TIRÉSIAS^().*

L'HERMAPHRODITE Tirésias naquit dans une isle de l'Archipel ; dans ce tems-là, il y avoit dans la Grèce beaucoup de livres & fort peu de connoissances : les physiciens alloient consulter les poëtes sur les merveilles de la nature, & ils croyoient comme eux que les déesses descendoient quelquefois sur la terre pour faire des enfans aux hommes.

**L'HOMME
SEUL.**

Le pere de Tirésias alla consulter l'oracle de Delphes sur le prodige de l'organisation de son fils ; & afin de se rendre le Dieu favorable,

^(*) Ce fragment est d'un philosophe Grec qui se permettoit d'expliquer par les loix de la physique tous les contes bleus de la mythologie : quoiqu'il fût contemporain de Socrate & qu'il eût répandu un peu de sel attique sur les mysteres de Cérès, le grand-prêtre Anitus ne lui fit point boire la ciguë, mais par un hasard singulier, le tems qui a respecté l'ouvrage de ce philosophe a fait oublier son nom ; tandis que d'un autre côté il a consacré le nom de tant de grands hommes dont il a fait oublier les ouvrages.

PARTIE II. il commença par faire un enfant à la prêtresse : pour celui-ci on supposa qu'il n'auroit qu'un sexe, & on se promit bien de n'en rien dire à l'Oracle.

Cependant la Pythie, qui vouloit flatter son amour, répondit au nom d'Apollon, que la naissance d'un hermaphrodite étoit un grand mystere ; que Tirésias feroit un jour consulté par les immortels pour définir la volupté, & qu'en attendant il falloit le regarder sur la terre comme le chef-d'œuvre de la nature.

Un poëte du pays instruit de l'oracle, commença un poëme épique en l'honneur de l'hermaphrodite ; mais comme dans ce tems-là Tirésias eut une longue maladie où il fut sur le point de mourir, la Tiréfiade ne fut point achevée ; & l'auteur mit ses fragmens dans son porte-feuille, attendant pour célébrer l'oracle, qu'il fût assuré qu'il ne mentiroit pas.

Tirésias devenu grand apprit ce qu'il étoit & ce qu'il deviendroit, & voulut se dérober à tant de célébrité ; il s'étoit couché un jour

pensant au peu de besoin qu'il avoit des hommes ; & il s'étoit réveillé philosophe. Le lendemain , il quitta en secret la maison de son pere , & vint cacher dans un bourg de Lesbos son nom , son double sexe & ses aventures.

L'HOMME
SEUL.

Il étoit alors dans cette fleur de l'adolescence où l'œil le plus clairvoyant ne peut juger du sexe que par les habits : afin de ne tromper personne , il s'habilloit le matin en homme & le soir en femme ; mais comme il vivoit très-retiré ne connoissant qu'un esclave , ses livres & son jardin , personne à Lesbos ne s'appercevoit de sa métamorphose.

Une jeune Lesbienne , qu'on croyoit vierge & qui ne l'étoit plus , voyoit tous les matins Tirésias passer devant sa maison pour aller à la fontaine , & devint éperdument amoureuse de lui ; elle lui fit des signes qu'il ne comprit pas ; elle lui parla , & il ne l'entendit pas ; elle lui écrivit une lettre brûlante , & il ne lui répondit pas : tant d'indifférence la rendit

furieuse ; & ne pouvant jouir de l'inconnu, elle
PARTIE II. résolut de le perdre.

Il y avoit déjà du tems que la Lesbienne étoit grosse, & son pere étoit le seul qui ne s'en appercevoit pas : le voile enfin se déchira, la jeune indiscrete pour sauver la vie à celui qui avoit partagé sa foibleſſe, autant que pour satisfaire son resſentiment, déclara aux juges qu'elle avoit été violée par Tirésias, & on mit l'hermaphrodite en prison.

D'un autre côté, un prêtre de Jupiter qui voyoit tous les soirs Tirésias habillé en femme venir faire sa priere au temple, & qui en étoit devenu vivement amoureux, n'ayant pu subjuguer sa froideur & vaincre ses mépris, le cita à un autre tribunal de Lesbos, pour avoir donné un rendez-vous à un jeune homme dans le vestibule du temple de Jupiter. L'imposteur sacré dépoſoit qu'il avoit été lui-même témoin du sacrilège, que la jouissance avoit été entiere, & qu'un pareil attentat avoit fait reculer d'un pas la statue colossale du souve-

raint des dieux : les juges frémirent & se
promirent bien d'envoyer au supplice une
femme qui méprisoit un prêtre, & qui faisoit
reculer la statue d'un Dieu.

L'HOMME
SEUL.

Les deux tribunaux étoient sur le point de condamner contradictoirement l'hermaphrodite, l'un pour avoir violé une Lesbienne, & l'autre pour s'être prostitué à un Lesbien, lorsque l'aréopage évoqua la cause : on conduisit alors Tirésias enchaîné à Athènes, & sur la route il disoit en lui-même : voyons un peu si les sages de la terre me puniront d'être né hermaphrodite.

Le président de l'aréopage qui dans l'intervalle avoit été séduit tour-à-tour par un regard de la Lesbienne & par l'argent du prêtre de Jupiter, eut cet entretien avec Tirésias :

I. E P R É S I D E N T.

Qui es-tu, homme imprudent & sacrilege ?

T I R É S I A S.

Je ne suis pas un homme comme toi, & je m'en félicite : je n'ai été imprudent que

lorsque j'ai cru avoir besoin des êtres de ta
PARTIE II. sorte ; quant au titre de sacrilège , ce Dieu
qui voit ton ame & la mienne , fait si je le
mérite.

LE PRÉSIDENT.

Tu me méprises , je pense ?

TIRÉSIAS.

Je ne te méprise pas , mais je te juge . —
Acheve ton interrogatoire.

LE PRÉSIDENT.

On t'accuse d'avoir violé une citoyenne de
Lesbos.

TIRÉSIAS.

Je ne lui ai jamais parlé . — Examine au reste
la vie de cette Lesbienne , & songe qu'une
femme sans mœurs ne se viole pas.

LE PRÉSIDENT.

On dépose contre toi qu'on t'a vu te prof-
fituer à un Lesbien dans le vestibule du temple
de Jupiter.

TIRÉSIAS.

Je n'ai vu de ma vie le Lesbien dont on fait
mon

mon amant : mais réponds-moi à ton tour ; tu me crois donc coupable à-la-fois du viol & du sacrilège ?

L'HOMME
SEUL.

LE PRÉSIDENT.

Non ; je ne suis point assez infensé pour te croire coupable de deux crimes contradictoires : ta jeunesse en ce moment jette un voile sur ton sexe ; mais il est impossible que tu sois homme & femme à-la-fois.

TIRÉSIAS.

Impossible , monsieur le philosophe !

LE PRÉSIDENT.

Sans doute , & c'est une des bases de la physique de l'Aréopage ; mais tu as sûrement commis un des crimes dont on t'accuse , & nous voulons connoître ton sexe , pour savoir comment il faut te punir.

TIRÉSIAS.

Prends garde à la sentence que tu vas prononcer ; car tu pourrois te tromper à-la-fois , & comme physicien , & comme magistrat.

Tome V.

C

LE PRÉSIDENT.

PARTIE II.

Il ne tiendroit qu'à nous de te faire dépouiller par nos satellites ; mais ce tribunal est fondé sur les mœurs , & nous ne savons pas protéger l'innocence en la faisant rougir : -- on s'en rapporte à toi ; parle : pourquoi le matin paroiffois-tu vêtu en homme ?

TIRÉSIAS.

Parce que je pouvois devenir pere.

LE PRÉSIDENT.

Et le soir , pourquoi allois-tu habillé en femme au temple de Jupiter ?

TIRÉSIAS.

Pour remercier le ciel de m'avoir donné la faculté de devenir mere.

LE PRÉSIDENT.

Tes remords troublent ton entendement ; que veux-tu dire avec ta double faculté d'engendrer & de concevoir ?

TIRÉSIAS.

J'ai tout le sang-froid de l'innocence , & je t'annonce que je suis hermaphrodite.

LE PRÉSIDENT.

Toi, tu aurois hérité de l'hermaphrodisme
de Salmacis ?

L'HOMME
SEUL.

TIRÉSIA S.

L'histoïre de Salmacis est un rêve poétique, fondé sur un phénomene d'histoïre naturelle : il n'a pas plus existé de Salmacis changée en fontaine, que de Sphinx, de Harpyes & de Minotaures : mais il y a eu de tout tems des hermaphrodites ; & ces êtres, s'ils me ressemblent, ne sont point faits pour être jugés par les bizarres institutions de tes législateurs.

Les codes de toutes les nations sont fondés sur les rapports qui lient entr'eux les membres de la société ; & moi, je ne connois point ces rapports, & je n'ai pas besoin de la société.

Mon pere n'est plus ; & dès cet instant j'ai vu rompre toutes les chaînes qui me lioient à l'espèce humaine.

Je trouve en tout climat de l'eau pour me désaltérer, des fruits pour me nourrir, & un soleil pour m'éclairer : ainsi ma patrie est par-

C ij

tout... où je ne renconterai pas des hommes.

PARTIE II.

Que m'importent les Archontes d'Athènes, les Ephores de Sparte, & les rois de la terre ? je n'ai point fait de contrat avec eux pour qu'ils me protègent, & que je les défende ; ils doivent respecter ma liberté, comme je respecte leur despotisme.

La beauté même ne fauroid me subjuguer ; je verrois Vénus & Mars se débattre sans voile dans les filets de Vulcain, sans que mon sang s'élevât au moindre degré d'effervescence ; je suis par rapport aux plaisirs de l'amour, cette statue de l'homme dans l'atelier de Prométhée, avant que l'artiste eût tiré du ciel la flamme qui donna au marbre une intelligence.

Si l'instinct qui appelle tous les êtres à la génération faisoit fermenter le sang dans mes veines, qui fait si je ne pourrois pas calmer aussi-tôt ce feu dévorant, si seul je ne pourrois pas produire & concevoir (*) ? Alors plus heu-

(*) Non, Tirésias, -- du moins les fastes de la phy-

reusement né que vous, je payerois le tribut à la nature avant que ma tête partageât le délire de mes sens.

Voilà en peu de mots mon histoire, mes sentimens & mon apologie; je parle avec d'autant plus de franchise que je n'ai d'intérêt à tromper personne, & la parole d'un hermaphrodite vaut bien à cet égard les sermens d'une courtisane & d'un prêtre de Jupiter.

Je me suis énoncé aussi avec fierté, parce que l'oppression m'eleve l'ame, & m'annonce ce que je suis : le méchanisme de mon organisation est trop compliqué pour que la nature fasse souvent des êtres qui me ressemblent; mais par la raison même qu'un androgyne parfait est infiniment rare, il devroit prétendre à vos hommages : seul peut-être de mon espece, sans préjugé, sans passions & presque sans besoins, je devrois gouverner la terre,

L'HOMME
SEUL.

sique n'ont jamais laissé concevoir, dans une machine un peu compliquée, un pareil hermaphrodisme.

C iiij

— & je me vois dans les fers, marchant entre
PARTIE II. la mort & l'opprobre.

J'ai dévoilé des imposteurs, j'ai éclairé des hommes foibles, & j'ai bravé mes ennemis. — J'attends ma sentence.

L'Aréopage jusques-là avoit jugé avec intégrité les hommes : les Dieux l'avoient pris pour arbitre, & s'en étoient bien trouvés ; mais cette compagnie de sages se trompa dans la cause d'un hermaphrodite.

Les Grecs dans ce tems-là commençoient à secouer le joug de leurs tyrans, & ces républicains soupçonneux prenoient ombrage de tout citoyen né ou fait pour augmenter le nombre des rois.

Il étoit dangereux de condamner à un opprobre éternel les calomniateurs de Tirésias : d'un côté, le prêtre de Jupiter avoit mis dans son parti tous les ministres des autels : d'un autre, la Lesbienne avoit séduit toutes les femmes des

juges. Pour l'hermaphrodite, c'étoit un être isolé, dont le sang ne devoit point crier vengeance; de plus, on pouvoit, dit-on, le condamner comme ces monstres, dans l'ordre physique, qu'on étouffe à leur naissance, sans péril comme sans crime.

L'HOMME
SEUL.

Enfin, le président de l'Aréopage corrompu par l'argent du prêtre & par les faveurs de la courtisane, cabala avec tant de succès pour opprimer l'innocence, qu'on condamna l'hermaphrodite à perdre la vue, & à passer le reste de sa vie dans l'enceinte d'une prison.

Tirésias reçut sa sentence avec autant de calme que si elle n'eût regardé que ses accusateurs. « Je pouvois, dit-il, être pere à mon tour, & perpétuer la race des hermaphrodites: je ne le ferai pas, parce que je vois le sort qui menace ma postérité: la nature ne peut m'ordonner de donner le jour à des êtres pour les voir souffrir & mourir. » Je suis trop heureux de perdre la vue; » je ne verrai point les hommes qui ont

PARTIE II. » osé me condamner, parce que je n'avois
» ni leurs besoins, ni leurs vices, ni leurs
» remords.

» Je prie le ciel de ne pas me venger; je
» souhaite que mes ennemis deviennent justes,
» & je pardonne à l'Aréopage.»

Tirésias subit sa sentence : ce respectable
aveugle mourut sans postérité, & ce ne fut
qu'un demi-siecle après que les philosophes
ayant rendu une justice tardive à sa mémoire,
le peuple inconstant qui l'avoit opprimé fit
son apothéose.



C H A P I T R E V I .

*DE L'ESPECE DE DÉGRADATION QUI EST
L'OUVRAGE DE LA NATURE, OU HIS-
TOIRE PHILOSOPHIQUE DES VARIÉTÉS
DE L'ESPECE HUMAINE.*

Il n'en est pas du corps de l'homme, comme de cette flamme pure & légère de l'alcool que conservent de tems immémorial, sans altération les disciples de Zoroastre; mille causes naturelles & étrangères concourent à le dégrader : le peuple pour s'en convaincre a recours à l'histoire, mais le philosophe n'a besoin que de consulter sa raison.

L'HOMME
SEUL.

Plus une machine est compliquée, & plus elle dégénere aisément : ainsi la machine humaine doit se dégrader plutôt que celle du polype ou du stalactite.

Parmi ces dégradations, il y en a qui ne sont qu'accidentelles ; il en est aussi qui se perpétuent ; il est nécessaire de ne point les con-

PARTIE II. fondre, afin de savoir remédier aux unes & prévenir les autres.

Il est sur-tout important de distinguer la dégénération qui est l'ouvrage des hommes, de celle qui est la suite de l'action des parties hétérogènes qui composent notre machine; car il ne faut pas mettre dans la même classe les métamorphoses des êtres & les outrages faits à la nature.

C'est sur une pareille théorie qu'est fondée la morale de l'homme physique, morale essentielle à son bonheur, soit comme individu, soit comme membre de la grande société.

Je ne crois pas que personne jusqu'ici ait considéré la science des mœurs sous ce point de vue, & voilà peut-être pourquoi l'espèce humaine a été empoisonnée par cette masse d'erreurs que lui ont fait adopter, tantôt ses sophistes & tantôt ses despotes.

Examinons d'abord les dégradations causées par la nature; ensuite nous en viendrons à celles qui sont notre ouvrage: ce chapitre est

donc consacré à l'histoire des variétés de l'espèce humaine, le suivant le sera à l'histoire de L'HOMME
SEUL.
ses crimes.

La nature si simple dans ses plans & si riche dans leur exécution en produisant les êtres, leur donne à tous la perfection physique qui leur est propre.

Elle ne fait pas, comme nous l'avons dit plusieurs fois, des classes & des espèces, dont le prototype s'altère par degrés; elle ne produit que des individus, dont chacun forme un anneau dans la grande chaîne des êtres.

Ainsi à parler philosophiquement, il n'y a point de déclamation qui soit l'ouvrage de la nature.

La nature met dans ses productions une variété pleine de magnificence; mais elle ne nous les montre pas tantôt parfaites & tantôt altérées, parce qu'on ne peut la soupçonner de caprice ou de foibleesse, comme l'entendement de l'homme & ses ouvrages.

Dans ce sens il est aussi absurde de dire

44 DE LA PHILOSOPHIE

— — — — —
PARTIE II. qu'une Hottentote est une Géorgienne dégénérée, que de mettre un crapaud dans la classe des serins & des oiseaux de paradis.

Cependant comme il feroit impossible de peindre à l'esprit cette multitude immense d'êtres isolés qui composent l'univers, on est forcé d'admettre une méthode qui le défigure, & de créer une échelle qui n'est point celle de la nature.

C'est dans ce fens que nous allons parcourir l'échelle graduée des différences qui sont entre les hommes, soit par rapport à la couleur, soit par rapport aux traits; mais ce que nous nommerons alors dégradation, dans la langue philosophique, ne doit signifier que variété,



ARTICLE PREMIER.

DES NEGRES.

LA couleur forme une des variétés les plus sensibles de l'espèce humaine : le globe est habité par des peuples non-seulement blancs & noirs, mais encore bronzés, jaunes, cendrés, bruns, rouges & olivâtres : je ne m'arrêterai ici que sur les negres, parce que les ennemis de la philosophie & de la nature les ont dégradés du rang des hommes, pour justifier d'avance leurs déprédations, leur tyrannie & leurs assassinats.

L'HOMME
SEUL.

La première fois qu'on vit en Europe un Africain avec ses grosses lèvres, son nez épaté, sa tête lanugineuse, & sa couleur de noir d'ébène, on dut être tenté de lui refuser l'intelligence : l'anatomiste de ce siècle d'ignorance auroit pu demander ce monstre pour le déshériter ; & s'il y avoit eu alors une inquisition, le Saint-Office l'auroit fait brûler.

PARTIE II. Les souverains modernes ont donné des édits pour rendre les negres à l'espèce humaine ; ainsi on ne les livre pas en qualité de monstres au scapé de l'anatomiste ou au glaive sacré de la propagande, on se contente de les rendre esclaves, & de les mutiler de tems en tems, pour donner plus de cours au commerce du sucre & de la cochenille.

On a toujours été fort embarrassé à expliquer comment un être intelligent pouvoit naître avec une peau noire, & de la laine frisée sur la tête.

Le moine Gumilla a dit dans son histoire de l'Orenoque, que les negres descendoient en droite ligne de Caïn, à qui Dieu écrasa le nez & noircit l'épiderme, pour imprimer sur sa personne le caractère d'assassin ; il y a même des naturalistes qui ont pris la peine de réfuter cette pieuse absurdité.

Des philosophes, à qui il n'étoit pas permis, comme à des moines, de déraisonner en physique, ont établi aussi des systèmes

dans cette matière où il n'en falloit point.

Maupertuis dit dans sa Vénus-Physique, que

L'HOMME
SEUL.

l'ovaire de la première des femmes renfermoit des œufs de différentes couleurs, qui ne devoient éclorre qu'après un certain nombre de générations; que si jamais la source des œufs noirs étoit épuisée, l'Ethyopien ne produiroit plus que des blancs; & que si au contraire la série des œufs blancs venoit à manquer, l'Europe ne verroit plus sur sa surface que des individus d'un noir d'ébene, comme les habitans du Sénégal ou du Monomotapa.

Si par hasard c'étoient les animalcules spermatiques de Leuwenhoek qui avoient part à la génération, on pourroit expliquer avec l'idée de Maupertuis tous les phénomènes qui résultent de la variété des traits & des couleurs: il est vraisemblable que dans les réservoirs génératrices du premier homme étoient enfermés le ver pere de tous les negres qui habitent la zone torride, ainsi que le ver source de tous les nains qui sont en Laponie, & le

ver tige de tous les géans qu'on a trouvés
 PARTIE II. sur la terre des Patagons.

Malheureusement la femme n'a point d'ovaire; l'homme n'a point d'insectes générateurs qui nagent dans sa semence; & il faut reléguer l'idée folle du géometre, qui a aplati le pole, avec celle du pere Bougeant, qui explique l'esprit des bêtes en leur donnant l'intelligence des diables.

Lorsque la raison avoit déjà cassé l'œuf Ethyopien, & fait périr l'animalcule nain ou patagon, le célèbre Le Cat s'avisa de supposer que la cause primitive de la noirceur venoit de l'imagination des meres; il cite à ce sujet un auteur Allemand, nommé Hoyerus, qui rapporte qu'une femme accoucha d'un negré pour en avoir vu un plusieurs fois avec complaisance: or, ajoute ce savant physiologiste, s'il se trouve seulement un homme & une femme en même tems, qui aient l'imagination vivement affectée d'une figure Ethyopienne, un peuple negre pourra résulter de leur union.

Le

Le Cat, qui attribue aux vapeurs d'une femme la naissance d'un negre, ressemble un peu à Newton qui commente l'apocalypse.

L'HOMME
SEUL.

Voilà une singuliere autorité que celle de l'Allemand Hoyerus, quand il s'agit de contredire tous les oracles de la médecine, & de bârir une nouvelle physiologie !

La femme d'Hoyerus qui fit un enfant basané, ne s'étoit sûrement pas contentée de voir un negre avec complaisance ; les enfans ne se font pas plus par les yeux qu'avec les pierres de Deucalion.

Si cette femme ne mentoit pas, si l'autorité d'Hoyerus équivaloit à celle d'un Boerhaave, il s'ensuivroit d'étranges bizarries dans les ouvrages de la nature : des femmes à imagination ardente auroient toujours entre leurs mains la baguette des Fées & leur pouvoir, & il leur suffiroit de lire les métamorphoses d'Ovide & l'Arioste, pour donner naissance aux Centaures & aux Hyppogriphes.

Pourquoi aussi faire des systèmes sur l'o-

Tome V.

D

PARTIE II. rigine des negres , quand la voix du peuple est évidemment celle de la raison ?

Il est constant que le teint de l'homme sain dépend du soleil qui nous éclaire : l'espèce humaine , comme l'ont observé les meilleurs naturalistes , se noircit aux feux de cet astre & blanchit à la glace : il n'y a point de negres hors des limites de la zone torride ; & à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur le teint noir devient basané , le basané devient brun , & du brun il n'y a qu'une nuance au blanc , qui est la couleur primitive de la nature .

Il est vrai que toute cette longue bande du globe , qu'on nomme la zone torride , n'est pas uniquement peuplée de negres , mais on ne doit l'attribuer qu'à des causes étrangères qui modifient l'action de la chaleur ; il est certain , par exemple , que les terres qui sont défendues du vent d'est par le Pic de Ténériffe & le mont Atlas , ne doivent pas être habitées par des negres parfaits , comme les plages immenses de la Nubié , de Sierra-

Le
chip
ne
de
qui
d'ain
le re
la p
entr
dans
com
& d
de q
dimi
l'hum
de se
tout
est s
soleil
(*)
l'histoi
les pla

Leóna & du Sénégal ; si les nation de l'Archipel Indien , quoique placées sous la ligne ne sont que basanées , c'est que les vapeurs de l'Océan qui les entoure & les vents alisés qui y regnent , ébranlent sans cesse la colonne d'air embrasé qui pese sur eux & diminuent le reflet des rayons du soleil : enfin , si toute la partie du Nouveau-Monde qui est située entre les Tropiques , ne recele aucun negre dans son sein , c'est que suivant les expériences combinées des thermometres des la Condamine & des Adanson , la chaleur du Pérou est de quinze degrés inférieure à celle du Sénégal ; diminution qu'il faut attribuer au nitre de l'humus Américain , aux vapeurs imprégnées de sel-marin qui s'élèvent de l'Océan , & surtout aux forêts immenses dont ce continent est surchargé , & qui offrent aux feux du soleil une barrière éternelle (*).

L'HOMME
SEUL.

(*) Rien ne constate mieux cette observation que l'histoire de Ceylan : ceux des insulaires qui habitent les plages découvertes ont le teint couleur de cuivre

PARTIE II. Ce qui démontre encore d'une maniere sensible que l'homme ne se noircit qu'au soleil, c'est que les Européens transplantés sous la ligne y voient, à la longue, leur teint passer par toutes les nuances qui séparent le blanc parfait du noir d'ébene, sur-tout quand ils adoptent la maniere de vivre & la nudité absolue des indigenes : s'il en faut croire le physicien qui nous a donné l'histoire de l'Afrique-Française, la postérité des conquérans Portugais qui y descendirent au milieu du quinzième siecle, est devenue parfaitement semblable aux negres par la laine de la tête, la couleur de la peau & la stupidité.

jaune, tandis que les Bedas qui habitent les forêts & qui sont probablement indigenes, puisque de tems immémorial ils parlent la langue du royaume de Candy, sont d'une blancheur égale à celle des Suédois ; --- l'expérience, dit à ce sujet l'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, démontre que les pays à bois doivent être plus froids que les lieux découverts ; les grands arbres attirent les nuages, recelent l'humidité dans leurs feuilles & font de leurs ratneaux autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air. --- *Recherch. philos. tome I, seconde partie, sect. I.*

>

pe
tio
ce
ten
ado
d'u
ava
J
neg
rop
des
Buff
roit
a enc
qu'ap
Espa
qu'ils
du fro
plus f
teint c
(*)

Mandeflo croyoit qu'il ne falloit aux Européens pour devenir negres, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale ; mais ce voyageur n'étoit pas assez philosophe pour tenter de pareils calculs ; un Italien ne peut adopter que par degrés les mœurs sauvages d'un Caffre ou d'un Jalofe ; le soleil le tueroit avant de l'avoir noirci.

L'HOMME
SEUL.

Je ne doute pas aussi que la postérité d'un negre d'Angola transportée au Nord de l'Europe, n'acquît à la fin la blancheur héréditaire des Polonois & des Danois ; mais quand Buffon a écrit que cette métamorphose pourroit se faire à la huitième génération (*), il en a encore trop précipité l'époque ; il est certain qu'après vingt-deux générations passées en Espagne, les Maures en fortirent aussi basanés qu'ils y étoient entrés, & cependant l'action du froid sur des corps Ethyopiens est infiniment plus sensible que celle d'un soleil ardent sur le teint d'un Suédois ou d'une Angloise.

(*) *Hist. natur. édit. complète in-12, tome VI, p. 325,*

PARTIE II. Une longue série de filiations sous le ciel de la zone torride semble amalgamer l'éthiops animal avec toute la substance du corps humain.

Entre l'épiderme & la peau, Malpighi découvrit le premier une substance gélatineuse, connue sous le nom de réseau musqueux, & qui semble le principe de la couleur dans l'espèce humaine: or, suivant les expériences de Meckel, les meilleures que nous aient fourni jusqu'à ce moment la physiologie (*), cette membrane est noire dans un Africain & ne peut être séparée de l'épiderme que par la voie de la macération ou de la putréfaction; pour l'épiderme qui est blanc chez nous, il est cendré chez les negres (**): les poils qui percent le réseau & son enveloppe, ne peuvent traverser un milieu trop dense sans s'entortiller;

(*) Voyez ses *Recherches anatomiques sur la nature de l'épiderme & du réseau malpighien*, & les *Mémoires de l'académie royale de Prusse*, tome IX, année 1753.

(**) Littre le soupçonne blanc, mais il l'est si peu que mis dans l'esprit de nitre il conserve encore sa couleur cendrée.

¶ voilà pourquoi nous avons des cheveux, tandis que le Nubien n'a que de la laine frisée sur la tête.

Ce ne sont pas là les seules différences qui caractérisent la structure intérieure d'un negre; Meckel, en dislèquant un Nubien, trouva sa substance médullaire bleuâtre, & ce fait que le célèbre Le Cat avoit deviné quatorze ans auparavant (*), fut dans la suite confirmé chez ce physiologiste par de nouvelles expériences (**).

Le sang même d'un Africain diffère du nôtre ; son rouge est infiniment plus foncé , & au lieu de teindre le linge dans sa couleur apparente , il le noircit (†).

Enfin, ce fluide qui teint la moëlle du cerveau, qui change la couleur primitive du sang, & qui transfude des mamelons de la peau pour

(*) Voyez son *Traité des Sens*.

(**) Voy. son *Traité de la nature de la peau humaine*.

(+) *Voyez* Nouveau mémoire de Meckel, dans les *Mémoires de l'académie royale de Prusse*, tome XIII, année 1757.

PARTIE II. former le réseau de Malpighi, influe jusques sur la liqueur spermatique des negres, & peut seul servir de clef au phénomene de la génération des mulâtres.

La dégradation la plus fatale que le climat produise dans les negres, regarde la foibleſſe de leur intelligence.

Le soleil, qui dans nos régions tempérées vivifie la machine humaine, donne du reſſort aux organes & de l'énergie au caractère, dans la zone torride est le fléau du genre humain, & le tombeau de la nature.

L'air embrasé qu'un Africain respire fans cesse, a bientôt vicié en lui le faisceau des fibres sensibles, fait évaporer la partie balsamique du sang, & en oblitérant l'organe de la mémoire, préparé les voies à cette inertie de l'esprit qui differe ſi peu de la stupidité.

Au reſte, les Européens qui ont des raisons d'intérêt d'humilier les negres, ont toujours chargé le tableau de leur dégradation. Dans le fameux procès que les Africains esclaves

viennent d'intenter, au parlement d'Angleterre, contre leurs maîtres, un Sénégallois a envoyé l'écrit suivant, que j'ai traduit de la langue africaine, & qui servira un jour de mémoire, quand un philosophe entreprendra l'histoire de l'esprit humain.

« La nature de la cause que je vais plaider
» m'annonce que j'ai affaire au plus respectable
» des parlemens de l'Europe : s'il y avoit sur
» ce globe des intelligences supérieures, il
» auroit fallu les établir arbitres entre les blancs
» & les noirs ; mais puisque nos juges ne peuvent être que les Européens qui nous ont sub-
» jugués, c'est du moins une consolation pour
» nous, de nous défendre devant les repré-
» sentans du peuple le plus libre de la terre :
» nous nous flattions que les insulaires, qui ont
» enchaîné leurs rois pour être citoyens,
» enchaîneront nos tyrans pour être hommes.

» O Anglois ! vous êtes des êtres sensibles,
» & le tableau de nos malheurs pourra vous
» émouvoir !

PARTIE II.

» En Afrique on vient nous enlever à notre
» patrie comme si nous étions les ennemis-nés
» du genre humain; & lorsqu'on voit peu
» de sûreté dans la violence, on tente notre
» cupidité par l'appas de ces bagatelles fri-
» voles dont notre vanité nous a fait des
» besoins; on expose alors un roi timide &
» féroce, à changer ses sujets contre de vils
» instrumens du luxe, & un fils dénaturé à
» vendre son pere pour du fer, des miroirs
» & des coquillages.

» En Asie on nous mutile, pour nous mettre
» impunément à la tête des ferrails.

» C'est de l'Europe que partent les édits
» qui attaquent notre indépendance, les livres
» où l'on met notre sensibilité en problème,
» & les vaisseaux chargés de brigands policiés
» qui vont trafiquer de notre sang dans les
» deux mondes.

» L'Amérique est le principal théâtre de
» notre opprobre & de nos malheurs; les uns
» nous condamnent aux travaux des mines;

» là, ensevelis dans une nuit éternelle, attaqués
» dans le fluide nerveux par les vapeurs
» arsénicales qui s'exhalent de nos vastes
» cachots, nous mourons avant l'âge, pour
» fournir un aliment à la cupidité, toujours
» renaissante, d'un maître que nous ne pouvons
» plus enrichir.

L'HOMME
SEUL.

» Les autres nous condamnent à mettre en
» valeur le sucre, l'indigo & la cochenille ;
» nous travaillons alors en qualité de bêtes de
» somme, sous le prétexte qu'elles manquent
» au Nouveau-Monde ; si nous ne réussissons
» pas, on nous maltraite ; si nous réussissons,
» nous n'avons que l'affreuse perspective de
» voir tripler nos travaux.

» Autrefois le plus léger délit étoit suivi du
» gibet : nos maîtres étoient des dieux impi-
» toyables, qu'on ne pouvoit offenser sans
» mériter de mourir.

» L'intérêt depuis a éclairé les Européens :
» ils se sont apperçus qu'en massacrant des
» negres, ils recueilloient bien moins de sucre

» & d'indigo ; alors ils ont substitué à la mort
PARTIE II. » ces supplices longs & douloureux qui la font
 » désirer.

» A la moindre négligence , on nous fait
 » frapper avec des courroies armées de
 » pointes de fer , qui enlevent notre chair par
 » lanières ; & quand l'exécuteur cesse le sup-
 » plice , sous prétexte de guérir nos blessures ,
 » on y applique ce piment corrosif qui le
 » renouvelle.

» Si nous tentons de nous dérober par la
 » fuite aux horreurs de notre destinée , on
 » nous coupe le nerf d'une jambe ; & graces
 » à cette mutilation , on nous enchaîne au
 » sol qui doit être à jamais le témoin de notre
 » opprobre & de nos douleurs.

» On nous envie jusqu'à la douceur cruelle
 » de mourir , Nous savons de tems immé-
 » morial plier notre langue , de maniere qu'elle
 » ferme le canal de la respiration , & nous
 » soustraire par-là , soit à la servitude des
 » hommes , soit à celle des choses ; mais l'in-

» duſtricſ féroce de nos maîtres nous rend
» inutile ce ſecret héréditaire ; & on nous
» dérobe au ſuicide, non pour nous épargner
» des crimes, mais pour avoir le pouvoir d'en
» faire contre nous.

» Vos historiens ont calculé que dans l'espace
» de deux fiecles & demi, dix millions de
» negres avoient été transportés en Amérique,
» & ces dix millions d'hommes ont été égale-
» ment perdus pour l'Afrique & pour le Nou-
» veau-Monde.

» O Anglois ! je n'ai encore attaqué que
» votre ſenſibilité ; je vais maintenant éclairer
» votre raiſon : on dit que Locke, Boling-
» broke & Shaftesbury, ont fait de vous un
» peuple pensant : j'aime à me flatter que la
» ſupériorité de votre intelligence ne vous
» fera pas oublier que nous l'avons auſſi en
» partage.

» S'il existe un droit naturel, l'homme n'est
» fondé à persécuter ou à détruire que les
» êtres malfaisans, les insectes, les bêtes

L'HOMME
SEUL.

» féroces, les fanatiques, les conquérans &
PARTIE II. » les assassins.

» Mais quel mal pouvons-nous faire aux
 » hommes dans les déserts brûlans de la zone
 » torride, sans besoins, sans ambition, sans
 » industrie, & n'ayant pour nous défendre
 » contre le tonnerre des brigands de l'Eu-
 » rope, que les armes de la nature ?

» Votre droit sur nous viendroit-il de ce
 » que nous sommes noirs & que vous êtes
 » blancs, de ce que vous avez des cheveux
 » & que nous n'avons que de la laine frisée
 » sur la tête ?

» Mais si une organisation plus parfaite suf-
 » fisoit pour légitimer votre tyrannie, que
 » n'allez-vous aussi donner des fers aux Kal-
 » mouks, ces singes de l'espèce humaine,
 » aux nains de la Laponie & aux Albinos,
 » qui ne sont peut-être que des negres dégé-
 » nérés ?

» D'un autre côté, ce principe ne conduit-
 » il pas à vous donner un jour des maîtres ?

» Si jamais votre droit des gens parvient juf-
» qu'aux géans des Terres Magellaniques, L'HOMME
SEUL.
» qu'opposerez-vous à leurs prétentions sur la
» monarchie universelle ? La nature est-elle
» moins blessée par la tyrannie que les negres
» éprouvent des Européens, que par celle que
» les Européens éprouveroient des Patagons ?

» Vos Grotius & vos Puffendorff font déri-
» ver votre droit sur nous, de ce que nos
» peres se sont vendus aux vôtres : ce sophisme,
» bon peut-être pour les petits princes d'Italie
» qu'a pervertis Machiavel, paroîtra foible,
» sans doute, au peuple-roi de la Grande-
» Bretagne.

» Par quel absurde délire de l'esprit humain
» s'est-on imaginé qu'un homme libre pouvoit
» se vendre ? Quel seroit le prix d'un pareil
» sacrifice ? tous les trésors du maître, fût-il
» assis sur le trône de l'Indostan, pourroient-
» ils dédommager l'esclave de l'abandon du
» plus beau privilege de l'espèce humaine ? On
» ne peut pas plus vendre sa liberté que sa vie.

PARTIE II. » Si un citoyen ne peut engager sa propre
 » liberté, comment vendroit-il celle de sa
 » postérité qui est encore à naître? S'il y avoit
 » sur ce globe un génie du mal, qui balançât
 » le pouvoir du Dieu du bien, croyez-vous
 » qu'il réussiroit mieux à mettre la scélérateſſe
 » en ſyſtème? Quoi! parce que des brigands,
 » il y a trois ſiecles, donnerent quelques
 » livres de tabac à un Africain, je traînerois
 » dans l'opprobre une vie malheureufe! Parce
 » que mes ancêtres furent absurdes, je naîtrois
 » esclave!

» Il y a dans votre Europe un jésuite,
 » nommé Charlevoix, qui a écrit dans un
 » roman intitulé, *Histoire de Saint-Domingue*, que tous les negres de la Guinée
 » naiffoient ſtupides; que la plupart ne favoient
 » pas compter au-delà de trois, & que le
 » défaut d'organisation légitimoit votre droit
 » sur nos personnes: ce Charlevoix calomnie
 » notre intelligence pour justifier les attentats
 » des Européens contre nous; il ressemble à

Vasco

» Vasco Nunnez, qui commença par faire
» déchirer par ses chiens le roi de Quarequa
» & tous les Indiens de sa suite, & qui se juf-
» tifia ensuite au tribunal de Charles-Quint en
» disant qu'ils étoient Sodomites.

L'HOMME
SEUL.

» Sans doute que ceux d'entre nous qui
» respirent toute leur vie l'air embrasé de la
» zone torride, voient de bonne heure leurs
» organes qui se flétrissent & le principe de
» leur vie qui s'évapore ; mais le peu d'intelli-
» gence qui nous reste suffit alors à nos besoins,
» & je ne vois pas pourquoi les hommes du
» Nord puniroient ceux du Midi de ce que la
» nature les a condamnés à végéter.

» Au reste, les negres qu'un Européen
» impitoyable condamne à l'esclavage dans les
» régions tempérées, sont presque aussi in-
» telligens que leurs maîtres ; quand on leur
» donne des talens ils s'y perfectionnent plus tôt
» que les blancs, & leur tête fait valoir une
» habitation ruinée plus que les mains des
» Créoles & leur industrie.

PARTIE II.

» Il est vrai que les negres ne font point
 » de livres philosophiques comme les citoyens
 » oisifs de votre Grande-Bretagne ; mais
 » rendez-leur la liberté & donnez-leur pour
 » instituteurs des Locke & des Newton, &
 » vous verrez plus d'un Africain dans vos
 » académies.

» Je me trompe : le premier livre que feroit
 » un negre feroit un manifeste pour la liberté
 » contre ses tyrans ; mais il ne feroit point
 » entendre impunément la voix importune de
 » la vérité ; on brûleroit son livre dans toutes
 » les capitales de l'Europe, pour s'épargner la
 » peine d'y répondre.

» Je parle toujours avec la fierté de l'ino-
 » cence opprimée, c'est que je vous estime : un
 » pareil langage fait bien moins d'honneur en-
 » core au malheureux qui le tient, qu'à l'homme
 » puissant qui a le courage de l'entendre.

» O Anglois ! le grand procès des negres
 » que vous allez juger est bien plus important
 » que celui des rois, plaidé, il y a un siecle,

» par le parlement parricide de Cromwel ;
» c'est la seconde cause vraiment digne de
» mémoire qui ait encore occupé les annales
» des nations ; car la première est celle du
» Nouveau - Monde contre l'Europe , agitée
» par Barthelemy de las Casas au tribunal de
» Charles-Quint.

L'HOMME
SEUL.

» Si les negres la gagnent , vous aurez eu la
» gloire d'avoir fermé une des grandes plaies
» qui ait encore été faite au genre humain.

» Si nous avons le malheur de succomber ,
» nous vous remercierons encore de nous
» avoir permis de vous éclairer : cette dé-
» fense est un monument que vous n'aurez
» pas la barbarie d'anéantir ; elle déposera ,
» dans la suite des âges , contre votre pro-
» cédure criminelle ; & si vous vous contentez
» d'adoucir le poids de nos chaînes , je me
» flatte qu'elles seront totalement brisées par
» votre postérité . »

ARTICLE II.

DES ALBINOS.

PARTIE II. **P**AR une étrange contradiction de l'esprit humain, tandis que dans trois parties du monde on chargeoit les negrés de chaînes & d'opprobres, on faisoit des divinités des Albinos, espèces d'êtres intelligens très-inférieurs aux negres, & qui forment probablement un des derniers anneaux dans la grande chaîne des variétés de l'espèce humaine.

Cet ouvrage est consacré à la vérité; & ma plume, ennemie du despotisme & de la superstition, doit réclamer à-la-fois contre la férocité qui dégrade les negres & contre la crédulité qui donne aux Albinos les honneurs de l'apothéose.

L'Albinos qu'on nomme en Afrique *Dondos*, dans les Indes orientales *Kakerlaque*, & au Nouveau-Monde *Œil de lune* (*), est une

(*) Le nom vulgaire de Negre-blanc ne lui convien-

espece de singe de couleur blaffarde , qui a la
taille du Lapon , la peau des lépreux & les
yeux du hibou : condamné par la structure de
son organe obtique à fuir la lumiere , il regarde
avec horreur le soleil & le spectacle de la
nature ; s'endort le jour , dispute la nuit quelques
vils alimens aux bêtes féroces , qu'il n'égale ni
en adresse ni en courage , & termine à trente
ans sa malheureuse carriere sans avoir vécu.

L'HOMME
SEUL.

Rien n'égale la stupidité de l'Albinos ; tout
ce qui n'est pas renfermé dans le cercle étroit
de ses besoins , échappe à son intelligence :
on n'a jamais pu lui faire expliquer de quelle
couleur il voit les objets , ou seulement s'il a
deux axes de vision. Ce negre que nous ne
regardons qu'avec l'œil du dédain , est à l'égard
de l'Albinos ce que seroit à côté de lui-même
un Newton ou un Montesquieu.

en aucune sorte ; car il ne tient en rien du negre , & son
teint ne ressemble à celui du blanc que quand ce dernier
est mort. --- Je remarque que c'est toujours le peuple
qui donne des noms à l'être qu'il ne connoît pas , & le
philosophe qui le connoît a la foiblesse de les adopter.

PARTIE II. On a toujours été fort embarrassé à expliquer l'origine de cet être si singulièrement organisé. Waffer se trouvant à Panama, il y a environ un siecle, demanda à quelques sauvages, ce qu'ils pensoient de ce phénomène; ils répondirent unanimement, que ces générations bizarres étoient l'effet de l'imagination d'une mere, quand elle regardoit la pleine lune dans sa grossesse : le bon voyageur le crut, & après lui quelques jésuites des missions, & après ces jésuites, l'inquisition; & après l'inquisition, personne.

Je me trompe : Le Cat, un des plus grands physiologistes de l'Europe, s'est rencontré, de nos jours, avec les sauvages de Panama dans l'explication de la naissance de l'Albinos; il a prétendu que l'imagination avoit assez d'activité dans une femme, pour former à son gré l'embryon qu'elle porte, pour donner un enfant negre à un pere blanc; un Albinos à un Parisien & le Bébé du roi Stanislas à un Patagon.

Des naturalistes qui n'avoient pas acquis, comme Le Cat, par d'heureuses découvertes le droit d'écrire de grandes absurdités, ont soutenu que les Albinos, aussi anciens que le monde & cachant sous une enveloppe grossière un germe d'intelligence extraordinaire que la nature fauroit développer, étoient prédestinés à exterminer un jour les habitans des deux continens, & à établir sur ce globe la république de Platon.

L'HOMME
SEUL.

Maupertuis, qui n'étoit pas si prophète que ces naturalistes, quoiqu'il eût appris aux hommes le secret de le devenir en s'exaltant, croit tout simplement que la naissance de l'Albinos est l'effet d'une maladie héréditaire. Dumas, l'ancien gouverneur de Pondichéry, le pensoit aussi. Buffon a embrassé cette opinion dans son histoire naturelle ; & l'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques*, a consacré un article de son ouvrage à étayer ce système : s'il en faut croire ce dernier, les réservoirs générateurs d'un Africain renfer-

PARTIE II. ment un levain vénéneux qui agit sur le fœtus, altere son fluide nerveux & intervertit l'ordre de la nature, en donnant à un negre qui voit bien, un enfant blaffard qui n'a que des yeux de hibou.

Malheureusement nous n'avons pas assez de données pour résoudre un pareil problème.

Il n'est point démontré que les Albinos qui sont parvenus à notre connoissance soient par leur pere & par leur mere de race africaine ; celui de Surinam, suivant Fontenelle (*), étoit fils d'un negre-blanc ; celui de Carthagene, né en 1738, & que le marquis de Villa Hermosa conduisit en Espagne, ne connoissoit pas son pere. Quant à cette négresse du Journal Encyclopédique (**), qui de huit enfans qu'elle mit au monde, en fit quatre noirs, deux mulâtres & deux Albinos ; en supposant la réalité du fait, je ne saurois croire, sur la parole de la mere, qu'elle n'ait jamais enfreint

(*) *Histoire de l'Académie des sciences*, année 1734.

(**) Année 1760, troisième partie.

la fidélité conjugale : il faut mettre ce conte avec celui de cette Françoise qui, pendant que son mari étoit dans le Nouveau-Monde, prétendit avoir engendré par l'intervention du Zéphyr, & à qui le parlement de Grenoble donna cependant un certificat d'honnête femme.

L'HOMME
SEUL.

L'Albinos est si peu nécessairement d'origine africaine, que l'Encyclopédie s'est cru fondée à le faire métis d'une femme ordinaire & d'un orang-outang : il est vrai que cette conjecture est une idée vague & je suis loin de réfuter un paradoxe par un autre paradoxe.

Ce qui ruine, à mon gré, beaucoup plus sûrement l'hypothèse que l'Albinos est un negre dégénéré, c'est qu'il ne se trouve pas seulement à Loango, à Angola & sur les côtes du Sénégal, mais encore dans les isles de la mer du Sud (*), dans des régions de l'Asie, où il n'y a que des hommes bronzés & olivâtres, & au Darien dans le Nouveau-Monde, où

(*) Voyage de Banks & de Solander, édition in-8, tome IV, page 130,

il n'y a jamais eu de negres indigenes (*).

PARTIE II.

Si l'organisation bizarre d'un Albinos étoit l'effet d'une maladie africaine, il seroit presque impossible qu'elle fût héréditaire: or Waffer assure que les Albinos du Darien propagent entr'eux: après les informations les plus exactes que j'ai pu faire par des officiers de notre compagnie des Indes, qui ont passé plusieurs années à l'Isle-de-France, j'ai appris aussi qu'il y en avoit une grande peuplade au centre de Madagascar; fiers de leur dégénération, ces Albinos croiroient se dégrader en s'unissant avec les autres insulaires; & de tems immémorial ils se transmettent de pere en fils leur teint de cadavre, leurs yeux de hibou & leur stupidité.

Il est impossible, peut-être faute de mémoires, de prononcer sur ce phénomene de

(*) Et qu'on ne dise pas que les Albinos du Darien descendent des negres transportés d'Afrique. Cortès en vit en descendant au Nouveau-Monde, & il en parle dans ses lettres à Charles-Quint. Elles se trouvent en latin dans la collection de Hervagio.

l'histoire naturelle : mais s'il ne s'agissoit que d'opposer des conjectures à d'autres conjectures , j'aimerois beaucoup mieux croire que l'Albinos forme une race distincte , & une variété constante dans l'espèce humaine : j'ai tant appris par les erreurs des écrivains & par les miennes à me défier de notre entendement , que j'aime encore mieux douter de la sagacité des naturalistes que du pouvoir de la nature.

L'HOMME
SEUL.

Un fait sur lequel il n'y a point de partage , c'est la vénération qu'on a eu de tout tems pour ces malheureux abortons du genre humain ; Montézuma , dans le Nouveau-Monde , en entretenoit trois ou quatre dans sa cour par magnificence : s'il en faut croire le voyage de Bruyn (*), le roi de Bantam a des Albinos femelles parmi ses concubines ; & à Loango ce sont eux qui font la priere devant le roi : le souverain & le peuple pensent que si on ne se servoit pas de l'organe de ces pontifes imbé-

(*) Edit. in-fol. Amsterdam , de 1714 , page 380.

PARTIE II. cilles, les vœux de la nation ne parviendroient jamais jusqu'à la Divinité.

Voilà donc trois parties du monde où l'on s'est réuni à placer presqu'au haut de l'échelle des êtres, des demi-hommes, qu'on seroit tenté de prendre pour des ébauches sorties par hasard de l'atelier de la nature.

Si ce délite des peuples étoit raisonné, on pourroit l'attribuer à la vanité ; en mettant ainsi au grand jour les défauts d'un être mal organisé, on fait ressortir davantage la beauté de son organisation ; une Géorgienne des serrails Asiatiques, paroît bien plus Géorgienne auprès des eunuques noirs qui la servent, qu'auprès de ses rivales.

Faudroit-il attribuer le culte qu'on rend à l'Albinos, à sa stupidité profonde, qui lui ôte le pouvoir de nuire ? comme si par un effet de la dépravation générale, l'homme ne pouvant plus être respectable par le bien qu'il fait, le devenoit par le mal qu'il ne fait pas.

J'aimerois mieux croire que cette sorte

d'apothéose vient de la superstition des peuples , qui en tout tems se sont persuadés que plus on approchoit de la démence ou de la stupidité , plus on étoit propre à entrer en commerce avec la Divinité : voilà pourquoi la prétresse de Delphes ne rendoit ses oracles qu'en tombant dans le délire , ou du moins en le feignant : voilà pourquoi nos modernes Crétins , si fameux par leur surdité , leurs goëtres & leur imbécillité , sont regardés comme des anges dans le Valais : voilà aussi pourquoi les enthousiastes de Mahomet canonisent de leur vivant les malheureux qui tombent en épilepsie .

L'HOMME
SEUL.

Faisons - nous des idées d'ordre , qui ne deviennent point arbitraires ; rangeons les êtres à leur place , & ne mêlons ni les negres parmi les scélérats que la société doit punir , ni l'Albinos imbécille parmi les intelligences supérieures qu'elle doit invoquer .



ARTICLE III.

DES GÉANS.

DEPUIS la fameuse dissertation d'Hans-
PARTIE II. Sloane (*) contre l'existence des géans, tous
les écrivains qui sans être physiciens se sont
dit philosophes, ont abandonné au peuple ses
idées sur les colosses de l'espèce humaine; &
ne voyant qu'eux dans l'univers, ils ont osé
circonscrire la nature dans les limites de leur
petite taille & de leur petit entendement.

Je voudrois bien savoir par quelle bizarrerie
un savant de l'Europe, parce qu'il ne voit de
son cabinet que des hommes de sa taille,
supposeroit qu'il ne peut y en avoir de plus
grands dans le reste de l'ancien monde, dans
le nouveau & dans le continent Austral; par
la même raison, il devroit nier qu'il y a des
peuples noirs, rouges & olivâtres; il devroit

(*) Elle fut donnée le 10 décembre 1727, & on la
trouve dans les *Mémoires de l'Acad. royale des sciences.*

ranger dans la classe des Sphinx, des Phénix & des Griffons le Kakerlaque avec ses yeux de hibou, le Ceylanois avec ses grosses jambes, le negre de Manille avec sa queue, & la femme Hottentote avec le chaste tablier que lui a donné la nature.

L'HOMME
SEUL.

Il me semble que puisque la taille ordinaire de l'homme peut se rétrécir dans quelques individus, elle peut aussi s'élever dans d'autres : Goliath n'est pas plus un monstre que le Bébé de Stanislas, & la même main qui a organisé des nains dans la baie d'Hudson, peut former des géans dans la terre des Patagons.

On a regardé comme un visionnaire cet abbé de Tilladet qui lut le siècle dernier à l'académie des belles-lettres un mémoire où il tâchoit de prouver qu'Adam & tous les patriarches avoient été des géans (*) : il eut tort, sans doute, de faire intervenir la Génèse dans des dissertations d'histoire naturelle ; mais son

(*) Voyez l'Extrait de cette dissertation, édit. in-12, tome I de l'Hist. page 168.

PARTIE II. système est peut-être le seul où l'on puise expliquer l'ancienne tradition de la longue vie des peres du genre humain : il a pour base ce grand principe , que la nature jeune encore devoit être bien plus féconde qu'elle ne l'est aujourd'hui , où elle semble pencher vers sa décrépitude ; & quelque bizarre qu'il paroisse à ceux qui l'ont jugé avant de l'avoir approfondi , il sera toujours plus aisé de le tourner en ridicule que de le réfuter. Les critiques de l'abbé Tilladet n'avoient pas lu le Thalmud : s'il en faut croire les rabbins qui ont écrit cette nouvelle apocalypse , Adam fut créé si grand que sa tête touchoit au firmament ; les anges à sa vue murmurerent ; ils représenterent à Dieu qu'il y auroit deux êtres suprêmes , un au ciel & un autre sur la terre : le Prométhée des Hébreux vit alors sa faute & la répara : il appuya sa main sur la tête d'Adam & réduisit le colosse à une taille de mille coudées. -- Le Thalmud ne dit rien sur la grandeur d'Eve ni sur les proportions du lit nuptial.

Sans

(*)
fait , le
hoc ævi
culum T
suerat..

Ton

Sans nous arrêter davantage à ces rêveries fabbiniques, observons que la disproportion dans la taille des individus, ne forme point une exception de la nature pour l'espèce humaine : le même phénomène existe dans quelques classes animales ; certainement il y a parmi les singes plus de différence entre le sapajou & l'orang-outang, qu'il n'y en a parmi les hommes, entre un nain de la Laponie & un Patagon.

L'HOMME
SEUL.

Si du règne animal je descends au végétal, je trouve encore des nains à côté des colosses ; le ricin qui chez nous n'est qu'une plante, est un arbre dans l'Afrique. Quel rapport y a-t-il entre nos Méleses d'environ quarante pieds de hauteur & celui que Tibère fit apporter dans Rome, & qui en avoit deux cents vingt (*) ? Mettrons-nous nos platanes

(*) C'est Pline le naturaliste qui nous a transmis ce fait, le texte est curieux : --- *Amplissima arborum ad hoc ævi existimatur Romæ visa, quam propter miraculum Tiberius Cæsar in Ponte Naumachiario expuerat... Fuit autem trabs è larice longa pedes centum*

en parallelle avec celui dont parle Pline, qui
 PARTIE II. avoit quatre-vingt pieds de diametre, & dans
 la cavité duquel un magistrat de Rome soupa
 & coucha avec vingt-deux personnes (*) !

Les physiciens qui opposent aux faits des calculs, prétendent qu'un homme de huit pieds est impossible, parce qu'il auroit un volume de corps quatre fois plus considérable que le nôtre; mais on a trouvé des prodiges de ce genre, même parmi les hommes de taille ordinaire: toute l'Europe a entendu parler de cet Anglois, mort en 1754 dans la province d'Essex, qui n'ayant que cinq pieds neuf pouces & demi de haut, avoit une circonférence de

viginti bipedali crassitudine æqualis, quo intelligebatur vix credibilis reliqua altitudo fistigium ad cacumen æstimantibus: fuit memoriam nostrâ & in porticibus septorum à M. Agrippa relicta æquè miraculi causa quæ delibitorio superfuerat viginti pedibus brevior sesquipedali crassitudine. --- Plin. lib. XVI, cap. 40.

(*) *Platanus..... domicilii modo cava octoginta pedum specu.... Tam digna miraculo ut Lucinius Muttianus ter consul prodendum etiam posteris putarit epulatum intra eam se cum duodecimo comite.... & in eadem cubuisse. --- Ib. lib. XVI, cap. L.*

fix pieds onze pouces, & pesoit le jour de son décès fix cents seize livres (*): donnez L'HOMME
SEUL. à ce corps la taille du plus haut des gardes du roi de Prusse, & voilà un Patagon.

Des faits, pour le peuple des naturalistes, valent encore mieux que des raisons, & j'en ai rassemblé un petit nombre, pour les opposer au scepticisme des anti-philosophes.

Je ne parlerai point de ces géans dont les anges, au rapport de Joseph, rendirent meres les filles de Caïn, parce qu'une intelligence du ciel ne fait pas plus de colosses avec les filles de la terre, que Deucalion avec des pierres ne faisoit des hommes.

Je passe encore sous silence l'histoire de cet Hercule, à qui les mythologistes donnent sept

(*) Ce géant, par le volume de son corps, s'appelloit M. Bright; à l'âge de douze ans il pesoit déjà cent quarante-quatre livres, & à dix-neuf trois cents trente-six: il tenoit de son pere son embonpoint, & il semble l'avoir transmis aux cinq enfans qui composent sa postérité. --- Voilà donc une taille énorme héréditaire, comme la queue des negres de Manille, le tablier des Horrentotes & le Sexdigitisme.

PARTIE II. pieds, & qui mangeoit un bœuf à son repas ; parce que des contes de la mythologie peuvent bien fournir des images à un poète, mais non des autorités à un philosophe.

Rome dans sa décadence a eu un empereur qui avoit huit pieds & demi de haut (*) ; c'est ce féroce Maximin, l'assassin d'Alexandre Sévère, qui réunit l'ame de Néron au corps de Polyphème, & dont le nom feroit devenu bien plus odieux encore que celui du meurtrier d'Agrippine, s'il avoit régné aussi long-tems que lui.

En 1613 on voyoit à Bâle, pour de l'argent, un jeune homme de vingt-deux ans,

(*) S'il en faut croire Capitolin, *Vit. Maximien.* 1 & 7, sa vigueur répondait à sa taille colossale ; avec sa main il réduisait en poudre des pierres de tuf ; il atteignoit à la course un cheval courant au grand galop ; il mangeoit à son ordinaire quarante livres de viande & buvoit à son repas une amphore de vin, qui contient environ vingt-huit de nos bouteilles. --- Ce tyran, fier de tous ces avantages de la nature, ne craignoit rien : un comédien osa lui dire en plein théâtre :

Cave multos, si singulos non times.

& en effet, ses soldats se réunirent & l'assassinerent.

nommé Jacob Damman, qui avoit huit pieds de hauteur, & dont le corps n'avoit point encore pris tout son accroissement (*).

L'HOMME
SEUL.

Kaitland, ce géant de sept pieds & demi, que le roi de Prusse avoit enrôlé parmi ses gardes, a été vu d'une partie de l'Allemagne (**).

En 1756 on en conduisit un autre à Paris, qui fut mesuré par les physiciens, & qui se trouva avoir sept pieds cinq pouces & six lignes de hauteur.

Un peuple entier s'est trouvé avoir une taille de sept pieds; ce sont les insulaires de Guam, une des Mariannes. Dampier, qui ne passe pas pour crédule l'attesta (†); Cowley le confirma dans son voyage autour du monde; & Buffon, qui a pesé l'autorité de ces écrivains, les cite dans son histoire naturelle sans les contredire (¶).

(*) Ce fait est rapporté par Platerus, & cité *Anecdote de médecine*, tome I, page 307.

(**) Œuvres du comte Algarotti, tome V, page 191.

(†) Tome I, page 378.

(¶) *Petite édit. complète in-12*, tome VI, p. 150.

PARTIE II. Il existe encore, vers le détroit de Magellan, une nation d'une taille gigantesque, qui contente, du moins dans ces derniers tems, des déserts qu'elle habite, ne cherche point à donner des chaînes aux indigenes du Nouveau-Monde, ni même à ses tyrans.

Comme ce dernier fait offre le témoignage le plus authentique, que la philosophie puisse citer en faveur des géans, je crois qu'il est nécessaire de s'y arrêter.

De tems immémorial les peuples de l'Amérique se sont plaints des violences & des crimes d'une race de Titans qui habitoient le midi de leur continent ; Garcilasso, qui étoit Péruvien & de la race des Incas, parle souvent des terreurs qu'ils donnerent à ses ancêtres (*). Le portrait qu'il fait de ces hommes terribles n'est pas flatté : il n'en est pas de même de celui qu'il trace des Espagnols, qui anéantirent sa patrie ; mais aussi les Espagnols, après

(*) Voyez son *Hist. du Pérou*, liv. IX, chap. IX.

avoir enchaîné les corps des Américains, captivoient aussi leur ame & leur plume.

L'HOMME
SEUL.

Ce n'est point à des philosophes à mettre les Titans du Nouveau - Monde au rang de ceux de la Grece; les Patagons n'ont point été chantés par des poëtes; leurs noms sont inscrits dans les annales des peuples qu'ils ont opprimés, & non à la tête d'une absurde mythologie; ce qu'on raconte d'eux peut avoir été exagéré par la terreur, mais n'offre rien d'évidemment absurde; c'étoit des sauvages de près de dix pieds de haut, qui vivoient de ce qui auroit fait la subsistance de cinquante Américains, qui mangeoient de tems en tems des hommes & qui violoient beaucoup de filles: il y a loin de ces Titans Indiens aux Ephialtes, aux Antée & aux Briarée, qui, au rapport d'Ovide, au lieu d'air respiroient des flammes; avoient reçu de la nature cent mains, mangeoient des montagnes à leurs déjeûnés, ou bien s'amusoient à les jeter à la tête de Jupiter.

En 1522, Magellan, dans son fameux

PARTIE II. voyage autour du monde, vit ces colosses Américains : ils lui parurent avoir dix pieds de haut, & le goſier ſi large qu'ils y faifoient entrer une fleche de la longueur d'un pied & demi (*).

Environ cinquante ans après, Drake en vit huit sur les côtes de la Patagonie, qui jeterent l'épouvante dans ſon équipage (**) : ce navigateur célèbre échappa à la dent de ces géans, pour fe voir mangé bientôt après par des crabbes.

En 1592, trois matelots du vaisſeau de Cavendish, furent ſur le point d'être écrasés par les quartiers de rochers, que leur lança dans la mer un des Polyphènes du détroit de Magellan (†).

Tous les voyageurs qui dans le feizieme

(*) *Histoire des Indes occidentales* par Wilſlicht, & Traduſtion françoife du *Journal de Pigafetta*, qui rédigea le voyage de Magellan.

(**) *Argenſola, Histoire des Moluques*, Liv. III.

(†) *Relation de Knivet*, dans la collection de Purchaſſ, tome IV, liv. VI.

siècle parcoururent la mer du sud, parlerent de l'existence des géans du cercle Antarctique comme d'une vérité reconnue (*). Il est vrai que tous ceux qui y naviguerent dans le dix-septième siècle, s'accorderent aussi à n'y voir que des hommes d'une taille ordinaire ; mais cette contradiction apparente disparaît bientôt à la lumière de l'examen.

L'HOMME
SEUL.

Les géans de la Patagonie ne forment & ne peuvent former qu'une nation très - peu étendue : il est probable qu'alarmés par les descentes continues des Européens, ils se sont retirés de tems en tems dans l'intérieur des terres, aimant mieux affronter les foibles farbacanes des Américains, que de lutter avec des étrangers armés du tonnerre.

Alors les navigateurs qui ne virent plus sur

(*) Voyez le récit de Sarmiento, dans *l'Historie des Moluques d'Argensola*, liv. III ; celui du capitaine Hawkins dans *Purchas*, tome IV, liv. VII ; celui de l'amiral Hollandois Olivier de Noort. *Ibid.* tome I, liv. II ; & la traduction du voyage de Sebald de Wert, dans le tome II du *Recueil de la Compagnie des Indes*.

PARTIE II. la côte que des sauvages d'une taille ordinaire, en conclurent qu'elle n'avoit jamais été habitée par des colosses; ils raisonnèrent aussi conséquemment que ce Suédois, qui n'ayant passé qu'un quart-d'heure au Sénégal & n'ayant vu que des François dans notre comptoir, mit sur ses tablettes: *Observez qu'il n'y a plus de negres en Afrique.*

Les preuves de l'existence des géans Américains renaissent en foule au dix-huitième siècle: sans parler ici du capitaine Harrington, de Frezier & de Shelwoort (*), le Commodore Byron, qui en 1764 & 1765 fit le tour du globe, porta cette vérité historique jusqu'à la démonstration (**). L'année suivante

(*) *Histoire des navigations aux terres Australes* du président de Brosses, tome II, page 329. *Voyage de Frezier*, page 76, &c.

(**) « Ces hommes gigantesques (dit l'éditeur du voyage) parurent aussi étonnés de nos mousquets que nous l'étions de leur taille....

» Le Commodore fit asseoir ces sauvages & leur donna des colifichets.... Leur grandeur étoit si extraordinaire, que même assis ils étoient presqu'aussi

deux François, MM. Duclos & la Giraudais, partis des îles Malouines pour visiter le détroit de Magellan, revirent ces géans (*), & confirmerent le récit du chef-d'escadre Anglois. Afin de pousser le scepticisme dans ses derniers retranchemens, ils apporterent en France des habits & des armes de ces colosses du Nouveau-Monde (**), & il ne resta plus de ressources aux écrivains qui s'étoient arrangés pour mettre les Patagons au rang des

L'HOMME
SEUL.

» hauts que l'amiral debout.... Leur taille moyenne
» parut de huit pieds, & la plus haute de neuf pieds
» & plus: (observez que le pied d'Angleterre a près
» d'un pouce de moins que notre pied de roi); la stature
» des femmes est aussi étonnante que celle des hommes,
» & on remarque dans leurs enfans les mêmes pro-
» portions. » *Voyage autour du monde* de Byron,
traduction françoise, page 73, &c.

Les Patagones caresserent le Commodore; mais, dit l'historien Anglois, leurs caresses furent si expressives que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser. --- Ce trait a été omis dans la traduction.

(*) Voyez *Voyage aux îles Malouines* de dom Pernetti, seconde édition, tome II, page 122, tout le chapitre.

(**) On peut les voir dans le cabinet de l'administrateur des postes d'Arboulin.

Vampires, que la voie des épigrammes.

PARTIE II. Parmi ces Pyrhoneiens, celui qui fit le plus de bruit fut l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* : c'est un spectacle plaisant que de le voir passer en revue tous les navigateurs qui ont eu l'audace d'écrire une vérité qui le contrarie ; accuser le chevalier Pigafetta d'être sans lumières, parce qu'il étoit ultramontain ; faire de Sarmiento un héros visionnaire ; prétendre que le rédacteur du voyage de Spilberg prenoit des géans, qui sautent d'une éminence à une autre, pour des rochers ; & supposer que le Commodore Byron a été gagné par le ministere Anglois, pour débiter des contes de Gargantua, &c. &c. &c. (*). Malheureusement ce grand principe d'histoire naturelle qu'il y a des géans dans les Terres Magellaniques, faisoit écrouler par la base tout le système de notre philosophe sur la foibleesse originelle des indigenes du

(*) Voyez *Recherch. philos.* tome I, depuis la page 281 jusqu'à la fin, & sa *Réponse à dom Pernetti*.

Nouveau-Monde, & un écrivain n'adopte pas volontiers une vérité qui lui coûteroit le sacrifice de trois volumes de paradoxes.

=====
L'HOMME
SEUL.

A Dieu ne plaise, au reste, qu'en admettant sur le globe des géans, comme individus & comme corps de nation, j'adopte toutes les rêveries qu'ont fait naître en Europe les squelettes des éléphans & des hippopotames: si jamais la balance de la philosophie fut nécessaire, c'est dans cette matière, où il s'agit de peser avec soin l'autorité de chaque voyageur, de distinguer l'audace du charlatan qui trompe, de l'assurance de l'homme de lettres qui est trompé, & de mettre à-la-fois un frein à la crédulité & au scepticisme.

D'abord les anciens qui mêloient sans cesse leur mythologie à leur histoire naturelle, ne nous ont guere transmis, sur l'article des géans, que des contes populaires: que penser de ces squelettes de trente coudées dont parle Philostrate; de celui de quarante-six qu'on rencontra, au rapport de Pline, dans la grotte

PARTIE II. d'une montagne de Crète; & de cet autre de soixante, exhumé, à ce que dit Strabon, en Mauritanie, qu'on prit pour le corps du géant Anthée, étouffé entre les bras d'Hercule? Les dimensions de pareils colosses peuvent convenir à Micromégas, ou à l'Ange à soixante-dix mille têtes de Mahomet, mais non à des corps organisés comme les nôtres; c'est qu'avec l'imagination qui voit des hommes de soixante coudées, on fait plus aisément des romans philosophiques, ou même une religion, que de bons mémoires de physique.

En général, il y a une nuance marquée dans toutes les productions de la nature; le globe n'est pas peuplé uniquement de blancs & de noirs; mais l'espèce humaine passe par mille teintes différentes, avant d'arriver à la couleur d'un negre d'Angola, ou à la blancheur d'une Géorgienne: par le même principe, la nature ne faute pas tout d'un coup des hommes de dix à douze pieds à des géants de soixante coudées: il y auroit des tailles colos-

sales
gons
morp
Gull

A
la fa
le D
Lang

O
à di
ferm
demi
tobac
une
& les
souti
amas
les fa
pour
le ro

**

sales moyennes entre cet Anthée & nos Patagon, & où les trouver, finon dans les métamorphoses d'Ovide, ou dans les voyages de Gulliver ?

Avec ce raisonnement on pourroit infirmer la fameuse découverte qui se fit en 1613, dans le Dauphiné, sur les terres du seigneur de Langeon.

On trouva, dit-on, dans une fablonniere, à dix-huit pieds en terre, un tombeau renfermant un cadavre de vingt-cinq pieds & demi de long, avec cette inscription : *Teutobochus Rex* (*). Cette découverte alluma une guerre très-vive entre les gens de lettres & les médecins. Roland, à la tête de la faculté, soutint que le prétendu squelette n'étoit qu'un amas de dents de baleines ou d'os fossiles : les savans écrivirent d'immenses dissertations, pour prouver que ce Teutobochus devoit être le roi des Teutons & des Cimbres vaincus par

L'HOMME
SEUL.

(*) Mémoire de Trévoux, janvier 1723, page 25.

PARTIE II. Marius; on se dit beaucoup d'injures littéraires de part & d'autre; & aujourd'hui le tombeau & les livres qu'il a fait naître sont également oubliés.

Il falloit qu'en 1678, le ridicule que la philosophie avoit jeté à-la-fois sur les ennemis de Teutobochus & sur ses partisans, ne fût pas encore tout-à-fait effacé, puisqu'un charlatan qui se disoit possesseur de la dent canine du géant Og, & qui l'envoya à Vienne pour en avoir deux mille sequins, ne put en trouver un écu; l'empereur qui soupçonna que le géant Og pouvoit bien n'avoir été qu'un éléphant, fit renvoyer la relique à Constantinople.

L'aurore de la philosophie, qui vint éclairer le commencement du dix-huitième siècle, sembloit avoir fait disparaître pour jamais tous ces phantômes de la crédulité, tels que les sorciers, les vampires & les géans Anthée ou Teutobochus; mais, en 1746, une lettre de Smyrne insérée dans le Mercure (*), fit ajouter

(*) C'est celui de juillet. Voyez la page 1576.

de nouvelles pages aux anciennes erreurs sur
la Gigantologie.

L'HOMMÉ
SEUL.

On trouva , dit-on , dans un village de Macédoine , nommé Calonbella , à six lieues de Salonique , le sépulcre du géant le plus prodigieux dont il soit fait mention dans les annales de la terre. Quesnet , consul de France en Grece , fit dresser un procès-verbal de la découverte ; & il paroît par ce monument que la dernière phalange du petit doigt avoit seule dix pouces de longueur , qu'une des dents pesoit dix-huit livres , & que le crâne pouvoit renfermer quinze quintaux de bled : en calculant toutes les dimensions du squelette & l'espace qu'il occupoit dans sa tombe , on suppose que le géant avoit au moins cent soixante-dix pans de hauteur , c'est-à-dire , plus de cent quarante pieds . -- Ce trait a servi à Tellamed à mettre une nouvelle bordure à son tableau des hommes-poissons .

Le fait le plus embarrassant à expliquer , parce qu'il se trouve dans les Ephémérides des

PARTIE II. curieux de la nature, est celui du squelette de dix-huit pieds qu'on trouva embaumé le siècle dernier, dans une grotte d'un jardin de la haute Calabre : des physiciens ont beau dire que ces os étoient ceux d'un éléphant ; on ne s'avise pas d'accorder à un quadrupede de l'Afie les honneurs de l'embaumement, surtout en Italie : ce ne feroit tout au plus qu'à Siam ou au Pégu, qu'on feroit une momie après sa mort, d'un éléphant blanc, dont la superstition auroit fait un Dieu pendant sa vie.

Ma raison admet avec bien moins de peine ces géans de sept pieds & demi qu'on trouva, il y a environ vingt ans, dans un tombeau de pierre de taille, entre Preston & Kennicott (*).

Ma crédulité ira même jusqu'à ne point contredire les Transactions philosophiques de la société royale de Londres, dans la descrip-

(*) *Affiches de Paris*, année 1755.

tion du crâne d'un géant de douze pieds (*).

Passé ce terme, je ne balancerai pas à prononcer que tous les squelettes offerts par la charlatanerie philosophique, à la crédulité populaire, ne sont que des amas d'ossemens de giraffes, d'hippopotames, d'éléphans ou de rhinoceros.

L'HOMMÉ
SEUL.

Quant aux cadavres gigantesques qu'on a exhumés en differens tems dans l'isle de Sainte-Hélène, à Mexico & au Pérou, il me semble qu'on ne peut résoudre le problème, qu'en supposant que ce sont des ossemens qui appartiennent aux ancêtres des Patagons.

D'abord, il n'y a dans tout le Nouveau-Monde, ni giraffe, ni hippopotame, ni éléphans, ni rhinoceros : la nature qui a conservé sa vigueur dans les reptiles, y est totalement dégénérée dans les quadrupedes (**).

(*) Voyez numéros 168 & 169.

(**) Le tapir qui n'est que de la grandeur d'un veau, est le plus grand des quadrupedes qu'on ait trouvé en Amérique.

PARTIE II. L'auteur des *Recherches philosophiques*, n'osant nier tout-à-fait la découverte de ces grandes dépouilles colossales, suppose qu'elles appartiennent à des quadrupèdes inconnus qui habitoyent le Nouveau-Monde, avant la grande révolution physique qui l'a dégradé ; mais par quelle manie recourir à de grands animaux inconnus, quand on a sous les yeux de grands hommes, vivant de tems immémorial dans les terres Magellaniques ? De plus, est-il nécessaire de faire subir à la moitié du globe un cataclysme qui anéantisse ou dégrade l'espèce animale, pour expliquer à quel degré de l'échelle des êtres on doit placer des squelettes de douze pieds ?

Cependant cette idée est bien moins bizarre encore que celle du pasteur Bertrand, qui ne voyant dans le globe qu'un vaste amas de décombres, suppose qu'il fut autrefois habité par des anges qui se révolterent, & furent foudroyés : leurs membres mutilés, suivant cette hypothèse, ont produit tous les grands

squelettes & ossemens fossiles qui sont parsemés dans les deux continens (*). Ainsi ce sont Asta-roth, Satan & Belzébuth qui ont fourni la dent molaire du géant Og, le cadavre du roi Teutobochus, le crâne du colosse de Saloni-que, & les os pétrifiés des ancêtres des Patagons.

L'HOMME
SEUL.

C'est assez repaître la curiosité des erreurs de l'esprit humain sur les géans ; il est tems de résumer quelques principes qui peuvent servir au philosophe de la nature.

La nature peut faire des géans parmi les hommes, comme parmi les quadrupedes & parmi les végétaux.

Il y a eu de tout tems des individus humains dont la taille colossale a excité l'admiration du peuple, & l'envie de ceux qui n'étoient que des nains dans la classe des naturalistes.

Un de ces hommes gigantesques a trouvé une femme d'une taille colossale, & voilà un peuple de géans, voilà des Patagons.

(*) *Essai sur l'origine de la population de l'Amérique*, tome II de l'édition in-12, page 298.

Jusqu'ici nous n'avons de monumens authentiques que sur des géans d'un peu plus de dix pieds ; mais que ne feroit peut-être pas la nature , si une révolution physique du globe le ramenoit dans ces tems heureux , où l'angle d'inclinaison de l'équateur sur le plan de l'écliptique étoit effacé ? les hommes n'ayant point alors à lutter contre l'intempérie des saisons , jouissant d'un ciel toujours serein , & vivant , sur un sol également fertile , pourroient , je pense , réaliser la fable de Teutobochus , & vivre dix fois autant que Fontenelle.

Si les globes qui roulent dans l'immensité de l'espace sont habités par des intelligences qui nous ressemblent , il est probable que ceux dont le diamètre est plus grand que celui de la terre , sont aussi peuplés d'hommes de plus haute taille ; peut-être y a-t-il des mondes autour de Sirius où vivent des géans , devant qui nous ne ferions que des infiniment petits ; ce qui ne laissoit pas que d'humilier un peu l'orgueil de nos philosophes.

Depuis les grandes révolutions que notre planète a souffertes, il est difficile qu'un peuple de géans s'étende & se perpétue : ajoutons que la jaloufie du commun des hommes mettra un obstacle éternel à sa propagation ; & que serviroient à une armée de Patagons les armes de la nature contre celles de l'industrie ? un canon de quatre livres de balles, ne rend-il pas tout égal entre un Lapon & un homme de dix pieds ?

L'HOMME
SEUL.

J'expose ici les effets du machiavélisme européen, mais je ne le justifie pas ; ce sera toujours à mes yeux un crime atroce de chercher à anéantir une race d'hommes, uniquement à cause de sa supériorité, & de punir des géans de ce que la nature ne nous a pas donné leur embonpoint, leurs organes & leur taille.



ARTICLE IV.

DES NAINS.

PARTIE II. Si la vanité humiliée a fait naître tant de doutes sur l'existence des Patagons, cette même vanité satisfaite a multiplié les contes populaires sur la race dégénérée des nains,

Aristote, qui vouloit peut-être consoler Alexandre de sa petite taille, s'étend, dans son histoire des animaux, sur les Pygmées, sorte d'avortons de l'espèce humaine, qui devroient n'avoir qu'environ deux pieds de hauteur ; il combat les sceptiques qui révoquent en doute ce phénomene, & il place ces embryons vivans en Egypte vers les sources du Nil (*).

(*) Le texte est clair ; l'interprete latin qui traduit toujours mot pour mot, s'exprime ainsi : *Hic locus est quem incolunt Pigmæi, non enim id fabula est.* Hist. anim. lib. VIII. Alexandre paya à son précepteur près de trois millions ses contes & ses recherches en histoire naturelle, & peut-être ses recherches à cause de ses contes.

Malheureusement Aristote se trompe à-la-fois comme géographe, comme historien & comme philosophe : les sources du Nil ne sont pas en Egypte, mais en Ethyopie ; il n'y a jamais eu de race humaine seulement de la taille des Lapons, ni dans les états de Pharaon, ni parmi les negres ; enfin, un peuple nain de deux pieds de haut est impossible, tant que la nature ne formera pas des êtres intermédiaires, entre lui & les Esquimaux qui ont quatre pieds.

L'HOMME
SEUL.

Pline a travaillé sur des mémoires infideles, quand il place des Pygmées parmi les Scythes : s'ils avoient existé, ils n'auroient pu se propager au-delà d'une génération, au milieu d'un peuple féroce, avant qu'il eût des loix, & lors même qu'Anarcharjis lui en eut donné.

Philostrate, de son côté, affirme que les Pygmées habitent sur les bords du Gange ; mais il affirme aussi qu'Apollonius opéroit en se jouant les plus grands miracles ; & quand on fait du Comus de Thyane un Thauma-

■■■■■ turge , on peut faire des sujets de Porus des
PARTIE II. Pygmées.

Le plus absurde des partisans des Pygmées est , je crois , Ctésias , qui prétend qu'ils forment la compagnie des gardes du plus puissant des rois de l'Inde , & que ce monarque en a trois mille à sa solde ; trois mille soldats d'environ vingt pouces de haut : voilà un singulier rempart pour ces trônes mobiles de l'Asie , que sous le plus léger prétexte renverse un mécontent , pour en être bientôt renversé à son tour !

Homere a peut-être donné lieu à toutes ces rêveries , en comparant , dans le troisième chant de l'Illiade , les Troyens à des Grues qui fondent sur des Pygmées : si l'Arioste avoit écrit dans le siècle d'Homere , il est probable que nous aurions en plusieurs volumes l'histoire des Hipogryphes.

Les visionnaires qui ont écrit celle des Pygmées , leur ont donné des ennemis dignes d'eux : voilà les commentateurs d'Homere qui

leur font faire la guerre aux grues ; Ménéclès, dans Athenée, soutient qu'ils combattent en bataille rangée les compagnies de perdrix ; & d'autres écrivains plus fous encore, prétendent qu'ils montent sur les perdrix même pour se battre avec les grues : probablement que ces perdrix, qui portoient des cavaliers de deux pieds de haut, avoient du moins la taille d'une autruche (*).

L'HOMME
SEUL.

Paracelse est le dernier savant qui ait écrit en faveur des Pygmées ; il est vrai qu'il les place dans la région aérienne, & ce n'est sûrement pas dans la compagnie des Sylphes & des Gnomes que les physiciens iront les chercher.

(*) Pigafetta encore plus absurde, raconte que dans l'isle de Aruchetto il y a des nains d'une coudée de long, qui ont des oreilles si larges qu'ils peuvent se coucher sur l'une comme sur un matelas, & faire servir l'autre de couverture.

Ce délire de la crédulité a passé jusqu'à ce siècle ; on a vu le moine Mésange, dans une description du Groenland, peupler le Nord de diables & d'oyes sauvages, qui se battent avec les pygmées de ces climats, & après leur victoire les transportent au-delà des nues, probablement à la queue de quelque comète.

PARTIE II. Laifsons-là les romans poétiques d'Homere, les romans historiques de Philostrate & les romans chymiques de Paracelse : appuyons-nous de quelques faits & de quelques raisonnemens pour nous traîner vers la vérité.

Il n'y a pas plus de Pygmées de vingt pouces que de géans de vingt pieds.

Mais tous les monumens les plus authentiques attestent qu'il y a des peuples nains d'environ quatre pieds de haut, au nord de l'Europe, dans la partie septentrionale du Nouveau-Monde, & au centre de l'isle de Madagascar.

Tous les physiciens de l'Europe connoissent les Lapons, les Zembliens, les Samojèdes & les Groënlandois, espece d'avortons de la race humaine, ayant à peine quatre pieds de haut; joignant à ce vice héréditaire une peau basanée, une voix grêle, une grosse tête & un nez écrasé; condamnés à vivre sous terre, des nuits de plusieurs mois; aveuglés de bonne-heure par la réflexion des neiges éternelles de leur climat, & fiers cependant de leur dégra-

dation, comme une Géorgienne le feroit de sa
beauté.

L'HOMME
SEUL.

L'homme moral, chez ces habitans du cercle polaire, semble aussi dégénéré que l'homme physique : superstitieux comme des Egyptiens, stupides comme des negres-blancs, offrant leurs femmes difformes aux étrangers qui les dédaignent ; le physicien est tenté de les prendre pour la race intermédiaire, qui sépare l'homme de l'ourang-outang.

Ce portrait convient presqu'en tout point à ces hommes qui végetent au Nouveau-Monde, depuis la terre de Labrador & la baie d'Hudson, jusqu'aux dernières régions habitées du pole : on remarque seulement que le voisinage de la mer les rendant plus industriels, ils se construisent des canots légers qui se ferment hermétiquement, que les vagues renversent, mais ne peuvent engloutir, & à l'aide desquels ils entreprennent, sans bouffsole, des voyages de long cours ; ajoutons à ces singularités, qu'ils aiment leur patrie comme

CATON aimoit Rome, & Sidney la Grande-Bretagne : cependant cette patrie ingrate ne fournit pas même à leurs besoins, & c'est par nécessité qu'ils sont Ichtyophages.

Les naturalistes ont jusqu'ici soutenu que si les habitans du nord de l'Europe, ou de celui du Nouveau-Monde étoient des nains, c'est que l'apreté du froid contractoit leurs fibres, rapétoissoit leur taille & dégradoit leur machine : malheureusement cette idée n'est qu'un système, parce qu'il est démontré que si la nature a mis des peuples nains vers le pole, elle en a aussi placé sous la zone torride.

C'est l'ingénieux Commerson, envoyé aux Indes par le gouvernement pour le progrès de l'histoire naturelle, qui constata le premier cette découverte ; je connois la lettre qu'il écrivit à ce sujet au président de Brosses, & qui a fait naître un mémoire curieux, lu en 1772, dans une académie.

Au centre de l'isle de Madagascar est un peuple nain, connu des insulaires sous le nom

de Quimosses : leur taille est d'environ quatre pieds : ils ont la peau d'un noir très-clair , les membres gros & de la laine frisée sur la tête (*); retranchés dans les montagnes qu'ils habitent , & n'ayant à opposer que leurs zagaies à l'artillerie des Européens & des Malgaches , ils ont , dit-on , su maintenir leur indépendance ; mais il est plus probable qu'ils ne doivent leur liberté qu'à leur indigence & à leur foiblesse : les peuples qui les environnent ont dû être peu ambitieux de conquérir des rochers , & de faire des nains esclaves.

L'HOMME
SEUL.

En général , c'est peut-être un bonheur pour les nains des deux mondes d'être nés petits , faibles & hideux , ils ne subiront point les contraintes & les opprobes de la servitude ;

(*) Quant aux femmes , celle que Commerson vit chez le comte de Modave , gouverneur du Fort-Dauphin , & qui étoit âgée de trente ans , avoit le sein parfaitement plat : si toutes les Quimosses ont la même organisation , elles forment un contraste singulier avec les naines de la Laponie & de la baie d'Hudson , dont les mamelles sont assez longues pour qu'elles donnent à teter aux enfans pardessus l'épaule.

112 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. incapables de discipline dans les armées , sans vigueur pour les travaux des mines & des sucreries & trop peu intelligéns pour vivre dans les ferrails , ils échappent par leur inertie même à toute l'activité de la tyrannie ; l'habitude où ils sont de vivre isolés dans leurs déserts , les empêche de comparer leur organisation avec celle du reste des hommes : ainsi le mal physique pour eux n'est presque rien : quant au mal moral , puisqu'ils ne le doivent qu'à eux - mêmes , ils auroient tort de s'en plaindre.

Il est donc inutile d'inviter ici l'Europe à la tolérance : les nains paroîtront toujours trop vils aux persécuteurs de l'espèce humaine , pour être mis au nombre de leurs victimes : la fierté des tyrans dédaignera des êtres que leur rage ne peut opprimer : pour le philosophe , il n'opprime ni ne dédaigne personne , parce que rien n'est vil , ni coupable à ses yeux , de tout ce qu'a fait la nature .

ARTICLE

ARTICLE V.

*D'UN PARADOXE SUR L'ENFANCE DES
PEUPLES DU NOUVEAU-MONDE.*

LE Pline françois avoit conjecturé que la nature encore dans son adolescence au Nouveau-Monde, n'avoit commencé que depuis peu à y organiser les êtres (*). Ce peu de lignes germant dans une imagination ardente, a fait naître les trois volumes des *Recherches philosophiques sur les Américains*: ouvrage singulier, mais plein de connoissances, & qui feroit desirer que l'auteur au lieu de faire revivre Tellamed, eût voulu être lui-même.

L'HOMME
SEUL.

Un ouvrage de la nature de celui-ci ne comporte point une critique étendue; & quand même il l'exigeroit, mon adversaire étant vivant, ma plume pacifique craindroit de s'y

(*) Ce naturaliste, au reste, a déclaré que son hypothèse n'embrassoit que les plantes & les animaux; il a mieux aimé être inconséquent que dangereux.

PARTIE II. arrêter ; je me contenterai donc d'un petit nombre d'observations que je soumets d'avance aux lumières de l'écrivain ingénieux que je suis contraint de réfuter.

Tout le livre de notre philosophie est fondé sur ce principe , que les Américains ont toujours été sans force physique , sans vigueur dans l'ame & sans caractere ; qu'on doit les considérer comme une race d'hommes enfans , & une espece déjà dégénérée en sortant des mains de la nature.

Mais supposer cent cinquante millions d'hommes enfans , c'est calomnier le Nouveau-Monde ; & avancer que les especes dégénèrent dans leur germe , c'est calomnier la nature.

Des hommes condamnés , comme l'imbecille Ibrahim , à une enfance éternelle , devroient annoncer dans le physique de leurs personnes la foiblesse de leur intelligence : leurs organes devroient être altérés ou obstrués , & c'est ce qu'on n'a pas encore remarqué dans les Américains : au tems de la découverte du

Nouveau-Monde on y rencontra des peuples tels que les Caraïbes , qui par la finesse des fens & la vigueur du tempérament , se trouverent plus hommes que leurs conquérans : la taille des sauvages dans l'hypothèse du philosophe , devroit encore désigner leur enfance : or , il avoue que les Américains étoient à peu près aussi grands que les Castillans qui les subjuguèrent (*) ; & cè qui n'est pas moins vrai , quoiqu'il ne l'avoue pas , c'est que de tems immémorial les Terres Magellaniques ont été habitées par des géans.

Des enfans ne se rassemblent pas en corps de peuple ; ainsi des peuples enfans sont une contradiction dans les termes.

Des enfans sans vigueur & dégénérés dès le berceau ne sauroient se propager : or , malgré l'intempérie de l'air , l'humidité malfaisante du sol & le grand nombre de maladies épidémiques , dont l'indigene du Nouveau-Monde , étoit assiégié , la population de ce

L'HOMME
SEUL.

(*) *Recherch. philosoph. sur les Améric. t. I , p. 35.*

PARTIE II. continent a été prodigieuse. Je ne m'autoriseraï point de l'hyperbolique Riccioli, qui mettoit trois cents millions d'hommes en Amérique au tems de sa découverte; mais le judicieux Sulmich, qui a passé quarante ans de sa vie à faire des recherches sur la population de ce globe, est persuadé que le Nouveau - Monde avant Colomb ne pouvoit pas contenir moins de cent cinquante millions d'hommes : ce seroit environ vingt millions de plus qu'en Europe. Quoi ! la nature auroit pu placer cent cinquante millions d'enfans dans un hémisphère ! Si cela est, elle n'a placé dans l'autre, d'hommes faits, que le philosophe que je réfute.

Comment ose-t-on affirmer que tous les Américains sont nécessairement sans vigueur physique ? a-t-on oublié le mot de Guatimofin étendu sur un bûcher ardent : *& moi, suis-je sur un lit de roses ?* Ne subsiste-t-il plus aucune relation sur ces sauvages du Nord de l'Amérique, qui tourmentés plus cruellement que Régulus dans Carthage, insultent à la pusilla-

mimité de leurs bourreaux, & entonnent l'hymne
de leur mort comme si c'étoient des chants
de victoire ?

L'HOMME
SEUL.

Je fais que les Espagnols répandirent d'abord
que les sauvages des Indes occidentales pour-
roient bien n'être que des Ourang-Outangs,
& il fallut une bulle du pape pour les remettre
au rang des hommes ; mais ces brigands qui
dévasterent le Nouveau-Monde ne cherchoient,
en le calomniant, qu'à justifier leurs massacres :
& quel besoin avoit l'auteur des *Recherches*
philosophiques de calomnier les Américains,
lui qui a écrit avec une plume de feu en faveur
de la tolérance, & dont l'ame honnête s'in-
digne, à chaque page, des attentats du fana-
tisme contre la morale de la nature ?

Une preuve, dit - on, que l'indigene du
Nouveau-Monde est un enfant ou un homme
dégénéré, c'est qu'on ne peut appeler un
Espagnol *Américain*, sans lui faire le plus
grand des outrages (*). Mais après les meurtres

(*) *Recherch. philosoph.* tome II, page 164.

abominables commis de sang - froid par les
PARTIE II. Nunnès, les Cortès & les Pizarre, pense-t-on
qu'on auroit flatté un Américain en le nom-
mant *Espagnol*? Pour moi, si je pouvois être
offensé par des noms, je le ferois bien moins
de celui de la colombe stupide qui meurt sans
se défendre, que de celui de l'épervier féroce
qui la déchire.

Les faits particuliers qu'on pourroit alléguer
en faveur de l'enfance des Américains ne sont
point concluans aux yeux des naturalistes : il
est vrai que dans toute l'étendue du Nouveau-
Monde les hommes étoient imberbes, comme
les enfans & les eunuques ; mais les Chinois
le sont aussi, du moins il ne leur croît que
deux ou trois épis au menton ; or, il n'y a
point de climat sur toute la surface du globe
où la population soit plus immense : c'est cette
partie de l'Inde, & non le Nord de l'Europe
qu'il faut appeler, avec Jornandès, la fabri-
que du genre humain.

Notre sceptique, qui ne reconnoît d'autres

autorités que celles qui favorisent ses paradoxes, infirme tous les récits que les voyageurs ont fait de l'état florissant des empires du Nouveau-Monde ; il suppose qu'il est impossible que Mexico eût sous le règne du dernier Montézuma soixante-dix mille maisons & trois cents cinquante mille habitans , puisqu'aujourd'hui on n'y compte que soixante mille ames en y comprenant les negres , les mulâtres , les indigenes & leurs conquérans (*). Mais quel parallèle peut-on faire de Mexico sous l'inquisition Espagnole & de Mexico sous ses rois ? Ne fait-on pas que Cortès , à la tête de ses trois cents brigands , ne put s'y maintenir qu'en égorgéant les deux tiers des habitans ? Ne fait-on pas qu'à cause de l'intempérie du climat , l'Afrique & l'Espagne s'épuisent à y envoyer des colonies ? Est-ce après avoir fait d'une ville le tombeau de ses citoyens que l'Européen , qui meurt de la peste sur ses ruines , doit faire un crime à la nature de sa dépopulation ?

L'HOMME
SEUL.

(*) *Recherch. philosoph. tome II, page 202.*

PARTIE II. Il suffit souvent qu'une ville cesse d'être indépendante pour perdre sa population : voyez Athenes sous ses Archontes, & Athenes sous les Bachas Ottomans; Rome gouvernée par Paul Emile, & Rome sanctifiée par les papes.

On voit à la lecture réfléchie des *Recherches philosophiques*, que l'auteur en compilant les voyages, a soin d'en emprunter tout ce qui peut favoriser son opinion, & de supprimer toutes les autorités qui le contredisent. Mais comment, quand on a assez de talens pour annoncer la vérité, ne les emploie-t-on qu'à créer un système ?

Quand on parcourt un ouvrage dans l'intention de s'en faire une autorité, on lit souvent ce qu'on desire d'y trouver, plutôt que ce qui s'y trouve réellement : on se fait accuser par le philosophe d'enthousiasme, & par l'ignorant de mauvaise foi.

A Dieu ne plaise que je mette du fiel dans une critique, que je n'é fais que malgré moi ! mais je suis blessé à chaque page de l'artifice

avec lequel les Recherches philosophiques sont écrites : par exemple, parce que M. de la

L'HOMME
SEUL.

Condamine a écrit que les Yameos & les Brasiliens ont une arithmétique qui ne va pas au-delà du nombre trois, pourquoi notre philosophe affirme-t-il que c'est le défaut général de toutes les langues du Nouveau-Monde (*) ?

Tous les peuples de l'Amérique sont-ils des colonies des Yameos & des Brasiliens ? &

(*) Voici le texte de deux écrivains, lisez & jugez :
 « Poetravavoincouroac signifie dans la langue des Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre de trois : heureusement pour ceux qui ont affaire à eux, leur arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable que cela paroisse, ce n'est pas la seule nation indienne qui soit dans ce cas ; la langue brasilienne, parlée par des peuples moins grossiers, est dans la même disette ; & passé le nombre trois, ils sont obligés pour compter d'emprunter le secours de la langue portugaise. --- *Voyage de M. de la Condamine*, page 66.

« Les langues de l'Amérique sont si bornées, si défittuées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique : il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au-delà de trois. » --- *Recherch. philosoph. sur les Améric.* tome II, page 162.

PARTIE II. deux hordes de sauvages ont-elles envoyé sur la moitié du globe des missionnaires pour y prêcher la nécessité d'admettre leurs usages absurdes, les gloufsemens de leur idiome & la stérilité de leur arithmétique ?

Le grand défaut du Livre que j'analyse, est de généraliser tout : parce que les Yncas se sont mal défendus contre Pizarre, donc il est de l'essence de tout Américain d'être sans valeur ; parce que les Péruviens, énervés par le soleil brûlant de la zone torride, périffoient par milliers dans les travaux des mines, donc un Algonquin, un Caraïbe & un Patagon sont des femmes ?

L'intelligence des indigenes du Nouveau-Monde n'est pas plus épargnée que leur vigueur physique & leur courage : *Au quinzième siècle, dit notre philosophe, il n'y avoit pas un Américain qui fût lire ou écrire ; & aujourd'hui encore, il n'y en a pas un qui sache penser* (*).

(*) *Recherch. philos.* tome II, page 153. L'auteur

Si cet axiome est vrai, il faut brûler tous les livres : tout le monde connoît les Quipos du Pérou & les tableaux hiéroglyphiques du Mexique ; on voit encore dans la collection de Purchas, la traduction d'une histoire de douze empereurs Mexicains, écrite par un Américain, avant l'invasion de Cortès. Garcilasso, de la race des Yncas, a publié celle de sa malheureuse patrie ; & l'Anglois Timberlake a donné un mémoire raisonné sur la poésie & l'éloquence des Iroquois. — L'Américain libre avoit les pensées de la nature, & nous n'étions pas à portée de les entendre : l'Américain esclave maintenant, n'ose penser : mais s'il pensoit aujourd'hui, demain il seroit libre, & le génie du mal auroit la moitié du globe de moins pour y exercer ses fureurs.

L'HOMME
SEUL.

en donne la raison dans le même article : *C'est que la nature ayant tout ôté à un hémisphère de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a pu encore faire des hommes. --- Il est vrai que la nature nous avoit donné du fer, & ce métal a décidé lequel des deux hémisphères étoit habité par des enfans ou par des hommes.*

PARTIE II. Les *Recherches philosophiques* en imposent encore, quand elles font entendre que l'Européen qui séjourne dans le Nouveau-Monde, y voit dégénérer son intelligence : le voyage du célèbre de la Condamine ne reflent point de cette inertie épidémique : nous avons d'excellens mémoires sortis de l'académie des sciences fondée à Philadelphie, & c'est dans ce climat dégradé que Franklin est devenu le Descartes de l'électricité.

J'en ai dit assez pour réhabiliter le nouveau continent, & je termine ici ma critique que j'aurois désiré de n'avoir jamais eu occasion de commencer.

La nature ne s'est donc pas méprise dans un hémisphère entier. Les Américains sont donc des hommes.

Quoi ! les Américains sont des hommes ? & vous, brigands de la Castille, vous avez été à leur chasse comme les Anglois l'ont été à celle des loups, destructeurs de la Grande-Bretagne.

Et toi, premier évêque de Mexico, fanatique Sumarica, tu as fait brûler leurs livres, pour qu'il ne restât sur les ruines de la patrie des Américains aucun monument de leur intelligence.

L'HOMME
SEUL.

Et vous, monstres de la propagande, vous avez été, la croix d'une main & le poignard de l'autre, punir l'adorateur pacifique du soleil, de n'avoir jamais adoré des dieux antropophages.

Colomb, je respecte ta mémoire, tu ne gouvernas point les Indiens avec un sceptre de fer; tu conduisis des vautours au Nouveau-Monde, mais tu ne l'étois pas, & l'Espagne ingrate t'en punit: si tu avois prévu les tragédies abominables que les vicerois qui te succéderent jouerent en Amérique, tranquille dans les murs de Gênes, tu aurois laissé reposer ce génie pour les découvertes, que la soif de l'or rendit bientôt fatal à un hémisphère.

Mais toi, Cortès, qui, à la tête de tes quatre

PARTIE II. cents brigands, fis disparaître en trois ans du Nouveau-Monde trente millions de ses habitans (*); crois-tu que l'enthousiasme de tes historiens & le délire de l'écrivain qui t'a fait le héros d'un poème épique, m'empêchera de mettre ton nom à côté de ceux des Catilina, des Borgia, des Locuste & des Brinvilliers?

Et toi, Pizarre, qui rendis un Yncas paricide, & qui ensuite le fis pendre. -- Et toi, Nunnès, qui forças le Cacique de Quarequa à s'avouer sodomite, afin de le faire dévorer par des chiens avec tous ses sujets. -- Et toi, Soto, qui menas à la conquête de la Floride un dogue monstrueux que tu appellas Brutus, parce qu'il mangeoit les Indiens (**): que né

(*) En 1518 le Mexique, suivant les annalistes Espagnols, étoit peuplé de trente millions d'hommes; en 1521 il étoit déjà désert, & on fut obligé de faire venir des isles Lucayes & des côtes d'Afrique de nouveaux colons, afin que le conquérant qui avoit un trône eût des sujets.

(**) Ce dogue, engrâssé de la chair des Américains, fut enfin tué à coups de flèches; & sa mort, dit Garcilasso, ou plutôt son stupide rédacteur, affligea extrêmement les Chrétiens.

pouvez-vous revivre tous, pour voir l'opprobre, où, malgré vos exploits, l'homme de bien a condamné votre mémoire !

L'HOMME
SEUL.

Quoi ! les Américains font des hommes, & dans l'espace d'un demi - siècle il y en a eu cinquante millions d'exterminés, soit qu'ils aient été passés au fil de l'épée par les Castillans, étouffés dans les mines du Potosi, submergés à la pêche des perles de la Californie, dévorés par les chiens de Soto & de Nunnès, ou brûlés en cérémonie par les Dominicains de la Propagande.

Et l'atroce Sepulveda a décidé théologiquement, que ce n'étoit pas même un péché véniel de tuer un indigene du Nouveau-Monde !

Et le farouche Philippe II, calculoit tranquillement les richesses stériles de son trésor, tandis que l'Espagne s'épuisoit pour envoyer en Amérique des colonies de tyrans & de déprédateurs.

Illustres scélérats, qui vous faites un jeu de fouler les mondes, despotes, inquisiteurs, con-

PARTIE II. quérans, puissent les hommes s'éclairer enfin sur le machiavélisme de votre politique ! puisse l'enfer engloutir vos divans, vos conseils de guerre & vos autodafé ! & puisse ma haine poursuivre votre mémoire, jusqu'à ce que ce globe que vous avez inondé de sang, cesse d'être habité par la postérité de vos victimes !



ARTICLE VI.

DE L' H O M M E - M A R I N.

TELLIAMED & l'auteur de la *nature* ont rassemblé sur l'existence de cet homme amphibia une multitude de faits, dont le grand nombre porte le caractère de l'imposture; quelques-uns sont douteux, & d'autres ont le sceau de l'authenticité (*). Si donc le rapprochement de tous ces faits isolés n'a fait que confirmer le scepticisme des demi-philosophes, c'est que ces deux écrivains semblent avoir moins travaillé pour la vérité, que pour donner une base à leurs systèmes: l'un nous fait poifsons pour prouver que l'Océan, il y a quarante mille ans, couvrait le pic de Ténériffe; & l'autre, plein de son idée sur l'apprentissage de la nature, voudroit que dans le grand

L'HOMME
SEUL.

(*) Voyez *Telliamed*, édit. in-12, tome II, page 178, & les *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, page 106.

PARTIE II. attelier où se fabriquent les êtres, l'homme à écailles ne fût qu'une ébauche, tandis que l'homme parfait seroit ce Grec qui servit de modèle à l'Apollon du Belvedere.

On ne peut douter que de tems immémorial il n'y ait eu une tradition suivie & uniforme sur l'existence de l'homme de mer : Agatharchide en parle sous le nom d'Ethiops (*) & Pline sous le nom de Triton (**) ; c'est sur ce fondement qu'est bâtie la fable des sirènes, & le fait étoit consigné dans les monumens de

(*) Nous ne connaissons cet écrivain que par la bibliothèque de Photius : il dit que pendant long-tems les pêcheurs ne voulurent ni manger ce poisson ni le vendre, à cause de sa parfaite ressemblance avec nous ; le scrupule cessa bientôt, & les Apigius firent servir l'Ethiops à leur table sans se croire antropophages.

(**) Ce naturaliste cite même des faits arrivés de son tems, tels que l'ambassade qu'on envoya de Lisbonne à Tibere, pour annoncer à ce prince la découverte qu'on avoit faite d'un Triton, qui jouoit du cor sur un rocher de l'Océan ; & le certificat donné à Auguste par un gouverneur des Gaules, sur l'existence de quelques Néréïdes qu'on avoit trouvées mortes sur le rivage. --- Voyez *Hist. natur. lib. IX, cap. V.*

la physique long-tems avant qu'Ovide l'embellit dans ses métamorphoses.

L'HOMME
SEUL.

L'œthiops d'Agatarchide est probablement le pécemuger, sorte de poisson antropomorphe, dont le corps humain se termine en queue de poisson, & qu'on pêche de tems en tems dans la mer des Indes Orientales (*); c'est le triton à queue de carangue, qu'on vit en 1671 près de l'isle du Diamant (**), & que Glouer

(*) Le texte du grand anatomiste Ruisch n'est pas équivoque: -- *Capitul. in mari Orientali Indiæ ad insulas Vissajas piscis quidam.... Humana prorsus figurâ quem pecemuger vocant.... pectus albâ cute coniectum, hinc atque hinc paulo latius quam pro corpore mammae extuberans: neque eas ut fæminis pendiculas, sed quales virginibus globosas, plenas lactis candidissimi in administris soboli propagandæ membris in utroque sexu nulla ab humanis distinctio: posthac in piscem cauda definit.* --- Ruisch, *de piscibus*, tit. III, cap. I. --- Cette description rend vraisemblable le crime des negres de Mozambique, qui violent, dit-on, le pécemuger pendant sa vie & en abusent après sa mort.

(**) Le procès - verbal de cette découverte est imprimé dans plusieurs livres. --- Le prétendu monstre fut vu à différentes reprises par deux François & quatre Negres qu'on interrogea à part & dont toutes les dépositions se trouverent conformes; la minute de l'acte est au greffe de la Martinique.

PARTIE II. rencontra cinq ans après sur le rivage de la Virginie (*): on peut le regarder comme l'orang-outang de la mer, ou l'être intermédiaire qui lie l'homme aux poissons.

Au reste, le poisson antropomorphe n'est pas le véritable homme de mer; il ne faut donner ce nom qu'à la Néréïde de Jonston, prise en 1403, dans un lac de la Hollande, & qui n'étoit distinguée d'une Françoise que parce qu'elle ne parloit pas (**): on peut aussi désigner ainsi l'amphibie, homme parfait quoique couvert d'écailles depuis la ceinture, trouvé sur la fin du siecle dernier dans les mers du Groënland, & qui conduissoit une petite barque faite de peau de requin, avec laquelle tantôt il plongeoit au fond de la mer, tantôt il se jouoit sur sa surface (†); semblable

(*) Voyez le *Journal des Savans*, année 1676, page 251.

(**) Voyez *Supplément des Ephémérides des curieux de la nature*. --- Cette Néréïde se laissa habiller, consentit à vivre de pain & de lait, & même apprit à filer. --- Il falloit que la nature l'eût faite amphibie.

(†) C'est un vaisseau Anglois de la ville de Hall,

à ces cames qui voguent sur l'Océan dans un tems calme, ayant une coquille élevée afin qu'elle leur serve de voile, & l'autre baissée afin qu'elle leur serve de navire; l'orage vient, & toute la flotte disparaît.

L'HOMME
SEUL.

La plus grande difficulté qu'on fasse sur l'existence de l'homme de mer est notre organisation, qui semble nous exclure essentiellement de la classe des amphibiies; mais les anatomistes savent assez que le trou ovale qui sert à la circulation du sang dans le fœtus peut

qui fit cette singulière découverte; l'équipage étoit à cent cinquante lieues de terre occupé de la pêche du Groenland; tout-à-coup sur le midi le navire fut environné de soixante ou quatre-vingt petites barques, dans chacune desquelles il y avoit un homme marin: les chaloupes s'étant approchées, les pilotes amphibiies eurent peur & ils plongerent tous à-la-fois dans la mer avec leurs canots; cependant un d'eux en plongeant ayant cassé une de ses rames reparut quelque tems après sur l'eau & fut pris par les Anglois: il vécut vingt jours à bord du vaisseau sans dire un seul mot & sans vouloir prendre de nourriture: le canot & l'homme se voient encore aujourd'hui à Hall dans la salle de l'amirauté; & le procès-verbal de cette découverte avec le certificat du capitaine & de tout son équipage, se lisent dans les archives de cette juridiction.

rester ouvert dans un adulte, & qu'alors

PARTIE II. l'homme peut vivre sans respirer; c'est ainsi qu'on explique comment les plongeurs de l'Inde, employés à la pêche des perles, passent des heures entières sous l'eau; & comment le fameux jardinier Suédois de Troningholm vécut une nuit & la moitié d'un jour sous la glace sans se noyer (*).

L'auteur judicieux des *Mélanges d'histoires naturelles* a extrait de dom Feijoo une histoire authentique, qui peut jeter quelque lumière sur l'existence de l'homme de mer & sur son origine.

Un jeune Espagnol né à Lierganès, & nommé François de la Vega, se baignant, au mois de juin 1674, avec quelques-uns de ses amis, plongea tout-à-coup dans la mer & ne reparut plus: son père le crut noyé; c'étoit un homme du peuple, mais il auroit pu le

(*) Vid. *Peklin de aëris & alim. conf. cap. X.* --- Cet auteur parle aussi d'un certain Laurent Jonas, qui resta sept semaines sous l'eau sans mourir. --- Sans doute il fut nourri dans l'intervalle par quelque Nayade.

croire encore quand il auroit été philosophe.

Cinq ans après, des pêcheurs de la mer de Cadix prirent dans leurs filets un homme de mer : on lui parla plusieurs langues, mais il ne répondit rien ; des Cordeliers l'exorciserent, mais il ne parla pas plus en qualité de diable qu'en qualité de poisson ; enfin, quelques jours après, ayant prononcé le nom de Lierganès, un moine le mena à ce village : sa mère & ses frères le reconnurent & l'embrassèrent ; mais l'amphibie parut aussi insensible à toutes ces caresses, que s'il étoit né d'un phocas ou d'un requin ; il resta depuis neuf ans de suite dans sa famille, sans recouvrer sa langue ni sa raison : ensuite il disparut, & un de ses compatriotes prétendit l'avoir revu, quelques années après, dans la mer des Asturias (*).

L'HOMME
SEUL.

(*) Voyez *Mélanges d'hist. nat.* tome V, page 1 de l'édition de Lyon, donnée en 1765. --- Ce fait a été certifié dans le tems par les frères de la Vega & par dom Gaspard de la Riba - Arguero, chevalier de Saint-Jacques, demeurant à Gaïans, situé à demi-lieue de Lierganès, & qui donna plusieurs fois à dîner à notre amphibie.

PARTIE II. S'il étoit permis d'établir quelques conjectures dans une matière aussi délicate, je serois tenté de croire qu'originairement il s'est trouvé un homme & une femme adultes qui, ayant le trou ovale ouvert, auront dans le choix des élemens préféré l'eau à l'air, & donné dans le sein de l'Océan naissance à un peuple amphibie, que l'ignorance philosophique aura appellé des monstres, & dont la crédulité populaire aura fait des Néréïdes.

L'amphibie de Lierganès, quand on le prit devant Cadix, avoit quelques écailles sur le corps, & la peau qui en étoit dépourvue dure comme du chagrin : ses écailles tomberent, mais sa peau conserva la rudeur de l'élément grossier où il avoit vécu. -- L'enveloppe extérieure n'est donc point le caractère distinctif d'un être, & on peut être homme avec la robe du requin, comme avec le tablier des Hottentotes & la laine frisée des negres du Zanguébar.

Quant au Triton à queue de Carangue, s'il existe, peut-être est-il le fruit de l'union

de l'homme de mer avec la femelle d'un poisson; de pareils métis sont infiniment rares, mais ne sont pas impossibles : en Espagne même où l'inquisition réprime jusqu'aux conjectures de la physique, la famille de Marini se donne pour tige une Espagnole & un Triton (*); & cette généalogie bizarre trouve à Madrid plus de jaloux que d'incrédules.

L'HOMME
SEUL.

Quelle que soit l'origine de l'homme de mer, soit qu'il forme le dernier degré dans l'échelle des variétés humaines, soit qu'il constitue le premier dans celle des poissons, il est toujours plus digne du philosophe de la nature, de respecter dans cet amphibie le caractère de ressemblance qu'il a avec nous; & dans le traitement qu'on lui destine, de préférer le reproche d'être trop crédule au remord d'avoir été le tyran de ses semblables.

Au lieu de permettre à des mains mercenaires de prostituer l'homme marin à la curiosité

(*) J'ai pour garant Nicolas Rimmer. Voz *Journal des Savans*, année 1672.

PARTIE II. de la multitude, les puissances ne devroient-elles pas plutôt le remettre entre les mains du philosophe pour étudier sa nature & tâcher de résoudre un des grands problèmes qu'ait agité la morale ?

Nous avons l'art de faire parler des hommes sourds & muets de naissance : quel intérêt ne feroit pas naître pour la curiosité du naturaliste l'art d'entendre un homme marin ? Un philosophe tel que Locke, qui posséderoit l'art si difficile d'interroger, apprendroit si cet amphibie est originairement un homme singulièrement organisé ; quelle succession de tems il faut pour qu'il devienne triton à queue de carangue, & si le triton à force de dégradation se métamorphose en poisson parfait ; il sauroit si cet homme de mer fait usage dans l'Océan de sa faculté de penser, comment il échappe à la voracité des baleines & des requins ; s'il vit en société ou en cénobite, & mille autres questions qui bien éclaircies contribueroient à entr'ouvrir le grand rideau derrière lequel travaille la nature,

ARTICLE VII.

*DE L'HOMME DES BOIS, OU DE
L'ORANG-OUTANG.*

DANS le tems que le plaisir de jouir de l'indigo & de la cochenille faisoit déraisonner toutes les têtes pensantes de l'Europe, on s'avisa de soutenir dans les universités que l'homme, en qualité de roi des animaux, pouvoit se jouer de la vie d'un Américain, parce qu'il n'étoit tout au plus qu'un orang-outang.

L'HOMME
SEUL.

Malheureusement il est prouvé qu'il n'y a jamais eu dans le Nouveau-Monde un seul orang-outang, & ce fait dérange un peu la physique de nos docteurs.

Des naturalistes ont aussi soupçonné qu'un orang-outang pouvoit bien être un homme, aussi bien que le raiſonneur fourré d'hermine qui se dit le roi des animaux; & cette conjecture dérange encore plus le code moral des universités.

PARTIE II. L'orang-outang où l'homme des bois (*), est un être particulier à la zone torride de notre hémisphère : le Pline de la nation qui l'a rangé dans la classe des singes, ne me paroît pas conséquent ; car il résulte des principaux traits de sa description que c'est un homme dégénéré (**). Le citoyen de Geneve,

(*) Orang - Outang dans la langue malaie signifie homme sauvage ; c'est l'*Elselvage* des Portugais, que le François a rendu par l'Homme des bois.

(**) « L'Orang-Outang n'a pas de queue... ses bras, ses mains, ses ongles sont pareilles aux nôtres : il marche toujours debout ; il a une espece de visage, des traits approchant de ceux de l'homme ; des oreilles de la même forme, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton, & du poil ni plus ni moins que l'homme en a dans l'état de nature ; aussi les habitans de son pays, les Indiens policés n'ont pas hésité de l'associer à l'espece humaine par le nom d'*Orang-Outang*, homme sauvage ; tandis que les negres, presqu'aussi sauvages, aussi laids que ces singes, & qui n'imaginent pas que pour être plus ou moins policés l'on soit plus ou moins homme, leur ont donné un nom de bête. --- *Histoire naturelle*, grande édit. in-12, tome XXVIII, page 4.

» S'il y avoit un degré par lequel on pût descendre de la nature humaine à celle des animaux, si l'essence de cette nature consistoit en entier dans la forme du corps & dépendoit de son organisation, ce singe se

qui a travaillé sur les mêmes mémoires que ce naturaliste, c'est-à-dire, sur les relations des voyageurs, ne balance pas à en faire un

L'HOMME
SEUL.

» trouveroit plus près de l'homme que d'aucun animal :
» assis au second rang des êtres, s'il ne pouvoit com-
» mander en premier, il feroit au moins sentir aux
» autres sa supériorité & s'efforceroit à ne pas obéir :
» si l'imitation qui semble copier de si près la pensée en
» étoit le vrai signe ou l'un des résultats, le singe se
» trouveroit encore à une plus grande distance des
» animaux & plus voisin de l'homme. --- Ibid. page 99.

» Si l'on ne faisoit attention qu'à la figure, on
» pourroit regarder l'Orang-Outang comme le premier
» des singes ou le dernier des hommes, parce qu'à l'ex-
» ception de l'ame il ne lui manque rien de tout ce que
» nous avons ; & parce qu'il differe moins de l'homme
» pour le corps qu'il ne differe des autres animaux aux-
» quels on a donné le même nom de singe. --- Ibid.
» page 42.

On est tout étonné, d'après tous ces aveux, que Buffon ne fasse de l'Orang-Outang qu'une espece de magot, essentiellement circonscrit dans les bornes de l'animalité ; il falloit, ou infirmer les relations des voyageurs, ou s'en tenir à leurs résultats.

Quand on lit dans ce naturaliste l'histoire du Negre-blanc, on voit que ce bipede differe de nous bien plus que l'Orang-Outang, soit par l'organisation soit par l'intelligence, & cependant on ne balance pas à le mettre dans la classe des hommes. --- Je ne fais point de pareilles observations dans un dessein suspect : j'ad-

homme sauvage (*). Pour le fameux chevalier
PARTIE II. Von-Linné, il dit en propres termes que c'est
 un *troglodyte qui vit vingt-cinq ans, parle*

mire beaucoup l'ingénieux auteur de l'Histoire naturelle,
 mais j'admire encore plus la vérité & la nature.

(*) « On trouve dans la description de ces prétendus
 monstres des conformités frappantes avec l'espèce
 humaine, & des différences moindres que celles
 qu'on pourroit assigner d'homme à homme : on ne
 voit point dans les passages des voyageurs les raisons
 sur lesquelles les Auteurs se fondent pour leur refuser
 le nom d'hommes sauvages ; mais il est aisé de con-
 jecturer que c'est à cause de leur stupidité & aussi
 parce qu'ils ne parlent pas : raisons foibles pour ceux
 qui savent que quoique l'organe de la parole soit na-
 turel à l'homme, la parole elle-même ne lui est
 pourtant pas naturelle.... Il est bien démontré que
 le singe n'est pas une variété de l'homme, non-seu-
 lement parce qu'il est privé de la faculté de parler,
 mais sur-tout parce qu'on est sûr que son espèce n'a
 point celle de se perfectionner, ce qui est le caractère
 spécifique de l'espèce humaine.... Nos voyageurs
 font sans façon des bêtes sous le nom de Pongos,
 de Mandrills & d'Orang-Outang, de ces mêmes
 êtres, dont sous le nom de Satyres, de Faunes &
 de Sylvains, les anciens faisoient des divinités. Peut-
 être après des recherches plus exactes trouvera-t-on
 que ce sont des hommes. --- *Voyez note 8 du discours*
sur l'Origine & les fondemens de l'inégalité des
hommes. »

en sifflant, pense, raisonne, s'imagine que
la terre a été créée pour lui, qu'il en a été
jadis le maître & qu'il saura bien l'envahir
une seconde fois ().*

L'HOMME
SEUL.

L'éloquent philosophe ne dit rien sur le reproche de stupidité qu'on fait à l'Orang-Outang ; mais il s'en faut bien qu'elle égale celle de l'Albinos ni celle de l'amphibie de Lierganès, dont nous venons de tracer l'histoire : de plus, la stupidité ne suffit pas pour rayer un être de la classe des hommes : un enfant qui vient de naître, un vieillard qui va mourir, sont sûrement plus stupides que le dernier des Orang-Outangs ; cependant aucun naturaliste ne s'est avisé de les ranger dans la classe des Magots & des Cercopitheques.

Quant à la parole dont l'Orang-Outang semble privé, quoiqu'il en ait l'organe, ce fait prouveroit tout au plus que l'homme des bois vit isolé & solitaire : or, on fait que l'art de communiquer ses idées exige nécessairement une relation avec d'autres individus de son espèce : voilà pourquoi l'homme qu'on trouva en 1724 dans les forêts d'Hanovre ne parloit pas : voilà pourquoi l'amphybie de Lierganès contracta dans la mer un silence stupide ; mettez le Babillard de la comédie françoise, feulement trente ans, dans une isle déserte de l'Océan, & vous verrez s'il ne devient pas aussi muet qu'un crabbe ou un requin.

(*) Le texte original mérite d'être rapporté : ---
Homo nocturnus Troglodytes, Sylvestris, Orang-Outang Bontii, corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minùs.... Ætas viginti quinque annorum.....

Il ne m'appartient pas de prononcer entre
PARTIE II. le Pline de la France & celui de la Suede ;
 mais on ne s'ort pas d'étonnement, quand on
 voit dans les voyageurs les rapports qui se
 trouvent entre les actions de l'homme & celles
 de l'Orang-Outang.

« J'ai vu , dit Buffon , cet animal présenter
 » la main pour reconduire les gens qui venoient
 » le visiter , se promener gravement avec eux :
 » je l'ai vu s'asseoir à table , déployer sa ser-
 » viette , s'en essuyer les levres , verser lui-même

*Loquitur sibilo , cogitat , ratiocinatur , credit sui causa
 factam tellurem , se aliquando iterum fore imperantem.*

--- Vid. *System. natur. édit. duodecima , tome I , p. 33.*
 . On a accusé le chevalier Von-Linné d'avoir pris
 l'Orang-Outang pour le Negre-blanc , mais ce dernier
 ne siffle point & a plus de trente pouces de hauteur :
 l'homme-des-bois de Bontius & de Von-Linné seroit-il
 un Orang-Outang de la petite espece , qui dormiroit le
 jour & iroit pendant la nuit à la chasse des quadrupedes ?

Je suis loin d'adopter le jugement du professeur
 d'Upsal , sur un bipede que n'a vu peut-être aucun phi-
 losophe ; mais il m'est permis du moins d'observer que
 ce beau génie , qui a tant étudié la nature , a trouvé
 des hommes où nos naturalistes ne trouvent que des
Cercopitheques.

» faire sa boisson dans un verre, le choquer quand
 » il y étoit invité; aller prendre une tasse
 » & une soucoupe; l'apporter sur la table,
 » y mettre du sucre, y verser du thé, le
 » laisser refroidir pour le boire, & tout cela
 » souvent de lui-même » (*).

L'HOMME
SEUL.

L'Orang-Outang, dont parle Gemelli Carri, quand il ne trouvoit plus de fruit sur les montagnes, alloit sur le bord de la mer manger des coquillages; celui qu'il aimoit le mieux étoit une espece d'huître, appellée Taclovo, qui pese plusieurs livres, & qui reste souvent ouverte sur le rivage: l'Orang-Outang qui craignoit que pendant qu'il s'occuperoit à manger l'huître, la coquille ne lui faisît la patte en se refermant, avoit soin de jeter une pierre entre les deux écailles; & tranquille sur le danger, mangeoit son coquillage.

(*) *Hist. natur.* édit. in-12, tome XXVIII, page 74.
 --- Observez que Buffon n'a vu que l'Orang-Outang de la petite espece.

PARTIE II. Celui dont parle Bontius, étoit une femelle pleine de pudeur, qui se couvroit de la main, à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas (*).

On accuse les Orang-Outangs d'aimer nos femmes plus que les leurs, & quelquefois de les violer; ce qui suppose en eux des notions de beauté, qui ne s'accordent guere avec le simple instinct machinal qu'on leur prête; il faut une série de raisonnemens & de comparaisons pour préférer ainsi nos jouissances à celles que leur indique la nature; car, enfin la plus laide des Samajedes est plus belle que la Cléopatre des Orang-Outangs.

Cependant l'Orang - Outang aime probablement sa femelle, plus que notre matrone d'Ephese n'aimoit son mari: un viceroi de Carnate en avoit envoyé une couple à un gouverneur de Bombai; la femelle périt de maladie

(*) *Bontii, Hist. natur. Indiæ, cap. XXXII.* --- Ce Bontius, médecin en chef à Batavia, étoit un excellent naturaliste.

sur le vaisseau qui la transportoit, & le mâle désespéré de cette perte refusa de prendre aucune nourriture, & mourut de chagrin (*).

L'HOMME
SEUL.

Obligés de se défendre contre des animaux qui les surpassent en taille & en force, ils ont recours à l'industrie; ils se rassemblent, se servent de ruses de guerre, comme s'ils avoient lu Frontin ou le chevalier Folard; & l'éléphant qui à cause de sa taille colossale méprise ces bataillons d'infiniment petits, est quelquefois leur victime.

Il seroit aisè d'étendre encore le récit des actions qui annoncent l'intelligence de l'Orang-Outang; cependant jusqu'à ce que cet être singulier, qui n'a encore été observé que rapidement par les voyageurs, soit lentement analysé par les philosophes, il est prudent de s'en tenir au scepticisme; il y auroit même du péril à adopter un sentiment moyen entre le chevalier Von-Linné & notre Buffon, & de dire

(*) *Voyage aux Indes orientales*, par Henri Grosse, page 329.

avec l'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques*, que l'Orang-Outang fait la nuance entre la famille des hommes & celle des singes, comme le zoophyte entre deux regnes, & qu'en lui le singe finit & l'homme commence (*). Rasssemblons les faits avant de juger : il ne suffit pas d'attacher les yeux sur un feuillet du grand livre de la nature pour deviner ses opérations : l'interprétation d'une de ses idées sublimes dépend du feuillet qui précède & de celui qui suit, & il faut probablement connaître plus à fond, soit l'homme, soit le singe, pour fixer la nature de l'Orang-Outang.

L'Orang-Outang étoit, je pense, beaucoup plus répandu autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui : Alexandre en rencontra dans l'Inde une troupe formidable, la prit pour une armée ennemie & fit ranger sa phalange en bataille : ce fut Taxile qui éclaira, dit-on, ce conquérant, en lui représentant que le vainqueur de la Perse

(*) *Recherches philosophiques sur les Américains*, tome II, page 62.

& du Gange ne devoit pas s'avilir jusqu'à se mesurer avec des Cercopitheques (*).

L'HOMME
SEUL.

Il est presque démontré que les Faunes, les Satyres, les Sylvains, les Aégipans & toute cette foule de demi-dieux, difformes & libertins, à qui les filles des Phocion & des Paul Emile s'aviserent de rendre hommage, ne furent dans l'origine que des Orang-Outangs; leur nez aplati, leur vigueur & leur libertinage sont des traits caractéristiques qui déposent en faveur de cette généalogie. Dans la suite les poëtes chargerent le portrait de l'homme des bois en lui donnant des pieds de chevre, une queue & des cornes; mais le type primordial resta, & le philosophe l'apperçoit jusques dans les monumens les plus défigurés par l'imagination d'Ovide & le ciseau de Phidias.

(*) C'est ainsi que Strabon les nomme. Voyez *Lib. XV, édit. in-fol. tome II, page 1023.* --- Mais on voit par son texte même qu'il ne s'agit ici que de l'Orang-Outang; de vrais Cercopitheques n'ont que la moitié de la taille de l'homme, marchent à quatre pattes & ne savent pas se ranger en ordre de bataille.

PARTIE II. Les anciens, très-embarrassés de trouver la filiation de leurs Sylvains & de leurs Satyres, se tirerent d'affaire en leur donnant des dieux pour peres; les dieux étoient d'un grand secours aux philosophes des tems reculés, pour résoudre les problèmes d'histoire naturelle; ils leur servoient comme les cycles & les épicycles à Ptolomée pour rendre raisonnables son système planétaire: avec des cycles & des dieux on répond à tout, quoiqu'on ne satisfasse personne.

Les Africains qui ne sont pas philosophes, prétendent qu'un Orang-Outang pourroit bien être le métis d'un singe & d'une nègresse, ce qui conduit à la grande question du mélange des espèces; & alors, au lieu d'un problème à résoudre, on en a deux.

Quelques Européens instruits que sous la zone torride on croyoit aux métis des singes & des femmes, ont conjecturé de leur côté que ces enfans qu'on a trouvés, depuis deux siecles, vivant à quatre pattes avec les loups

¶ les ours dans les grandes forêts de l'Europe, pourroient bien avoir eu pour peres ces quadrupedes; comme leur stupidité profonde les empêcha toujourſ de nous éclairer sur leur origine, il fallut bien leur faire une généalogie; & nous aimâmes mieux croire que des ours engendroient des hommes, que de penser qu'un homme pouvoit produire un quadrupede.

L'HOMME
SEUL.

Le premier de ces sauvages, dont l'histoire fasse mention, est celui qu'on trouva en 1544, dans les forêts de la Hesse; il vivoit avec les loups, & on lui en donna le nom: quand on eut réuſſi à lui faire entendre quelques mots d'allemand, il dit à la cour du prince Henri, que s'il ne dépendoit que de lui, il aimeroit bien mieux retourner avec les loups, que de vivre avec les hommes (*).

(*) Cet homme, dit le citoyen de Geneve, avoit tellement pris l'habitude de marcher comme les animaux, qu'il fallut lui attacher des pieces de bois pour le forcer à se tenir debout & en équilibre sur ses deux pieds. Voyez note 3 sur le *Discours de l'inégalité*. --- Je dis toujours le *Citoyen de Geneve*, quoique l'écrivain

PARTIE II. — Vers 1647, on rencontra dans les bois de l'Irlande un homme quadrupede qui bêloit comme les moutons (*); au lieu de l'envoyer à Locke, on le remit à des Saltimbanques, qui le montrèrent pour de l'argent aux foires de la Hollande.

En 1661, des chasseurs apperçurent dans les forêts de la Lithuanie, au milieu d'une bande d'ours, deux enfans : l'un d'eux s'enfuit avec les bêtes féroces qui le protégoient; l'autre se défendit avec les ongles & les dents contre les Polonois; mais il fut saisi à la fin & conduit à la cour de Warsovie. On le baptisa; mais on ne put jamais ni lui apprendre à parler, ni remarquer en lui quelqu'étincelle de raison; dès qu'il étoit libre, il se dépouilloit de ses

célebre qui a porté ce nom ait été long-tems sans patrie; mais j'ose m'exprimer comme fera sans doute la postérité des hommes barbares qui l'ont flétrî.

(*) Vide *Tulpii. Observ. méd. lib. IV*, page 313. Ce même *Tulpius*, médecin célebre d'Amsterdam, disséqua un *Orang-Outang* & trouva la plus parfaite analogie entre son corps & celui de l'homme. *Voyez* le même ouvrage, *liv. III, chap. LVI.*

habits, s'échappoit pour courir dans les bois, déchiroit avec ses ongles l'écorce des arbres & en suçoit la sève : le stupide Albinos eût été pour lui ce que feroit Newton pour les Crétins du Valais.

L'HOMME
SEUL.

Depuis on a découvert en différens tems de ces hommes sauvages auprès de Bamberg, dans les Pyrénées & dans les bois d'Hanovre & de la Champagne ; tous étoient quadrupedes, tous imitoient le cri des bêtes féroces dont ils faisoient leur société ; mais ils n'ont jamais multiplié dans cet état sauvage, niformé une classe particulière d'êtres, comme les Orang-Outangs.

Conjecture pour conjecture, j'aimerois autant croire que tous ces enfans quadrupedes ont été originairement abandonnés dans les bois, & élevés par des bêtes féroces que la faim n'a jamais tourmentées ; ce qui feroit renouveler le prodige de la Louve qui allaita Romulus.

Pour le véritable homme des bois qu'il faut

PARTIE II. bien se garder de confondre avec ces enfans devenus sauvages, on n'a que des doutes peu fondés sur son origine : le seul Européen qui ait voyagé sous la zone torride de notre continent pour l'avancement de l'histoire naturelle, le savant Adanson, n'a point vu d'Orang-Outang : si ce bipede antropomorphe fût tombé par hasard entre les mains d'un tel observateur, croit-on qu'il eût employé les deux tiers de son voyage de Sénégal, à nous tracer l'histoire de quelques vains coquillages ?

Pendant deux cents ans, les puissances de l'Europe n'ont pas cru qu'il fût de leur intérêt d'envoyer en Afrique des vaisseaux, si ce n'est pour la traite des negres; leurs navigateurs étoient des corsaires qui ne favoient que trafiquer du sang des hommes; s'ils avoient trouvé des Orang - Outangs, ils les auroient vendus pour les ménageries des rois, & non pour les cabinets des philosophes.

Les souverains de ce siecle un peu mieux conseillés, ont fait voyager des astronomes

pour mesurer le globe, pour découvrir les parallaxes de Mars & de Vénus, & pour deviner le secret des longitudes.

L'HOMME
SEUL.

Probablement il se trouvera dans le siècle suivant quelque Pythagore qui voyagera dans l'unique dessein d'observer l'homme, & de parcourir la grande échelle de ses variétés; favorisé par quelque Marc-Aurele, il ira étudier le Quimousse à Madagascar, le Patagon aux Terres Magellaniques, l'homme - marin sur les rivages de l'Océan, l'Albinos au Darien, & l'Orang-Outang dans les déserts embrasés du Zanguebar.

On dira alors : au seizième & au dix-septième siècle, les sauvages de l'Europe ont voyagé pour vendre les sauvages de l'Afrique aux sauvages du Nouveau-Monde; dans le dix-huitième quelques savans ont traversé les mers pour perfectionner les arts; mais c'est dans le dix-neuvième que des philosophes ont parcouru le globe pour étendre l'empire de la raison.

PARTIE II. C'est à ce moderne Pythagore qu'il appartiendra d'établir des principes où je ne donne que des conjectures; de rectifier mes foibles mémoires sur la morale de l'homme, & de donner aux habitans de ce globe le code sublime de la nature.



ARTICLE VIII.

SI LA NATURE FAIT DES MONSTRES.

Nos physiciens ressemblent un peu à cet ambassadeur qui traça avec sa baguette un cercle autour d'Antiochus, & lui défendit de le passer sous peine d'être ennemi de Rome ; ils se font des systèmes particuliers sur l'organisation des êtres ; & dès que la nature s'en écarte, ils l'accusent de faire des monstres.

L'HOMME
SEUL.

Il y a des monstres par-tout, dit Kepler, *car il faut bien que la terre & la mer aient les leurs comme le ciel a les siens.* -- Je ne connois point les monstres du ciel, parce que je n'y ai voyagé ni sur la jument du Coran, ni avec l'ange de l'apocalypse : quant aux monstres physiques de la terre, examinons : qu'est-ce qu'un monstre ? c'est, dit-on, le produit de la combinaison bizarre des élémens de l'animalité ; mais il ne peut rien y avoir que de régulier dans la combinaison des élémens :

PARTIE II. la bizarrerie est dans les systèmes des philosophes, & non dans les plans de la nature.

Des individus peuvent dans leur économie organique s'éloigner des formes ordinaires, sans qu'on doive supposer du caprice dans l'ordonnateur des mondes : si ces différences alterent les réservoirs générateurs, la singularité disparaît avec l'être singulièrement organisé, sinon elle se perpétue ; mais dans les deux circonstances les éléments se combinent suivant des loix invariables ; le hasard ne fait pas plus des cyclopes & des negres-blancs que des Hercule & des Newton.

Il y a dans notre physique générale une multitude de termes exprimant un simple rapport, qui n'a d'existence que dans notre façon de concevoir ; tels sont ceux de monstre & d'espèce, ils ne sont bons qu'à une nomenclature ; car la nature ne fait réellement que des êtres réguliers & des individus.

Après avoir posé ce principe, parcourons

légèrement la chaîne des monstres, nés sous la plume des naturalistes.

L'HOMME
SEUL.

Celui de tous les écrivains qui, après Ovide & l'Arioste, a le plus créé de monstres, est sans contredit Pline ; on seroit tenté de prendre quelques chapitres de son histoire naturelle pour des contes de fées ; encore ne s'y trouve-t-il aucun paladin pour les combattre.

Il y a, dit ce philosophe, au nord de l'Europe des îles qu'on appelle Franciennes, où les deux sexes vont tout nus ; mais les oreilles des insulaires sont si grandes qu'elles leur couvrent tout le corps (*). Pigafetta, je le fais, a raconté la même chose des insulaires d'Aruchetto, qui sont des nains d'une coudée de haut ; mais le naturaliste romain est bien plus plaisant que le chevalier de Malthe : d'abord il est très-curieux de voir les hommes aller tous nus au Nord de l'Europe : ensuite l'imagination

(*) *Hist. natur. lib. IV, cap. 13.* --- Pline répète ce conte au livre 7, chap. 2, mais il met la scène dans les Indes.

PARTIE II. n'est pas si flattée de rencontrer des pygmées qui ont des oreilles d'un pied & demi, que de voir des hommes de six pieds, comme l'étoient les ancêtres des Danois, à qui leurs oreilles servoient de redingottes.

Ailleurs il a entendu dire qu'il y avoit des peuples sans col, & dont les yeux étoient attachés dans les épaules (*). Probablement c'est la petiteſſe du col de quelques individus de l'efpece humaine, qui aura produit la mé-prise de Pline. Le P. Parennin a vu des Chinois dont la tête étoit enfoncée dans les épaules (**); & Corréal parle d'une nation Indienne dont les hommes ont pour la plupart le col fi court que leurs yeux paroiffent sur leurs épaules, & leur bouche dans leur poitrine (†).

Pline affure encore, sur la foi de Ctésias,

(*) *Hist. natur. lib. VII, cap. 2.*

(**) Ce miffionnaire en parle expressément dans une lettre datée de Pékin, du 28 septembre 1735. Voyez le recueil in-4° des *Lettres édifiantes*.

(†) *Voyages de Corréal, tome II, page 58.*

qu'il

qu'il y avoit un peuple nommé les Sciopodes, à qui la nature n'avoit donné qu'une jambe, & qui faisoient des sauts au lieu de pas (*): rêverie qu'un moderne a renouvellé en parlant des insulaires de Ceylan (**). Malheureusement ces Sciopodes & ces Ceylanois n'ont été revus depuis par aucun philosophe.

Une rêverie qui n'appartient qu'aux anciens, est celle qui regarde les Syriètes, tribu des Indiens Nomades, où les hommes naissent sans nez, & avec des jambes recourbées en queue de serpent (†). Pour ceux-là ils ne marchoient sûrement, ni ne sautoient: il ne leur restoit donc d'autre ressource que de ramper, ce qui n'est pas tout-à-fait si commode au physique qu'au moral.

(*) Plin. *Hist. natur.* lib. VII, cap. II. --- L'évêque Augustin en parle aussi, *de civit. Dei, lib. XVI*; & le fait n'est pas moins faux quoiqu'attesté par un pere de l'église.

(**) Recueil des voyages pour l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 362.

(†) *Hist. natur.* liv. VII, cap. II. --- Pline s'appuie ici de l'autorité de Mégasthène; mais il auroit fallu à Mégasthène lui-même une autorité.

PARTIE II. —— Un des monstres les plus plaisans qu'ait enfanté la plume de Pline, est cet Indien des rivages du Gange, qui n'a point de bouche ; il vit cependant ; mais c'est en respirant des parfums (*). Ainsi un sens suppléa à l'autre ; heureusement la scène est dans un climat de l'Asie où regne un printemps éternel : chez nous tout ce peuple odorant périrait dans un hiver.

Je termine ce tableau de la crédulité de Pline, en faisant mention des hommes à tête de chien, qu'il prétend qu'on a trouvés dans les montagnes : Ctésias, historien non moins véridique, assure avoir découvert une armée de six cents vingt mille de ces cynocéphales (**). Et il est probable que quand l'Egypte donna à son dieu Anubis le museau d'une levrette, c'est qu'il voulut faire l'apothéose du général de l'armée aboyante de Ctésias.

(*) *Plin. loc. cit.* --- Il ajoute que toutes les odeurs ne sont pas indifférentes à ces Indiens ; car si une bonne les fait vivre, une mauvaise suffit pour les faire mourir.

(**) *Plin. hist. natur. lib. VII, cap. II.*

On sent assez que tous les noms qu'on donnera à ces êtres fantastiques des Pline, des Mégasthene & des Ctésias, intéressent assez peu la philosophie & l'histoire naturelle; peu importe qu'on en fasse des monstres, pourvu qu'on convienne que ce sont des êtres de raison.

L'HOMME
SEUL.

Parmi les peuples qui ont réellement quelque singularité dans l'organisation, je trouve d'abord certains Naires de Calicut, qui naissent avec des jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme (*). Au reste, cette hydrocéphalie héréditaire convient assez à ces gentilshommes de la côte de Malabar, qui sont consacrés aux priviléges de leur noblesse à ne rien faire, & à rester comme le Pirthoüs de la fable, éternellement assis.

La nature qui n'a accordé au commun des hommes que cinq doigts à chaque main, en gratifie quelquefois d'un plus grand nombre certaines familles; il y en a à Berlin une de

(*) *Voyages de Pyrard*, page 416.

PARTIE II. sexdigitaire (*) : le commandeur Godeheu a vu celle de Gratio Kalleia, qui jouit du même avantage (**) : & Plin, qui ne ment pas tou-

(*) Voyez la *Vénus-physique* de Maupertuis.

(**) Voyez la relation qu'il en a envoyé à M. de Réaumur, dans *l'Art de faire éclore les poulets*, tome II, page 377.

Il y a bien d'autres singularités encore dans la manière dont le sexdigitarisme a été transmis à la postérité de cet Italien ; ce Gratio étoit né d'un pere sexdigitaire ; s'étant marié lui-même à l'âge de vingt-deux ans, il a eu quatre enfans, Salvator, George, André & Marie ; l'ainé a conservé le sexdigitarisme & l'a transmis à deux garçons & à une fille ; mais un quatrième enfant qu'il a eu s'est trouvé organisé comme le reste des hommes.

George est né avec cinq doigts, mais les deux pouces des mains sont plus gros qu'ils ne devroient l'être, & on sent au milieu un intervalle comme si deux doigts étoient renfermés sous le même épiderme : ce George s'étant marié a eu trois filles, dont deux se sont trouvées parfaitement sexdigitaire ; & la troisième avec six doigts à chaque main & au pied droit, n'en a eu que cinq au pied gauche ; le dernier enfant de George a été un garçon, partagé en doigts comme nous.

André, né avec cinq doigts à chaque membre, a eu plusieurs enfans en qui on n'a apperçu aucune espece de difformité.

Marie, fille de Gratio, est née avec cinq doigts aux mains & aux pieds, mais les pouces des mains sont organisés comme ceux de George : elle s'est mariée à l'âge dix-huit ans & a eu deux garçons & deux filles ; un des

jours, prétend que les anciens habitans du Mont-Milo avoient huit doigts à chaque pied (*). On connoît à Tubinge la famille du savant Bilfinger dont tous les individus naissent avec douze doigts & douze orteils. Je ne doute pas que, tout étant égal d'ailleurs, un homme qui a plus de doigts que nous n'ait l'organe du tact plus fin, & ne nous efface en sensibilité : ainsi de pareils monstres doivent être peu tentés de blasphémer la nature.

L'HOMME
SEUL.

Rien n'est plus extraordinaire & cependant plus avéré que ce que le judicieux Kolbe rapporte des Hottentotes ; il leur vient à toutes au-dessus de l'os pubis une excroissance pleine de dureté, qui descend jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier (**). Ces Africaines sont

garçons a six doigts à un pied, & les autres sont conformés à l'ordinaire.

Un pareil phénomène suffiroit pour enfanter un volume sur la génération ; mais comme il supposeroit moins de principes que de conjectures, j'aimerois mieux le lire que le faire.

(*) *Hist. natur.* lib. VII, cap. II.

(**) *Descr. du cap de Bonne-Espérance*, t. I, p. 91.

les seules femmes de la terre qui puissent être
 PARTIE II. parfaitement nues sans cesser d'être décentes.

Les philosophes pendant long-tems soutinrent que la queue formoit une différence essentielle entre la race humaine & celle des animaux ; mais d'abord il y a des especes de singes qui n'ont point de queue : de plus il est prouvé que la nature en accorde quelquefois une à des hommes ; les negres de Manille jouissent de ce singulier privilege (*), ainsi que les montagnards du royaume de Lambri (**) & une partie des insulaires de Formose (†). Je me fers du mot de privilege, parce qu'on s'accorde assez à regarder la queue dans l'homme comme le signe caractéristique de sa vigueur ; De Maillet, qui n'est au reste,

(*) *Voyages de Gemelli Carreri*, tome V, page 68.

(**) *Marc Paul, description géographique*, édit. de Paris de 1556.

(†) *Voyage de Jean Struys*, tome I, page 100. --- Observons que les anciens connoissoient ces hommes à queue ; Pline en parle, *Hist. natur. lib. VII, cap. II*, & observe qu'ils étoient aussi légers à la course que les quadrupedes.

à certains égards, que le Rabelais des philosophes, prétendoit avoir connu en Italie une courtisane qui s'étant livrée à un homme à queue, l'avoit vu approcher du fameux exploit d'Hercule près des cinquante filles de Thespia (*), exploit qui jusqu'ici a trouvé beaucoup plus d'incredulites que ses douze travaux.

L'HOMME
SEUL.

Il s'éroit absurde de mettre au rang des monstres les peuples dont je viens de parler; une queue, des jambes grosses, un tablier de chair & le sexdigitisme semblent s'écartier bien moins de l'organisation que la différence de couleur qui se trouve entre les negres & les Suédois, & la disproportion de taille qu'on apperçoit entre les Patagons & les Esquimaux. Ou tout est monstre sur la terre, ou il n'y en a point.

On m'accordera peut-être que toute singularité qui se perpétue de génération en génération, n'a en soi rien de monstrueux; mais

(*) *Telliamed*, tome II, édit. in-12, page 209.

en m'abandonnant les peuples-monstres, la **PARTIE II.** physique moderne s'obstinera à soutenir l'existence des monstres individus.

Je fais qu'il paroît de tems en tems sur la scène de la nature des phénomènes singuliers par rapport à l'organisation des êtres: ce sont des machines dont on nous cache les ressorts & les contrepoids, & qui étonnent notre imagination, parce que nous ne les voyons que du côté du parterre.

Par exemple, le Polyphème de l'Odyssée, à certains égards, n'est pas une fiction de la mythologie, & des femmes ayant deux bons yeux donnent quelquefois le jour à des Cyclopes.

Il ne s'agit point ici des Arimaspes de Pline, Cyclopes de la Scythie, qui font la guerre à des quadrupèdes volans nommés Griffons (*);

(*) *Hist. natur.* lib. VII, cap. II. --- Pline ajoute que les Griffons gardent des mines d'or, & que les Arimaspes combattent ces quadrupèdes pour pouvoir les exploiter: ce conte semble une des mille & une copies de l'histoire de la conquête de la toison d'or.

parce qu'il n'y a jamais eu chez les Scytes ni
Cyclopes, ni Griffons.

L'HOMME
SEUL.

Mais en 1709, un naturaliste François reçut d'un médecin Danois la description d'un enfant cyclope, ayant le visage velu, sans nez, sans bouche, & portant ses oreilles au menton ; il ne mourut qu'au bout de quelques jours : en le disloquant on ne lui trouva point de nerf olfactif ; ainsi il auroit été privé du sens de l'odorat s'il avoit vécu (*).

Je trouve dans la physiologie de Dufieu un fait encore plus singulier ; une Lyonnaise, en 1743, accoucha à son septième mois de grossesse, d'une fille qui, comme l'enfant Danois, étoit privée de nez & de bouche, n'avoit qu'un œil au milieu du visage & portoit ses oreilles au-dessous du menton : ce ne furent pas là les seules bizarreries qui fixerent l'attention des anatomistes ; cet œil unique n'avoit qu'un nerf optique, mais deux cornées, deux

(*) Voyez la relation de Méri, *Hist. de l'Académie royale des sciences*, année 1709.

PARTIE II. iris & quatre paupières ; le col étoit privé de trachée-artere & d'œsophage, & la poitrine renfermoit deux cœurs (*). Cet enfant vécut trois heures & on le baptisa ; cent ans plus tôt on auroit étouffé le prétendu monstre, & au quinzième siecle on l'auroit peut-être brûlé avec sa mère.

Eller a consigné dans les mémoires de l'académie de Berlin, la description d'un cyclope que je crois encore plus merveilleux : en 1755, une femme originaire de Boheme, nommée Horrack, donna naissance à un enfant de deux pieds quatre pouces, dont la tête seule avoit un pied trois lignes, au milieu du visage étoit un trou quarré d'une figure rhomboïde, où l'œil unique du fœtus étoit placé, environné de quatre paupières ; & un peu au-dessus de cet œil, on voyoit un organe générateur (**).

(*) *Physiologie de Dufieu*, page 792. --- L'enfant fut exposé à Lyon sous les yeux de l'académie.

(**) La dissection de ce cyclope & la description anatomique de son cadavre furent faites par le docteur Roloff ; le mémoire qui en est le résultat se trouve dans le recueil de l'académie de Berlin, tome X.

Je doute que dans le roman des Mille & une Nuits, les fées aient jamais produit un être plus bizarre que ce fœtus, réellement organisé des mains de la nature.

L'HOMME
SEUL.

Après un pareil fait, il est inutile de s'étendre sur cet homme né avec un seul doigt à chaque main (*); sur l'enfant sans articulations, qui n'avoit qu'un seul os continu des pieds jusqu'à la tête (**); sur les filles qui ont trois jambes (†); sur ce François que M. de Thou vit en 1600, & qui étoit né avec une corne de bétail au milieu du front (¶); sur les

(*) *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, ann. 1733.

(**) *Ibid. année 1716.*

(†) Voyez la description d'un de ces êtres singuliers, *Mélanges d'hist. natur.* tome V, page 29.

(¶) Je trouve dans les *Transactions philosophiques*, année 1685, un phénomène de ce genre bien plus extraordinaire : une fille, à l'âge de trois ans, vit germer des cornes en divers endroits de son corps, & sur-tout aux jointures & aux articulations ; ces excroissances se multiplièrent d'année en année, & à l'âge de treize ans elle en étoit toute hérissée ; le sein même n'en étoit pas exempt : quelques-unes de ces cornes étoient contournées comme celles du bétail ; dès qu'il en tomboit une, il en renaissoit d'autres à sa place. ---

PARTIE II. femmes qui ont deux matrices (*); sur les têtes sans crâne (**) & sur les têtes à deux cerveaux (†).

Je laisse aussi à la physique moderne, qui veut tout expliquer, ses conjectures sur l'origine du fœtus qu'elle appelle monstrueux: sur ces mèles que probablement des vierges font naître (¶); sur les embryons qui naissent

Cette fille, comme je l'ai su depuis, étoit assez stupide: ainsi on pouvoit dire qu'elle végétoit, & cela étoit vrai au physique & au moral.

(*) *Hist. de l'Acad. des sciences*, année 1752. -- Cette femme avoit eu plusieurs enfans, mais point de jumeaux.

(**) *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'Etre*, page 206.

(†) *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, ann. 1742.

(¶) Le célèbre Diderot regarde ces corps comme l'assemblage de tous les élémens qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans les diverses approches de la femme: il suppose que ces élémens qui sont tranquilles dans l'homme s'échauffent dans certaines femmes d'un tempérament ardent, s'y exaltent & y prennent de l'activité; ou que tranquilles dans la femme, ils sont mis en action par des mouvements stériles & purement voluptueux d'un amant. --- *Voyez pensées sur l'interprétation de la nature*, page 39. --- II

sans tête (*) ou avec deux têtes (**); sur celui qui vint au monde tout habillé, & avec un capuchon sur la tête (†) & sur celui qui parut à la lumiere portant son cœur attaché au col en guise de médaille (¶).

L'HOMME
SEUL.

est difficile de donner une base plus ingénieuse au système de l'Epigénese.

(*) Il y a dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1720, la description d'une fille qui naquit à six mois, sans bras, sans poumons, sans estomac, sans cœur & sans tête.

(**) L'académie des sciences fait encore mention d'un fœtus, mort en naissant, qui avoit deux têtes très-bien formées & posées chacune sur son col; deux œsophages, deux poumons, deux sexes, mais un cœur unique. --- Voilà pour un poëte le type parfait de deux amans qui ne forment qu'un seul individu.

(†) En 1683 un chirurgien tira mort du sein d'une femme, de Bourg-en-Bresse, un enfant revêtu d'une membrane travaillée par la nature, dont les replis ondoyans environnoient tout son corps & s'élevoient au-dessus de sa tête comme le capuchon d'un moine: le visage seul étoit découvert & présentoit les traits d'un vieillard qui se meurt plutôt que ceux d'un enfant qui vient de naître. --- *Considérat. philosoph. sur la gradat. naturelle des formes de l'être*, page 216.

(¶) Cet embryon naquit à Grenoble, & sa mere le sentit remuer quelque tems avant son accouchement. --- *Hist. de l'Académie des sciences*, ann. 1712, p. 394.

PARTIE II. Le vulgaire des observateurs appelle tous ces êtres des jeux bizarres de la nature : mais encore une fois la nature n'est point bizarre ; elle ne se joue point, si ce n'est peut-être de l'entendement de l'aveugle-né qui veut donner la clef de ses ouvrages.

Le fanatique qui voudroit étouffer ces êtres singuliers, les nomme des monstres ; il ne fait pas que sans lui il n'y auroit presque jamais eu de monstres parmi les hommes.

Le hasard n'a jamais rien fait, & il y a une combinaison aussi réguliere des élémens de l'animalité dans un foetus sans tête que dans l'entendement d'un Newton ou d'un Montesquieu.

Quel titre avons-nous pour qualifier de monstres un enfant qui a trois jambes ou un hermaphrodite ? Avons-nous parcouru du haut en bas la grande échelle des êtres ? Connoissons-nous assez l'ordre pour savoir ce qui s'en écarte ?

On s'accorde, au reste, si peu sur la signification du mot monstre, que pendant long-

tem
défi
taill
mon
dan
Afr
eml
vire
per
qua
fam
tren
fiég
bien
mon

Il
entr
& c
des

*
dans
1724

tems on s'est contenté de s'en servir pour désigner un animal extraordinaire pour la taille : un serpent de vingt-cinq pieds fut un monstre pour les Romains du tems de Romulus ; dans la suite, quand ils porterent la guerre en Afrique & qu'ils apperçurent dans cette région embrasée des serpens de cinquante pieds, ils virent que le reptile qui avoit tant effrayé leurs peres, n'étoit pas encore un monstre. Enfin, quand l'armée de Régulus se vit arrêtée par le fameux serpent de Bagrada, qui avoit cent trente pieds de long, & qu'on fut obligé d'assiéger en regle comme une citadelle, il fallut bien revenir encore sur ses pas, & avouer que le monstre de l'homme n'est pas celui de la nature.

Il s'éleva dans ce siecle une dispute célèbre entre deux savans sur l'origine des monstres, & cette dispute ne finit que par la mort d'un des combattans (*) : tous deux avoient adopté

L'HOMME
SEUL.

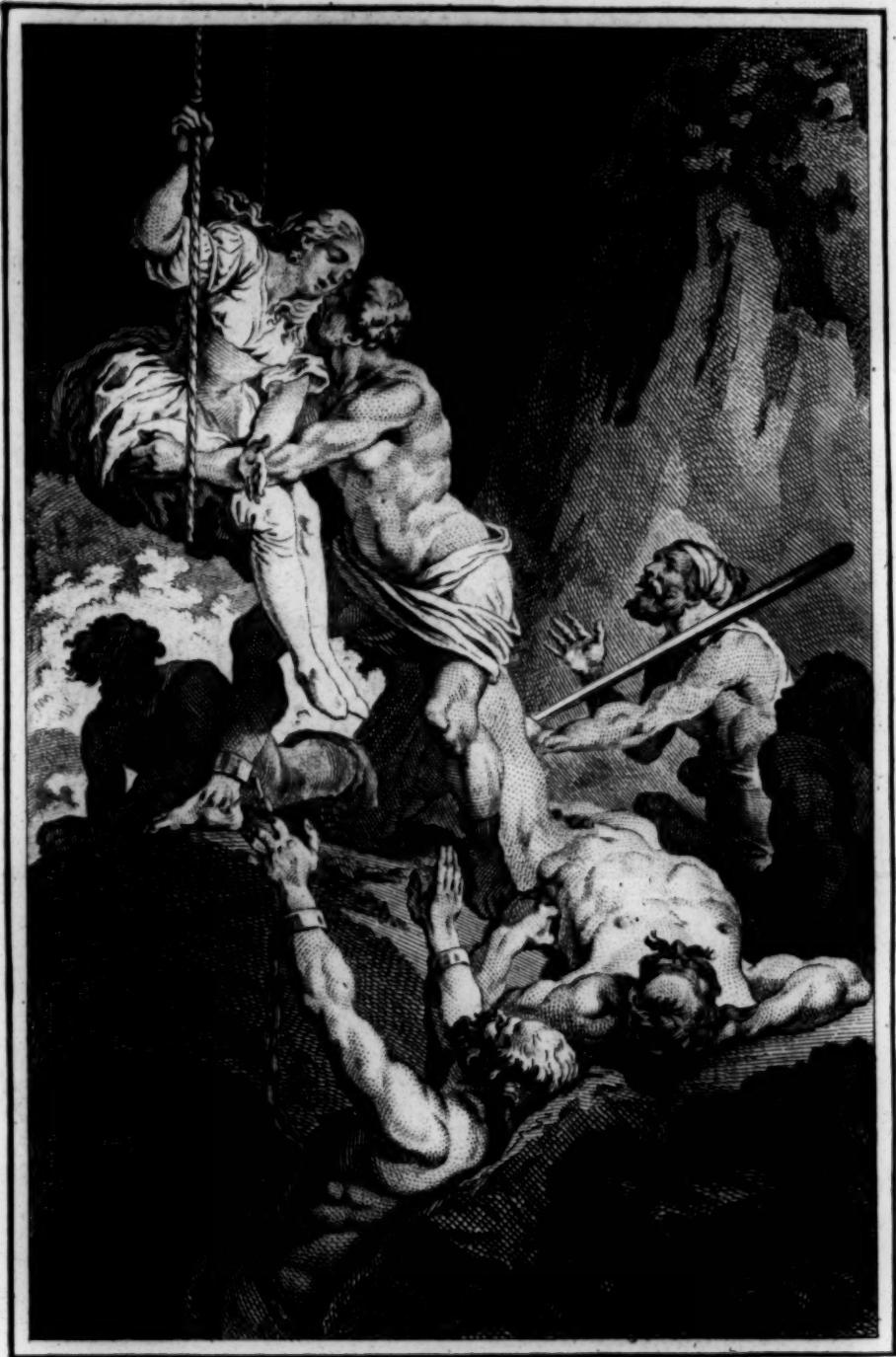
(*) On peut voir les sophismes des deux philosophes dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, années 1724, 1733, 1734, 1738 & 1740.

le système des œufs générateurs ; & d'accord
PARTIE II. sur le principe, ils n'en étoient que plus divisés
 sur les conséquences ; Lemery, grand raison-
 neur, prétendoit que quelqu'accident arrivé à
 l'œuf avoit mis du désordre dans l'organisation
 du foetus : Winslow, grand anatomiste, soute-
 noit que comme il y a des œufs originairement
 réguliers, il y en a aussi d'originairement
 monstrueux : le premier, en mutilant ses œufs
 ou en les mêlangeant, se flattoit d'expliquer
 comment un foetus naît sans cœur ou avec
 deux têtes : le second, le scalpel à la main,
 disséquoit de nouveaux embryons, dont on
 ne pouvoit expliquer le méchanisme par aucun
 désordre accidentel ; ainsi l'anatomiste avec
 des faits balançoit toute la métaphysique du
 raisonner, & l'Europe savante restoit toujours
 en suspens.

On pouvoit dire à Lemery : qui vous a
 assuré que votre foetus tranquille dans la liqueur
 de l'amnios a subi quelqu'accident ? Si vos œufs
 se cassent ou s'ils se mêlagent, ils ne doivent

rien





Le ciel et la terre l'ont trahi, ton cœur
me reste.

n'en produire. Une Hottentote dont quelque cause étrangère altere la matrice reste stérile, & ne produit pas un foetus avec un tablier de chair, qui se propage à son tour.

L'HOMME
SEUL.

On pouvoit dire à Winflow : qui vous a révélé que la nature fait de toute éternité des monstres, comme des corps réguliers ? Où étoient les germes monstrueux avant la génération des monstres ? Un de ces germes descend-il à point nommé dans la matrice d'une femme, quand elle conçoit un enfant sans tête ou un cyclope ?

On pouvoit dire à-la-fois à Lemery & à Winflow : les femmes que vous disflez ou sur lesquelles vous raisonnez n'ont jamais eu d'ovaire, ainsi le fil de vos systèmes se casse avec les œufs qui les ont fait naître.

Vous vous accordez à nommer monstres une production organique dont la conformation differe de celle de son espèce : malheureusement il n'y a point d'espèce, il n'y a que des individus ; ainsi un Cyclope n'est pas plus

PARTIE II. monstre, parce qu'il differe d'un homme qui a deux bons yeux, qu'un sapajou ne l'est, parce qu'il differe d'un serpent à sonnettes.

Comment vous battez-vous sur l'origine des êtres qui vous semblent bizarres, tandis que la formation des êtres les plus réguliers est encore pour vous une énigme ? Quoi ! vous ne savez pas comment une plante végète, & vous voulez deviner comment les élémens de l'animalité se combinent, pour former un foetus humain à deux têtes ou un hermaphrodite !

C'étoit encore un singulier sophiste que ce Bartholin, qui fit un livre en Danemarck pour prouver que les monstres devoient leur origine aux cometes (*) ; comme si ces globes immenses qui dans l'ellipse qu'ils décrivent anéantissent quelquefois des planetes, s'amuseroient dans un petit coin de l'espace à envoyer le germe d'une queue à un negre de

(*) *Bartholini, de Cometa consilium medicum, cum monstorum in Daniâ natorum historia.* --- Il prescrit dans ce livre un régime pour se préserver de la contagion des cometes.

Manille, ou à mettre sur un corps de Géorgienne une tête d'Orang-Outang.

L'HOMME
SEUL.

Nous avons la fureur de ne juger jamais des êtres que par relation ; le premier blanc qui vit un negre dut en faire un monstre ; & lui-même dut passer pour tel la premiere fois qu'il parut dans les déserts de Zanguebâr.

Quelles seroient aux yeux du vrai philosophe les limites qui sépareroient le monstre, de l'être régulierement organisé ? Comment pourroit-on tracer cette ligne individuelle, puisque ce que nous nommons une espèce subit sans cesse de nouvelles variations, & que du sta-lactite jusqu'à l'homme tout sur la scène de la nature n'est que métamorphose.

Les anciens avoient des sensitives plus finement organisées que les nôtres ; leur serpent de cent trente pieds ne se trouve plus en Afrique : nous-mêmes n'avons plus ni la taille, ni la longue vie des patriarches : en conclura-t-on que les sensitives, les serpents & les hommes de l'âge de fer, sont des monstres relative-

ment aux sensitives, aux serpents & aux hommes
PARTIE II. de l'âge d'or ?

Non-seulement ce qu'on nomme les especes changent, mais quelquefois encore elles se confondent; on a vu des végétaux germer dans des substances animales (*), & cependant personne ne s'est avisé de mettre, soit l'animal, soit la plante au rang des monstres.

Les philosophes qui ont trouvé des monstres parmi les hommes, afin de n'être pas inconsequens, en ont encore peuplé le regne des plantes & celui des fossiles. C'est ainsi que l'auteur du roman *de la nature* fait entendre que les stalactites ne sont que des développemens monstrueux des élémens des pierres (**), comme s'il pouvoit y avoir quelque chose d'ir-

(*) Les mémoires des académies font mention d'un épi de blé qui germa dans l'estomac d'une femme; & du rein droit d'un homme, qui se trouva sous le scalpel d'un anatomiste, renfermant un grand nombre de champignons. --- Voyez dans le volume précédent le *Roman philosophique de Zoroastre*.

(**) *Considérations philosophiques sur la gradation des formes de l'Etre*, page 200.

régulier dans la combinaison de l'eau & des germes lapidifiques ; comme si la nature vio-
loit plus ses loix éternelles en formant un cylin-
dre diaphane, d'un fluide & d'un rocher,
qu'en créant à part le fluide & le rocher !

L'HOMME
SEUL.

De même, quoi qu'en disent les botanistes, une plante n'est point monstreuse, parce que le froid lui fait perdre sa corolle, parce qu'une greffe particulière aplatisit sa tige, & que ses feuilles se tuméfient par la piquure des Ich-
neumons.

En 1675, Perrault montra à l'académie une poire de rousselet, qui en enfantoit une autre par la tête (*); & quatre ans après on fit voir à Paris une seule tige de rosier qui portoit trois roses, graduellement élevées l'une sur l'autre (**). Voilà des phénomènes, sans doute ; mais ce ne sont pas des monstrosités.

(*) *Journal des Savans*, année 1675. --- Ce fait n'est pas si merveilleux que celui d'une fille du seizième siècle, qui naquit grosse d'un autre enfant. --- Voyez Bartholin, *Hist. 100, cent 6.*

(**) *Journal des Savans*, année 1679.

PARTIE II. La nature en plaçant une matrice sur la tête d'une poire, & dans le calice d'une rose, a pu donner un nouveau développement à ses loix primitives; mais sûrement elle ne les a point interverties.

Si nous remontons l'échelle, nous trouverons parmi les animaux des êtres aussi singuliers, mais non pas des monstres.

D'abord, le mulet qui n'est ni âne ni cheval, quoiqu'il participe de la nature de ces quadrupèdes, n'est point un monstre; car dans certains climats, ce métis se perpétue: les naturalistes attribuent la propagation aux mulets de Cappadoce: il y a dans la Tartarie des mulets de race (*); & toute l'Italie fait qu'en 1703, une mule engendra un poulain au milieu de Palerme, & le nourrit de son lait (**). Or s'il naîssoit quelque production organique où l'ordre de la nature fût essen-

(*) Œuvres de Leibnitz; *Nouveaux essais sur l'enseignement humain*, page 276.

(**) *Mémoires de Trévoux*, octobre 1703, page 81.

tiellement interverti, il lui seroit impossible de se propager.

L'HOMME
SEUL.

Il suit encore de mes principes sur les êtres humains singulièrement organisés, qu'on ne peut mettre au rang des monstres, ni le chien de Quimper-Corentin, qui avoit les pieds de la taupe & la trompe des insectes (*), ni le basset de Berlin, qui avoit une tête de coq-d'inde (**), ni le poulet de Bretagne, que sa mere tua parce qu'elle lui vit quatre pattes & quatre ailes (†), ni enfin ce fameux lièvre d'un électeur d'Hanovre, né avec deux têtes, quatre oreilles & huit pieds; comme si la nature avoit pris plaisir de coller l'un sur l'autre, dos à

(*) *Journal des Savans*, année 1663. --- Ce quadrupède vécut trois jours.

(**) Recherches sur la force de l'imagination, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, tome XII, année 1756.

(†) Voyez le *Journal des Savans* du 23 juin 1681. --- M. de Réaumur vit un jour un poulet à quatre jambes dans un œuf couvé pendant dix-neuf jours. --- *Mém. sur les insectes*, tome II, page 42. --- Ce poulet de M. de Réaumur ne devoit être qu'un demi-monstre, comparé à celui de Bretagne.

PARTIE II. dos, deux de ces quadrupedes; & qui, dit-on, se trouvant fatigué de courir d'un côté se tournoit de l'autre & courroit sur des nouveaux frais, afin de mettre aux abois la meute & les chasseurs (*).

Le grand principe des partisans des monstres est, qu'il ne peut rien y avoir de régulier dans la réunion de deux êtres qui paroissent éloignés dans l'échelle; que l'ordre se trouve dans la génération d'un homme, d'un chien & d'un coq-d'inde; mais non dans celle d'un homme à museau de chien, & d'un chien à tête de coq-d'inde.

Je demande à ces grands partisans de l'ordre (qui cependant admettent des monstres), s'ils connoissent parfaitement la grande échelle des êtres, & s'ils l'ont parcourue du haut en bas, depuis Dieu jusqu'à l'atome?

De plus, qui leur a dit que deux êtres de l'échelle sont séparés par des limites éternelles?

(*) Ce fait, plus plaisant que vraisemblable, se trouve consigné dans les Ephémérides d'Allemagne.

n'est-il pas plus vraisemblable que les élémens, de ce qu'on nomme les trois regnes, sont fondus plus ou moins dans tous les individus de l'échelle? La physique a découvert dans les plantes presque tous les attributs de l'animalité; & les fossiles mêmes sont sensibles, s'il en faut croire Pythagore & la raison.

L'HOMME SEUL.

Enfin, pourquoi la nature qui a fait l'échelle, ne rapprocheroit-elle pas les échelons ? les différentes combinaisons des élémens de l'anima- lité ne rendent-elles pas possible la variété infinie des formes des animaux ? Pour moi, je ne suis pas plus étonné de voir une tête de brochet sur un col de linotte, que de trouver le bébé du roi de Pologne près d'un Patagon, & le maréchal de Saxe à côté d'un negre blanc.

Il n'y a donc point de monstres dans l'ordre physique, mais il y en a beaucoup dans l'ordre moral : puissent ces derniers être effacés aussi aisément de la race des hommes, que les premiers pourroient l'être de notre physique & de nos grammairies !

CHAPITRE VII.

*DE LA DÉGRADATION HUMAINE QUI EST
NOTRE OUVRAGE.*

PARTIE II. *QUE ne suis - je né vieil !* disoit à ses disciples l'Arabe Averroës ; & ce mot plein de sens ne fut entendu que par le petit nombre de sages qui étoient en état de le prononcer.

Pour moi, quand je vois tout ce qu'ont fait les préjugés* des hommes, leur superstition timide & leurs loix féroces pour dégrader en eux la beauté simple & sublime de la nature, espérant que l'insensibilité qu'amene l'hiver de l'âge par l'endurcissement des organes, me rendroit moins malheureux du malheur de tout ce qui m'environne, je suis tenté quelquefois de faire le vœu d'Averroës.

Il ne s'agit pas ici de quelques usages bizarre & obscurs adoptés au fond de l'Afrique ou du Nouveau-Monde par des sauvages; je parle d'une conspiration presque générale de toutes

les nations pour substituer au beau primitif le beau de convention qui le défigure, & pour mutiler la machine humaine sous prétexte de l'embellir.

L'HOMME
SEUL.

Au milieu de ce torrent d'erreurs & de crimes, de tems en tems la voix des philosophes s'est fait entendre; on leur a applaudi, mais le monde moral a continué de rouler sur le même axe,

Ne nous laffons point de plaider la cause de la nature, puisqu'on ne se laisse point de l'outrager; il faut qu'en même tems que les charlatans de toutes les nations rouvrent les blessures faites à l'homme, il y ait une chaîne non interrompue de réclamations de la part des médecins contre ces attentats; ce sont des mémoires que nous laifsons à la postérité pour l'empêcher de blasphémer notre intelligence.



ARTICLE PREMIER.

DES PARURES FACTICES SUBSTITUÉES
A LA BEAUTÉ.

QUAND les sculpteurs de l'antiquité ont voulu PARTIE II. transmettre aux siecles à venir les traits de la beauté, ils n'ont pas fait riche la statue qui ne devoit être que belle : il n'y a ni collier, ni diamans, ni brasselets à la Vénus de Médicis, ni à l'Apollon du Belvedere.

Les peintres de leur côté, quand ils ont voulu dessiner Cléopatre ou Aspasie, n'ont point altéré leur coloris, & substitué sur leurs joues le rouge grossier du carmin au rouge naissant de la pudeur ; ils ont cherché la nature, & ont rencontré la beauté.

Les premières altérations faites à la beauté primordiale sont venues de la part des peintres, & chez les sauvages tout le monde est peintre ; à Jeffo (*), chez quelques nègres (**),

(*) *Voyages de Jean Struys, tome I.*(**) *Voyages au Sénégal, par M. Adanson.*

& parmi les Arabes du désert (*), on s'est avisé de croire que l'incarnat des levres n'étoit qu'une beauté populaire, & la vanité y a fait substituer le bleu, qui en effet peut représenter un beau ciel, mais non une belle femme.

Le rouge que quelques nations sont choquées de rencontrer sur les levres, d'autres l'appliquent sur les dents (**): il y en a dans l'Indostan qui alterent l'émail de ces mêmes dents en les enveloppant du vernis le plus noir. Les Siamois pour se justifier de cette bizarrerie, disent qu'il n'est pas de la grandeur de l'homme d'avoir les dents des quadrupèdes (†): mais

L'HOMME
SEUL.

(*) *Voyages de Pietro della Valle*, tome II, page 296. --- Les princesses Arabes mettent cette couleur bleue par petits points & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille; peut-être ont-elles dessein de représenter sur la terre les vierges bleu-célestes dont Mahomet promet, après la mort, la jouissance aux bons Musulmans.

(**) *Essais de Montagne*, petite édit. tome IV, p. 288.

(†) *Voyages à Siam* du P. Tachard. --- Ils font, au reste, punis de leur délire par la nature même de l'opération; car de tems en tems ils sont obligés de renouveler leur vernis, & alors ils passent plusieurs jours sans manger.

PARTIE II. si ce raisonnement est bon , il me semble qu'à lors il vaudroit mieux noircir les dents des quadrupedes , & conserver la blancheur des fiennes.

Il y a un peu moins de démence à teindre avec de la poudre de mine de plomb le poil des paupieres , comme de tems immémorial on l'a observé en Orient (*) ; du moins cette couleur sombre fert à relever la blancheur de la peau , & à rendre plus vif le feu du regard : les Grecques vers le tems de la décadence de leur patrie , & les Romaines sous les Césars adopterent cet usage ; & en effet cette beauté factice convenoit plus au teint flétrí des Laïs ou des Messalines , qu'au visage tout neuf des Pandore & des Lucrece.

Les insulaires de Sombroë , au Nord de Nicobar , renchérissent sur toutes ces bizarries , en se bigarrant le visage de diverses couleurs , comme de verd , de jaune & de

(*) Voyages de Shaw , tome I , page 322.

bleu (*): ils s'imaginent être le chef-d'œuvre de la nature, quand leur tête ressemble à un arc-en-ciel.

L'HOMME
SEUL.

Le poil du corps humain n'a pas été plus respecté par la vanité que le visage; les infusaires de Nicobar s'arrachent les sourcils (**): les Tures font tomber avec de la chaux vive & du *rusma* tout le poil de leur corps, excepté celui de la barbe & des cheveux (†): d'un autre côté, les Maldivois prennent des boîfsons qui les multiplient; & chez eux plus un corps est vêtu & plus il est beau (¶), comme si ce qui est une beauté pour un ours, pouvoit l'être pour un homme!

On a défiguré de mille façons la chevelure:

(*) *Hist. génér. des voyages* de l'abbé Prévôt, tome I, page 387. --- Les Mingréliennes font aussi dans l'usage de donner à leur visage une teinte contre nature. --- *Voyages de Chardin*, p. 77. --- Quoiqu'elles soient avec les Géorgiennes & les Circassiennes les plus belles femmes de l'Asie, elles n'ont pu cependant introduire cette mode bizarre dans les ferrails de l'Orient.

(**) *Voyages de Dampier*, tome III, page 156.

(†) *Observ. de Pierre Belon*, tome I, page 198.

(¶) *Voyages de Pyrard*, liv. II.

PARTIE II. les Maldivois la noircissent (*); les Tripolitaines lui donnent la couleur du vermillon (**); les Chinois ne laissent croître qu'un toupet, & les Européens parent leur tête de cheveux qui ne leur appartiennent pas.

Nous nous glorifions d'avoir découvert cette poudre parfumée qui rend toutes nos têtes uniformes; mais ne soyons pas si fiers, les Polonois de tems immémorial s'en servent pour cacher le désordre que la *plica* cause dans leurs chevelures; on a aussi rencontré chez les Papous des hommes petits & prétomptueux qui se blanchissent les cheveux avec de la craye broyée: voilà donc une découverte que nous partageons du moins avec les têtes malades de la Pologne, & les petits-maîtres des Terres Australes.

La coutume la plus bizarre que les sauvages des deux continens aient introduite, est celle de se peindre tout le corps d'une manière uni-

(*) Ibid.

(**) *Etat des royaumes de Barbarie*, édit. de 1704.

forme

forme ; dégoûtés de ce mélange heureux de couleurs qui constitue en partie la beauté , & qui fait du visage humain un tableau mouvant où se dessinent toutes les passions , ils se sont colorés depuis la tête jusqu'aux pieds tantôt en verd , tantôt en rouge ; ils ont cru que leur corps n'étoit parfait qu'autant qu'il ressembloit à un arbre ou à une écrevisse.

L'HOMME
SEUL.

Je suis loin , au reste , de condamner le vernis dont on s'enduit en Laponie & chez les Hurons , pour se mettre à l'abri de l'aiguillon des moustiques & des maringouins : distinguons avec soin les ressources dictées par le besoin , des modes inventées par le mauvais goût pour dépraver la beauté de la nature.

Certainement ce n'est pas le besoin qui dicte aux femmes du Décan de peindre des fleurs sur leurs corps ; ce ne peut être que la vanité , & une vanité mal-entendue , car une femme découpée en fleur , est aussi ridicule qu'une fleur taillée en femme.

La même raison condamne les filles du

PARTIE II. Sénégal qui brodent sur leur peau des figures d'animaux & des hiéroglyphes : une belle femme n'est ni un tableau, ni une fleur : je ne veux voir dessiné sur le corps de mon amante que le jeu des passions que je fais naître; je n'y veux lire que le sentiment de sa belle ame, mon amour & la douce empreinte de la nature.

ARTICLE II.

D u R o u g e.

NINON DE L'ENCLOS.

QUOI ! Milord, me surprendre ainsi avant ma toilette ! voilà une trahison que la plupart de nos Françoises ne vous pardonneroient pas.

L'HOMME
SEUL.

MILORD CHESTERFIELD.

Belle Ninon, je ne connois point de petites-maîtresses, & je ne me mettrai pas dans le cas du pardon : si j'entre avant midi dans votre boudoir, c'est pour admirer la Beauté de la nature, & causer avec un philosophe.

NINON DE L'ENCLOS.

Mais, Milord, il n'y a guere de philosophie ni dans vos regards, ni dans vos complimens. -- Quoi ? franchement, vous me trouvez plus jolie dans ce déshabillé, que je ne l'étois hier au bal de votre ambassadeur avec ma gaze d'Italie, mon rouge & mes girandoles ?

N ij

MILORD CHESTERFIELD.

PARTIE II.

De la gaze d'Italie ou des diamans, ne sont pas ma Ninon; pour le rouge qui n'est bon qu'à faire des vieilles de trente ans, cette mode tyrannique devoit-elle être adoptée par la moderne Aspasie?

NINON DE L'ENCLOS.

Que voulez-vous, Milord? on ne mene pas l'imagination des jolies femmes, comme l'esprit des hommes: votre Aspasie détruiroit plus aisément une secte de philosophes, qu'une mode utile: voyez Pierre le Grand, il a cafflé la milice redoutable de Strélitz, & on ne lui a rien dit; il veut aujourd'hui couper la barbe des Russes, & on parle de le détrôner; qu'il ne s'avise pas d'ôter le rouge aux femmes de sa cour, il courroit risque de perdre la vie.

MILORD CHESTERFIELD.

Entre nous, Pierre le Grand a tort: sa réforme devoit tomber sur les hommes, & non sur les barbes; qu'il bâtisse Pétersbourg, qu'il donne des loix à ses tribunaux & des

mœurs à ses sujets, il sera le héros des peuples étrangers, & le Dieu du fien; mais qu'il abandonne au tems, au luxe & aux femmes, le droit d'introduire des modes & de les anéantir; l'hydre du préjugé a encore en Russie toutes ses têtes: pourquoi s'amuse-t-il à les tondre, quand il peut les abattre?

L'HOMME
SEUL.

Distinguons, au reste, les modes indifférentes, des modes barbares; les Moscovites ont des raisons pour conserver la barbe; & nous en avons d'aussi bonnes pour la raser; mais le rouge est une invention absurde & cruelle, qui ne peut être défendue que par le mauvais goût, & qui ne devroit caractériser que les mauvaises mœurs.

NINON DE L'ENCLOS.

Mon cher philosophe, tes regards peuvent me persuader, mais tes épigrammes ne fau-
roient me convaincre: il a été un tems où ma
haine pour des sexagénaires chargées de rouge,
s'étendoit jusques sur le rouge même; j'avois
alors mon visage de quinze ans, & à cet âge

PARTIE II. l'incarnat de la timidité vaut bien celui qu'on fait avec du talc & de la céruse : mais enfin, on n'a pas toujours ses quinze ans ; & condamnée par les hommes à toujours plaire, il faut bien, à force d'art, rappeller sur un teint flétris le beau coloris de la nature.

MILORD CHESTERFIELD.

Vous m'accordez déjà, belle Ninon, que le rouge gâte un visage de quinze ans, & il ne tiendroit qu'à moi de triompher de cet aveu; car enfin la rose qui s'ouvre est plus parfaite que celle dont les feuilles épanouies sont courbées vers la fange ; & il vaut mieux être Lucrèce vierge encore, que Messaline prostituée depuis dix ans aux portefaux des Césars.

Et quand je nomme ici Messaline, ce n'est pas sans raison; le rouge n'a pu être inventé que par une courtisane qui cherchoit à trafiquer de ses charmes flétris, & qui vouloit substituer le masque du carmin au coloris de la pudeur.

Ne me parlez point des femmes honnêtes

qui toutes aujourd’hui ont du rouge ; vous ne savez que trop qu’en fait de modes, c’est la folie qui les invente & la sageſſe qui les adopte : dans toutes les grandes villes, on aime mieux être absurd e que ſingulier, & fur-tout les femmes à qui leur éducation ne permet pas d’avoir un caractère.

L'HOMME
SEUL.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, nous n'allons guere au bal ou au ſpectacle avec des philofophes : tous ces courfifans qui font à nos genoux, nous trouvent charmantes avec du rouge ; il faut bien pour leur plaire peindre un peu nos viſages ; nous n'irons pas pour un peu de cochenille, nous expofer à perdre nos hommes & nos amuſemens.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh ! voilà justement ce qui vous trompe : les hommes qui vous aiment avec du rouge vous adoreroient fi vous n'en mettiez point ; il n'y a jamais que le premier coup-d'œil qui leur faſſe illuſion ; au bout de quelques minu-

PARTIE II. tes, ils s'apperçoivent qu'au lieu d'un visage ils n'admirent qu'un tableau : l'œil de leur imagination découvre des rides & des fillons sous la poudre corrosive qui les masque ; & quand l'instant de la jouissance approche, ils tremblent de trouver un visage de nuit, qui les guérisse de leur idolâtrie pour le visage du jour.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, votre observation est trop générale : il est certain que d'ordinaire un peu de rouge sert à faire ressortir davantage le feu des regards : ainsi cette mode que vous blâmez tant, donne de l'intérêt au teint & du jeu à la physionomie.

MILORD CHESTERFIELD.

Je n'en crois rien ; & c'est vous-même que j'en fais juge : la physionomie dépend de la finesse des nuances avec lesquelles se fondent les couleurs naturelles du visage, & de la rapidité avec laquelle elles se succèdent ; or comment avec une seule couleur voulez-vous imiter les nuances de la belle nature ? Le mas-

que rouge que vous employez est-il assez fin pour discerner, au travers, le jeu des passions? toute femme qui se farde renonce par-là à sa physionomie.

L'HOMME
SEUL.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre optique, milord, n'est point la mienne; j'ai observé plus d'une fois vos Angloises au spectacle, & elles m'ont toujours paru avoir le teint plombé & flétri des cadavres.

MILORD CHESTERFIELD.

Ninon, il suffissoit de descendre dans leurs loges pour être détruite; croyez qu'il y a des points de vue nécessaires pour juger la beauté, & ces points de vue varient suivant la délicatesse de l'ouvrage: pour admirer la colonne Trajane, il ne faut point être près de sa base; par le même principe il ne faut pas s'éloigner pour juger des charmes de maîtresse.

Je fais que la pâle lueur des flambeaux fait disparaître les nuances d'un beau visage; mais c'est au soleil & non pas aux flambeaux que

PARTIE II. Pâris déshabilla les trois divinités dont il devoit apprécier les charmes ; l'adroit Troyen adjugea en plein jour la pomme à Vénus, & se réserva la nuit pour en obtenir sa récompense.

Malheur aux femmes qui demandent à être vues de loin, & dont les appas flétris ne sont bons que pour la perspective !

Quant à vos petites-maîtresses qui n'ont jamais vu l'aurore qu'à l'opéra, & dont le jour le plus doux fatigue la paupière, qu'elles cherchent aux bougies le plaisir qui les fuit; je n'envie point l'ennui de leurs obscures jouissances.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, vous parlez le langage de la raison; mais vous avez apporté d'Angleterre un fond de misanthropie qui vous empêchera souvent de la faire valoir : on diroit que vous haïssez toutes les femmes.

MILORD CHESTERFIELD.

Je vous aime, Ninon; & je n'aurai jamais la force de haïr un sexe dont votre voix justifie les faiblesses.

NINON DE L'ENCLOS.

Je ne justifie point les foiblesseſ des femmes ;
mais je cede au torrent qui m'entraîne à les
partager ; au reste , il y a long-tems que j'ai
desſein de me faire homme , & dès que je
le ferai , j'aurai la hardieſſe de les fronder ;
alors je ne mettrai point de rouge , & j'aurai
le droit de m'élever contre ſon uſage.

L'HOMME
SEUL.

M I L O R D C H E S T E R F I E L D.

Eh ! Ninon , foyez vous-même & vous
n'aurez rien à nous envier : quoi ! eſt- ce
à l'Aspasie du fiecle à fe ſoumettre à la
tyrannie d'une mode ? Parce qu'il eſt de
l'intérêt de quelques femmes furannées qu'il
n'y en ait aucune de jeune ou de jolie ,
devez - vous dégrader votre teint , altérer
votre fante & ôter dix ans au printemps de
votre âge ?

NINON DE L'ENCLOS.

Oh ! j'espere bien n'être pas vieille ſi-tôt :
voyez ma toilette ; tout y fert à la fante , &
rien à la coquetterie ; le blanc n'y eſt jamais

PARTIE II. entré, ni la pommade d'uvé (*); ma poudre est sans essence; je me lave avec de l'eau de la Seine, & non avec de l'eau de Cologne; pour mon rouge, c'est, si j'en crois mon parfumeur, la pure quintessence des végétaux.

MILORD CHESTERFIELD.

On vous trompe, Ninon; la chymie ne fauroit décomposer les végétaux au point d'en faire du rouge; le fond de cette poudre corrosive est toujours du talc, amalgamé avec du carmin, par le moyen de l'huile de Ben qui en fait la liaison: or, comment voulez-vous qu'une drogue composée de particules d'une pierre réfractaire, d'une poudre dessicative & d'une huile sujette à se rancir, n'altère en rien le tendre velouté de la peau? L'incon-

(*) Cette pommade d'uvé, à qui les parfumeurs donnent aussi d'autres noms plus imposans, est une espece de cérat auquel on ajoute du blanc de cérule ou du magistere de bisimuth; cette composition blanchit pour le moment à cause d'un enduit de chaux métallique qui séjourne sur la peau: mais si par hasard une femme ainsi colorée s'expose à quelques exhalaisons fétides, le masque noircit aussi-tôt, & la coquette est trahie,

vénient est bien plus grand encore, quand, sous prétexte de perfectionner le rouge, on y fait entrer de la céruse (*), du vermillon & d'autres préparations métalliques (**); le tempérament alors dépérit, le fluide nerveux se

L'HOMME
SEUL.

(*) Les femmes ne savent pas que la céruse est une espèce de rouille de plomb corrodé par l'acide du vinaigre réduit en vapeurs: si elles admettoient quelquefois des physiciens à leur toilette, les parfumeurs y perdroient sans doute, mais leur teint y gagneroit & leur santé aussi.

(**) Presque tous les compositeurs de rouge & de blanc y font entrer des minéraux.

Le cinnabre est un minéral chargé de soufre & de mercure, dont on n'augmente l'éclat qu'en le sublimant.

Le minium est du plomb calciné au feu de réverbère.

Le bismuth est un demi-métal chargé d'arsenic, qu'on a fait dissoudre dans l'eau-forte; c'est lui qui fait le blanc le plus beau & le plus destructeur.

La céruse est du plomb préparé par la vapeur du vinaigre, &c. &c. &c.

Toutes ces compositions, suivant la médecine la plus éclairée, pénètrent par les pores & les veines capillaires de la peau, attaquent les glandes de la salive & celles des yeux, corrompent la pureté de l'haleine, agissent quand on les applique sur la poitrine, contre la substance spongieuse du poumon, & sont la source de la plupart des maladies des femmes, que l'ignorance des causes rend incurables.

PARTIE II. dégrade, & on meurt avant l'âge, pour avoir préféré dans sa jeunesse la mode à la nature.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre physique, milord, est un peu cruelle: savez-vous que vous faites le procès aux Grecques, aux Romaines, à ces Géorgiennes qui regnent dans les ferrails de l'Asie, & aux femmes d'esprit de tous les siecles & de toutes les nations, qui n'ont trouvé que dans le prestige du fard cette espece de printemps éternel, que les hommes nous demandent comme aux houris de l'Alcoran?

MILORD CHESTERFIELD.

Je fais que dans tous les âges & chez tous les peuples il y a eu des hommes sans goût & des coquettes.

Les femmes de l'Orient sont de tems immémorial dans l'usage de faire un cercle autour de l'œil avec du fard d'antimoine, afin de le faire paroître plus grand (*), ou de teindre

(*) Gabriel Sionita, *De Moribus Orient.* cap. XI.
Voyez aussi Tavernier, *Voyage de Perse*, liv. II, ch. 7.

leurs paupières avec la poudre de Molybdené (*), pour faire ressortir le feu de leurs regards : mais Apelle, pour faire sa Campaspe ou sa Vénus, ne s'avisa pas de circonscrire leurs yeux, ou de changer la couleur de leurs paupières.

Poppée inventa une espece de fard en pâte qui lui servoit de masque : il est probable qu'elle avoit son visage factice, quand Néron la tua d'un coup de pied.

Le rouge & le blanc furent trouvés à Rome par les maîtresses des Césars : c'étoit le tems où les vainqueurs du monde commençoint à n'avoir plus de caractere : les Lucrece & les Clémie faisoient alors le métier des courtisanes ; & la postérité des Emile & des Brutus prostituoit son génie à raffiner sur les plaisirs.

L'HOMME
SEUL.

(*) La molybdene est une espece de stéatite coloré par le zinc & qui ressemble au talc ; le peuple la connaît sous le nom de crayon d'Angleterre. Pott a prouvé, dans sa Lithogéognosie, que cette substance contenoit beaucoup de particules ferrugineuses dont il est difficile que l'œil ou les paupières s'accommodent.

PARTIE II. Pour les Françoises, elles n'ont connu le talc & le carmin que par les Italiennes qui accompagnèrent à Paris Catherine de Médicis : & l'époque du rouge chez vous est à peu près celle de la journée de Saint-Barthélemy.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, voilà des époques qui pourroient bien me dégoûter du rouge ; je n'aime point des modes qui me rappellent la dernière dépravation de l'esprit & des moeurs ; car la nature m'a fait d'une pâte tolérante, & j'ai tant de goût pour le plaisir, que je n'en ai point pour le libertinage.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ! Ninon, je te reconnois enfin ; c'est à la raison à épurer tes foiblesses, & voilà les seuls sacrifices que mon ame exigera jamais d'une femme telle que toi : ô mon amante ! il suffit donc de t'éclairer pour te ramener à la nature : combien ce trait de courage t'embellit à mes yeux ! que j'aime à voir, comme à ton esprit, un caractère à ton

vifage

V
va
su

fē
op
me
ch
le
tou
&
dél
vou

ma
-
c
une
part
carm
dans
blen
n'est
T

visage (*) ! avec quelle volupté maitenant je _____
 vais respirer ton haleine, sentir mon ame errante L'HOMME
SEUL.
 sur tes levres & dans nos caresses embrasées ! ...

NINON DE L'ENCLOS.

Arrêtez, milord ; votre philosophie est trop sévère pour moi, & une heure d'entretien a opéré en vous à mes yeux là plus singulière métamorphose ; vous ne me semblez plus ce charmant Chesterfield, si fait pour inspirer le plaisir & pour le goûter : vous avez pris tout - à - coup les rides vénérables d'Hermès & la barbe de Pythagore : quel que soit le délire de vos sens, je vous respecte trop pour vous permettre de partager mes foiblesseſſ.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ! terminez ces plaiſanteries cruelles ; que ma Ninon. . . .

(*) Milord Chesterfield passe ici trop légèrement sur une des plus fortes objections qu'on puisse faire aux partisans du rouge. Il est constant que le vernis du carmin qu'on met sur un visage lui ôte son caractère ; aussi dans un spectacle toutes les têtes des femmes se ressemblent , parce que l'art de varier les nuances d'un teint n'est pas le secret des parfumeurs, mais celui de la nature.

210 DE LA PHILOSOPHIE

NINON DE L'ENCLOS.

PARTIE II.

Milord, vous n'avez plus de Ninon : il m'en coûtera peut-être pour ne plus penser à mon ancien amant ; mais je regarderai dans un miroir mon visage sans rouge, & je me prosternerai en esprit aux pieds de mon philosophe.

MILORD CHESTERFIELD.

Barbare, & qui me dédommagera jamais de l'amour ?

NINON DE L'ENCLOS.

L'amitié. -- Milord, je vous ai prévenu que depuis long-tems je voulois me dépouiller de mon sexe ; je le quitte dès ce moment, & je vous choisis pour me donner une éducation philosophique, qui corrige celle que j'ai reçue dans le monde. Faites passer en moi quelques étincelles de cette raison sublime que la méditation vous a donnée ;achevez de me défaire de mes erreurs & de mes terreurs... Soyez enfin pour moi un autre Socrate ; & si vous faites de votre élève un Platon, il vous consolera de la perte d'Aspasie.

ARTICLE III.

DE LA MODE.

LES philosophes qui ont fait la mode fille du luxe, se sont trompés sur sa généalogie; dès que les hommes ont été rassemblés en société, ils ont sans cesser d'être pauvres, subi la tyrannie de la mode: ce fléau a régné chez les Scythes avant Anacharsis, comme à Rome après la ruine de Carthage; il domine aujourd'hui dans les deux mondes, depuis Paris jusqu'au Kamtchatka, & de Pékin à la Baye d'Hudson.

L'HOMME
SEUL.

Les peuples qui vont nus se peignent le corps, y dessinent des fleurs, y brodent des animaux & des hiéroglyphes: parmi nous on se contente de vernir son visage, & de porter des habits mesquins & des pannaches ridicules: en général, chez les sauvages la mode est sur les corps, & chez les peuples polis, elle est sur les habits.

O ij

PARTIE II.

L'article que je traite sera court ; car il est difficile de s'étendre sur la mode : au moment où je prends mes crayons pour dessiner sur la toile son image fugitive, elle n'est déjà plus.

Au reste, quand même ce Protée pourroit être fixé, ce ne feroit point au philosophe à tracer l'histoire frivole de ses métamorphoses.

Le besoin, ce tyran des êtres sensibles, force l'homme dans les zones tempérées à s'habiller sous peine de la douleur, & vers les pôles sous peine de la mort (*).

Les législateurs chez les peuples polis ont réuni au motif du besoin celui de la décence ; ils ont pensé qu'en mettant entre la femme & l'homme une barrière, la vertu y gagneroit sans rien faire perdre à l'amour : en effet, l'imagination s'embrase bien plus par les char-

(*) Sous la zone torride ce besoin n'existe pas ; au reste, l'œil dans ce climat s'accoutume à une nudité presque parfaite, & ce n'est point par de pareils tableaux que l'imagination s'embrase : aussi un Espagnol demandant à un Indien comment il pouvoit aller tout nu, celui-ci lui répondit avec justesse, qu'il étoit tout visage.

mes qu'elle pressent que par ceux qu'elle dé-
couvre.

L'HOMME
SEUL.

Le sexe obligé par la nature d'avoir de la pudeur, & par les loix d'en porter au moins le cachet, n'a pas tardé à faire servir l'invention même des habits aux progrès de sa coquetterie : la mode est devenue la base de son éducation pusillanime ; avec la mode les femmes rétrécissent leur esprit, mais gouvernent la terre.

La vanité en général est le ressort qui monte la machine des modes : c'est la vanité qui persuade aux femmes de captiver leurs pieds dans une chaussure étroite, de donner de la circonférence à un panier, & de faire de leur tête un édifice à plusieurs étages : il n'y en a aucune qui ne veuille avoir le pied fin, la taille fvelte, & le corps plus grand qu'elle ne l'a reçu de la nature.

La vanité est presque toujours inseparable du mauvais goût : aussi l'habillement de l'Européen après avoir subi mille révolutions, est

PARTIE II. encore aujourd'hui le plus bizarre & le plus mesquin des deux mondes : on ne voit pas que le seul habit qui convienne à l'homme est celui qui dessine parfaitement les contours & les formes heureuses de sa taille ; on veut à toute force la belle structure de notre corps, & croire que sur ce sujet les tailleurs de Paris en savent plus que la nature (*).

(*) Nos femmes seroient bien étonnées si elles favoient que le tems où les beautés Grecques agiterent le monde, fût celui où leur habillement s'approchoit le plus de la simplicité de la nature ; il n'y avoit alors sur leurs têtes ni fleurs ni diamans, & quand leurs cheveux ne tomboient pas en ondoyant sur leurs épaules, elles les portoient noués simplement avec une aiguille de cheveux. *Pausanias, lib. I, page 51.*

Dans les villes elles avoient toujours la tête nue, & à la campagne, pour se garantir de la chaleur du soleil, elles ne portoient qu'un petit chapeau Thessalien, assez semblable aux chapeaux de paille dont se servent encore aujourd'hui les femmes de Lombardie. *Tragéd. d'Œdipe à Colonne, vers 306.*

Leur habillement étoit des plus simples ; il consistoit dans le vêtement de dessous ou la chemise ; la robe formée de deux bandes de drap cousues dans leur longueur & attachées sur l'épaule avec une agrafte, & le peplon ou le manteau : il paroît même qu'il y avoit des personnes qui ne portoient que le vêtement de dessous,

La seule mode en ce genre que le sage
puisse approuver, est celle qui tend à voiler
des défauts de conformation : ainsi la fraise
espagnole conviendroit au Crétin pour voiler
ses goîtres, & les paniers de nos petites-mâî-
tresses aux Naires de Calicut & aux Man-
ghiens de Manille, pour cacher les uns leurs
queues, & les autres leurs grosses jambes (*).

L'HOMME
SEUL.

& ce sont celles qu'Euripide nomme *Monopeploï.*
Hecub. tragéd. vers 933.

Dans cet âge d'or on ne jugeoit de la grace des habits
que par la facilité avec laquelle ils se prétoient à imiter
les formes heureuses du corps ; c'est pour cela que les
anciens faisoient usage d'étoffes aussi légères & aussi
transparentes que nos gazes d'Italie ; ce sont celles
qu'ils nommoient des *Brouillards.* *Turneb.* advers. lib I,
cap. XV.

N'oublions pas qu'il s'agit ici des Grecques du tems
des Hélènes, des Atalante & des Andromede ; le luxe
vint dans la suite rétrécir les esprits & amena le torrent
des modes indécentes ou ridicules.

(*) Voyez sur la queue des Manghiens de Manille,
les *Voyages de Gemelli Carreri*, tome V, page 192, &
sur les jambes des Naires de Calicut les *Voyages de Pyrard*, page 416. Cette dernière singularité se trouve
aussi à Ceylan dans une race particulière de ces insu-
liaires. --- *Recueil des voyages qui ont servi à l'établisse-
ment de la compag. des Indes de Hollande*, t. IV, p. 362.

PARTIE II. Mais d'ordinaire la mode sert plus à faire soupçonner des défauts qu'on n'a pas, qu'à voiler ceux qu'on a.

Il y a un vaste empire dans notre continent où la mode des habits a moins exercé sa tyrannie, c'est la Chine; depuis quatre mille ans ses peuples ont conservé la même façon de s'habiller; & lorsque dans la dernière révolution les empereurs Tatars ont voulu la réformer, ils ont éprouvé les mêmes obstacles que les Russes opposerent à Pierre le Grand quand il voulut couper leur barbe: quelques citoyens aimerent mieux perdre la vie que leurs habits ou leurs cheveux: on ne peut expliquer ce phénomène qu'en supposant que l'orgueil des Chinois se trouvoit humilié d'emprunter des modes d'un conquérant à qui il donnoit ses loix: quelque penchant que les femmes eussent à varier leur parure, la vanité nationale fit taire alors la vanité des individus.

Dans notre Europe où la vanité de l'individu est tout, & où celle de la nation n'est rien,

la mode ne s'est pas bornée à mettre du caprice dans notre habillement, elle a inventé mille parures qui ne tiennent point à la nécessité de se couvrir, & dont souvent le moindre défaut est d'être superflues.

L'HOMME
SEUL.

L'éclat & la rareté des diamans a fait naître aux femmes l'idée d'en charger leur col, leurs cheveux & leurs oreilles; delà ces pompons, ces rivières & tous ces riens brillans qui annoncent fastueusement à tout le monde, non qu'une femme est belle, mais qu'elle est riche : il est même du bon ton dans les capitales d'acheter toutes ces bagatelles, quand on a un équipage, dût-on ruiner ses enfans, pour représenter à des spectacles, & mettre sa dot en girandoles.

Les négresses qui n'ont pas de diamans, portent sur leur col des sonnettes (*): c'est le même esprit qui a dicté cette parure; & le philosophe, à cet égard, ne met pas de différence entre la rivière d'une Angloise, &

(*) Voyez *Voyages de Linscot, Indiæ Orient. Part. sec. page 12.*

la sonnette d'une négresse du Zanguébar.

PARTIE II. Une autre mode bien plus absurde encore que celle de faire plier ses oreilles sous le poids des diamans, est celle de marcher en tems de paix l'épée à son côté, soit qu'on aille invoquer Dieu, soit qu'on parle à des femmes : cet usage féroce fait naître à chaque instant des rencontres & des assassinats; en vérité, c'est bien assez qu'une mode dégrade l'esprit national, sans lui permettre encore de faire verser le sang des hommes.

Chez un peuple qui ne vit que dans l'atmosphère dévorant du luxe, la manie des modes ne se borne pas à des parures frivoles, dont le sage rougit, mais auxquelles il se soumet (*): elle va encore empoisonner, de tems

(*) Montaigne en donne les raisons dans son style suranné, mais énergique : *Ces considérations*, dit ce philosophe, *ne doivent pas détourner un homme d'entendement de suivre le style commun ; ains au rebours, il me semble que toutes façons écartées & particulières partent plutôt de folie & d'affectiones ambitieuses que de vraie raison, & que le sage doit au-dedans retirer son ame de presse & la tenir en liberté de juger librement les*

en tems, la pensée de l'homme & la morale
de la nature.

L'HOMME
SEUL.

Si ce sont des femmes qui donnent le ton à leur siècle, il faut que tout porte l'empreinte de la frivolité; alors les connoissances ne s'étendent qu'en superficie, les livres sans ordonnance générale, n'ont que le brillant des détails; & les ouvrages mêmes des philosophes sont moins faits pour les bibliothèques que pour les boudoirs.

Une mode fatale aux mœurs nationales s'est introduite dans ce siècle: c'est celle d'entretenir des filles: on a mis de la vanité à se ruiner pour une actrice, dont le cœur est encore plus flétris que les charmes; qui se prostitue sans

choses; mais quant au dehors qu'il doit suivre entièrement les façons & formes reçues: la société publique n'a que faire de nos pensées c'est la règle des règles & générale loi des loix, que chacun observe celles du lieu où il est. Essais de Montaigne, liv. I, chap. XXII.

Voilà pourquoi quelques séfètes de philosophes anciens ont eu tort d'adopter un manteau particulier: la bonne philosophie n'a point d'affiche; & si le sage doit imprimer son cachet sur quelque chose, ce n'est point sur une parure futile, c'est sur ses mœurs & ses ouvrages.

PARTIE II. goût, & qui préfere presque toujours le laquais qui la fert, au seigneur qui la paie.

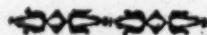
Le duel le siecle dernier étoit encore une sorte de mode; mais cet abominable point d'honneur suppose une espece de courage, & comme nos ames ainsi que nos forces physiques vont toujours en se dégradant, il est probable que cette mode ne tardera pas à disparaître: si mes conjectures sont vraies, notre inertie opérera une réforme où ont échoué les loix, la raison & la vertu.

Enfin, (car ma plume se lasse à tracer les crimes de la mode) le suicide est presque devenu, de nos jours, une affaire de convenance: j'attribue ce délire passager aux désastres qu'ont entraînés les révolutions des fortunes, & sur-tout à la gangrene des esprits amenés par le poison lent de l'athéïsme: si cette épidémie avoit duré un demi-siecle, il y auroit eu plus d'édifices que d'hommes dans nos capitales.

En général, c'est en imprimant sur ce qui

lui déplaît le sceau du ridicule, que la mode parvient à tout dénaturer; l'homme du monde dit : *Cela ne se fait pas*, & il devient pusillanime, fourbe ou barbare; le philosophe dit : *Cela ne doit pas se faire*, & son génie s'épure en rendant hommage à la vertu.

L'HOMME
SEUL.



ARTICLE IV.

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE DÉ-
GRADER LA TÊTE DE L'HOMME.

CHEZ presque tous les peuples on a répété
PARTIE II. le blasphème d'Alphonse de Castille, sur la pré-
 tendue imperfection des êtres (*); & on a accusé
 la nature de n'avoir organisé l'homme, qu'après
 avoir entouré ses yeux d'un triple bandeau.

Sur ce principe mille nouveaux Prométhées
 se sont avisés de placer l'homme dans leur
 atelier, de le façonner suivant leur caprice,
 & d'employer un ciseau détructeur pour subs-
 tituer les beautés d'opinion à la beauté simple
 & sublime de la nature.

(*) Tout le monde fait que ce prince n'entendant
 rien à l'ordonnance des mondes par le moyen des cycles
 & des épicycles de Ptolomée, dit un jour que si l'être
 suprême l'avoit appellé à son conseil au moment de la
 création, il l'auroit éclairé sur la marche des astres:
 cependant il pourroit se faire à toute force que ce mot
 fût moins un blasphème contre Dieu qu'une épigramme
 contre les astronomes.

C'est sur-tout notre tête qui a souffert le plus des attentats de la mode : les Indiens du royaume de Laos & les Naires de Calicut , ne trouvent de la physionomie qu'aux hommes qui ont de longues oreilles; aussi ils savent les agrandir de façon qu'elles tombent sur les épaules (*): chez presque tous les peuples les femmes en percent le cartilage pour y suspendre des pârures de fantaisie : les Omaguas mettent dans l'ouverture de gros bouquets de fleurs (**); les negres de la nouvelle Guinée y passent de longues chevilles (†), & les Européennes y attachent des diamans.

Les Chinôises , qui ne veulent rien que de mignon dans la beauté , se tirent sans cesse les paupières pour diminuer la grandeur apparente

(*) *Voyage de la Loubere* , & recueil des *Lettres édifiantes*. --- C'étoit aussi l'usage des anciens Péruviens : aussi quand Pizarre vint les subjuguer , ne sachant quel nom leur donner , il les appella *Los Orejones* , le peuple aux grandes oreilles.

(**) *Voyage de l'Amérique méridionale* , par M. de la Condamine , page 48.

(†) *Voyage de Dampier* , tome V , page 102.

PARTIE II. de leurs yeux ; tandis que les Grecques adop-
tant une théorie contraire , les font paroître
plus grands en dessinant autour un cercle de
Molybdene.

Un nez qui promine , comme celui de la Pallas du palais Albani , est une difformité à la Chine , en Tartarie & chez les Hottentotes ; aussi dans toutes ces contrées on a soin d'écra-
fer le nez des enfans dans leur berceau (*) ; & l'éducation des filles sur-tout est manquée quand à l'approche du mariage elles n'ont pas le nez camus.

On n'applatit pas le nez des filles sur les côtés de Malabar , chez les insulaires du golfe Persique & dans la Californie ; mais on en perce la cloison pour y passer des anneaux , des épingle d'or & des colifichets de crys-
tal (**). Quelques negres par vanité y mettent

(*) Chardin (voy. tome III , page 86) a observé cette bizarrerie cruelle à la Chine & chez les Tartares ; & Kolbe (*Descript. du Cap.* page 275) a fait la même remarque au cap de Bonne-Espérance.

(**) V oyez *Recueil des voyages de la compagnie de*
aussi

aussi des chevilles (*). Il y en a qui en perdent l'organe de l'odorat ; mais ils sont aussi fiers de cette dégradation , qu'un Scipion & un Catinat le seroient de leurs blessures.

Les sauvages du Brésil ajoutent à la plupart de ces usages meurtriers une mode que personne, dans les deux continens , ne paroît leur avoir envié ; c'est de faire une ouverture dans la levre inférieure , pour y passer une pierre verte & un petit cylindre d'ivoire (**).

Comme tout ce qui peut dégrader l'être raisonnable par excellence , a été imaginé par le mauvais goût uni à la vanité , les habitans d'une côte de la Nouvelle-Hollande , persuadés que l'homme parfait ne doit avoir que trente dents , s'en arrachent deux au-devant de la mâchoire supérieure (†). Ce n'est pas là tout-

L'HOMME
SEUL.

Hollande , tome VI , page 461 , & tome V , page 191 , & *Natuurlyke historie van California* , tome I .

(*) *Voyage de Dampier* , tome V , page 102 .

(**) *Voyage fait au Brésil* , par Jean de Lery , p. 108 .

(†) *Voyage de Dampier* , tome II , page 171 .

à-fait le motif qui a porté les insulaires de **PARTIE II.** Macacar à les imiter ; car ils remplacent les deux dents naturelles qu'ils s'ôtent, par des dents d'or ou d'argent (*). Au reste, on n'a point différé sur ces dents de métal qu'on trouva aux Macassarois, comme dans le siecle dernier on le fit sur la dent d'or de l'enfant de Silésie.

Montesquieu a composé un *Esprit des loix* ; je crois qu'en composant un *Esprit des coutumes*, un homme de génie feroit un ouvrage encore plus piquant, sans être moins utile.

(*) *Théâtre critique de don Feijoo*, Discours sur la prospérité & l'adversité. --- Pizarre trouva aussi au Pérou une peuplade entière à qui il manquoit deux dents incisives ; mais ce n'étoit ni par la raison des habitans de la Nouvelle-Hollande ni par celle des insulaires de Macacar : Garcilasso en donne une autre cause assez extraordinaire ; il prétend que les ancêtres de ces Indiens ayant massacré dans une rébellion le grand sacrificeur de Cusco, avec le fils de leur souverain, l'Ynca, pour punir un pareil attentat, fit arracher deux dents à tous les rebelles : ces malheureux, qui croyoient leur cause bonne, firent la même opération à leurs enfans & exigerent qu'ils la répélassent sur leur postérité : ainsi, ce qui étoit un monument d'opprobre devint par leurs préjugés un signe de distinction.

Il n'est pas difficile de pénétrer l'intention des Huns & des Sarmates, quand à la veille d'un combat ils se faisoient dans les joues de profondes incisions (*) ; on sent qu'ils ne cherchoient qu'à effrayer leur ennemi par l'aspect féroce que leur donnoient ces incisions : il ne faut point juger des guerriers par le reste des hommes ; & dès qu'on embrasse un état contre-nature, on est conséquent quand on outrage la nature :

Mais quel a pu être l'esprit de la coutume de tant de peuples du Nouveau-Monde, de changer la forme originelle de la tête ? par quelle démence les sauvages de la Caribane, pour exhausser les épaules de leurs enfans à la hauteur de leurs oreilles, chargent-ils leurs têtes de poids énormes, & à force de tourmens réussissent-ils à faire rentrer les vertebres du col dans la clavicule (*) ? Quel est le but des Omaguas en serrant la tête des enfans nou-

L'HOMMÉ
SEUL.

(*) *Jornandès rer. Gothic. Cap. XXIV.*

(**) *Voyages de Corréal*, tome II, pages 58 & 59.

veaux-nés entre deux planches (*), pour la PARTIE II. rendre quarrée ? Pourquoi les Canadiens ont-ils la plupart la tête sphérique ; & d'autres sauvages, à force d'art, la rendent-ils pyramidale ? Une tête est-elle faite pour être un cube, un globe ou une pyramide ?

Une Indienne, à qui un voyageur demandoit la raison de ces bizarries cruelles, répondit que son fils avec une tête aplatie ressembleroit davantage à la pleine lune : mais je ne me persuaderai jamais qu'une nation entière s'accorde à rendre sa postérité stupide, parce que la lune est plus brillante dans son plein que dans ses phases.

Si l'Indienne qui a donné cette réponse avoit elle-même une tête de pleine lune, quel

(*) *Voyages de l'Amérique méridionale*, par M. de la Condamine, page 72.

Dans d'autres contrées on aplatis la tête des enfans en mettant sur le front & l'occiput deux masses d'argile qu'on comprime insensiblement jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une liqueur blanchâtre : alors, dit un philosophe, l'opération tend à sa fin & le monstre paroît. --- Voyez *Recherches philosophiques sur les Américains*, tome I, page 150.

fonds y a-t-il à faire sur son raisonnement ?

De plus par cette interprétation le problème entier n'est pas résolu ; on rend bien raison des têtes plattes de quelques Américains, mais non des têtes sphériques des Canadiens, des têtes quarrées des Omaguas, & des têtes sans col des sauvages de la Caribane.

Je ne vois que le fanatisme qui puisse rendre raison de ces blessures profondes faites à l'espèce humaine : il n'y a que lui qui mette la vertu à répandre le sang des hommes ; il n'y a que lui qui mène à la stupidité par la barbarie.

Et qu'on ne m'accuse pas de calomnier le fanatisme ; il a produit tant de désastres sur ce globe, que quelque crime qu'on lui impute, il sera toujours impossible de le calomnier.

Il est probable que les prêtres du Nouveau-Monde en exposant au culte des peuples, des divinités d'une figure bizarre, les auront conduits peu à peu à l'adopter ; qui fait si des mères imbécilles n'ont pas d'abord été flattées de paître de leurs mains l'argile de l'homme,

L'HOMME
SEUL.

pour faire de leurs enfans des demi-dieux ?

PARTIE II.

Ces opérations barbares en altérant l'organisation du cerveau préparoient nécessairement à une stupidité éternelle, mais ce n'étoit point un inconvenient aux yeux des Bonzes du Nouveau-Monde; un prêtre fanatique ne peut parvenir à brider à son gré les individus qu'il gouverne qu'en les changeant en bêtes de somme.

Il est possible que dans la suite les Européens aient éclairé en partie ces sauvages sur l'hypocrisie de leurs prêtres, & le néant de leurs dieux; mais alors le désespoir aura perpétué en eux l'ouvrage du fanatisme: graces à nos lumières cruelles, mécontens de la terre stérile, où ils végétoient & du ciel qui les éclairoit, vaincus par notre artillerie plutôt que par notre courage, environnés de conquérans anthropophages, sans dieux, sans loix & sans patrie, ils auront dit à leur postérité malheureuse: *naïssez stupides; il vaut encore mieux pour vous n'être pas hommes, que de ne vivre que pour les maudire.*

ARTICLE V.

*DE QUELQUES AUTRES USAGES
BIZARRES ET CRUELS.*

LIl n'y a point de partie du corps humain sur laquelle les peuples n'aient laissé des traces de leur stupidité barbare ; on a traité l'homme vivant comme dans les amphithéâtres de chirurgie les anatomistes traitent un cadavre.

L'HOMME
SEUL.

Les Guaranis font dans l'usage quand ils perdent un pere, une femme ou un époux, de se couper une phalange des doigts ; de sorte qu'on peut connoître par l'inspection de leurs mains, non combien ils ont eu d'héritages, mais combien de personnes dans leur famille ont payé le tribut à la nature.

Comme rien ne circule plus aisément, soit chez les peuples sauvages, soit chez les peuples polis, que les modes qu'aucune raison ne justifie, celle-ci dans son principe fut adoptée par les Tcharos du Paraguay, les sau-

PARTIE II. vages du Paramaribo , & quelques hordes encore barbares de la Californie (*) ; mais les Européens qui les subjuguèrent , se voyant mal servis par des esclaves mutilés , réussirent à abolir presqu'entièrement cette extravagance : c'est pour la première fois que l'intérêt rendit humains des conquérans.

Ce délice de la douleur s'est rencontré aussi à une extrémité de notre continent ; & la Loubere en parle comme d'un usage observé de tems immémorial au cap de Bonne-Espérance (**) : mais des Européens qui ont éclairé ses habitans , sans les conquérir , leur ont fait entendre que des doigts coupés ne sont bons ni aux morts qu'on honore , ni aux vivans qui les pleurent ; & aujourd'hui les Hotentots meurent sans que leurs veuves se mutilent.

(*) Voyez les *Relations de Sepp* , les *Lettres du P. Cataneo à son frere* , l'*Histoire du Paraguay* , par le jésuite Charlevoix , &c.

(**) *Voyage de Siam* , tome II , page 167.--- Kolbe en parle aussi , mais il fait entendre que les femmes seules avoient le privilege de mutiler leurs doigts quand elles perdoient leurs époux.

Du délire de la douleur, passons à celui de la coquetterie : tout le monde fait qu'à la Chine les mères emploient des tortures cruelles pour empêcher les pieds de leurs filles de croître (*); cette opération réussit d'ordinaire au gré de leur vanité ; & Maupertuis prétend avoir vu des mules chinoises, où nos François ne pourroient faire entrer qu'un doigt de leur pied (**): il est probable que cet usage a été observé de tems immémorial à la Chine ; car Pline d'après Eudoxe, parle d'une nation Indienne où les femmes avoient le pied si petit qu'on les nommoit *pieds d'autruche* (†).

L'HOMME
SEUL.

(*) Suivant quelques voyageurs, dès l'âge de trois ans on leur ferre les pieds avec tant de violence, que le fluide qui doit les nourrir est refoulé vers les autres extrémités du corps, ce qui altere leur organisation : s'il en faut croire les missionnaires, l'opération est bien plus cruelle ; on leur casse le pied, ensorte que les doigts sont rabattus sous la plante ; ensuite on emploie une eau corrosive pour brûler les chairs, & le moindre inconvenienc de cette mode atroce est de les empêcher de marcher.

(**) *Vénus physique*, Œuvres de Maupertuis, tome II, page 113.

(†) Plin. *Hist. natur.* lib. VII, cap. II.

PARTIE II. Assurément ce n'est pas Confugtsée qui a inspiré aux Chinoises de se rendre boiteuses, pour acquérir une beauté de préjugé; ce philosophe savoit trop bien que l'élégance du corps dépend de celle des proportions, & qu'une jolie femme n'est pas faite pour être éternellement assise, comme la Mythologie nous représente Pirthoüs.

C'est encore une vanité mal-entendue qui a engagé les insulaires de Formose à graver sur leurs corps, avec un caillou tranchant, la figure des fleurs & des animaux de leur climat (*). L'opération, suivant les voyageurs, est si cruelle qu'elle feroit mourir l'Asiatique qui l'endure, s'il ne mettoit de longs intervalles entre les tortures qui la perfectionnent. Ordinairement il faut un an pour que la peau de l'insulaire devienne un damas ou un papier de la Chine.

Cette mode semble avoir fait le tour du globe; car on l'a retrouvée dans l'Indos-

(*) *Lettres édifiantes*, tome XIV.

tan (*), au Sénégal (**), à Sierra Liona (†), & jusques dans la Floride (††); encore aujourd'hui un grand nombre d'Arabes brodent leur peau, & font pénétrer la couleur qui en fait le fond avec une aiguille (¶); & les petites-maîtresses de Tunis gravent sur leurs corps des chiffres avec la pointe d'une lancette & du vitriol (§). Au reste, dans presque toutes ces contrées l'usage de se tourmenter pour paraître plus laids, est un des priviléges des grands & de la noblesse; pour le peuple il est condamné à suivre obscurément l'instinct de la nature.

L'HOMME
SEUL.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, qui a tant conjecturé, attribue la coutume de cizeler sa peau à la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se con-

(*) *Voyages de Tavernier*, tome III, page 34.

(**) *Voyages du sieur Lemaire*, sous M. Dancourt, page 144, &c.

(†) *Voyages de Struys*, tome I, page 22.

(††) *Voyage de Corréal*, tome I, page 36.

(¶) *Voyages de Pietro della Valle*, tome II, p. 269.

(§) *Afrique de Marmol*, tome I, page 88.

PARTIE II. noître elles-mêmes, & de prévenir leur mélange avec d'autres tribus vagabondes (*).

Cette explication n'est guere plus heureuse que celle de nos savans qui avec la clef des étymologies interpretent des hiéroglyphes.

Des tribus errantes ne sont jamais nombreuses, & tout le monde s'y connoît sans qu'on ait besoin d'imprimer sur sa peau le chiffre de sa nation.

Parmi les sauvages on ne s'est jamais avisé d'interdire le mélange des tribus, parce qu'il n'entre dans l'idée de personne d'abandonner son pere & ses enfans, & de se faire une nouvelle patrie.

Enfin, cette mode que l'auteur des *Recherches* croit n'avoir été adoptée que par quelques hordes vagabondes, regne à Formose, à Tunis & dans l'Indostan ; c'est-à-dire, dans des contrées polices où il y a des villes, des mœurs & des loix : certainement une femme du Décan ne cisele pas sa peau comme un

(*) *Recherch. philosoph.* tome I, page 206.

vase étrusque, pour que le Nabab de son pays ne la confonde pas avec une Indienne du Malabar, & une beauté de Tunis ne grave pas sur sa gorge des chiffres Africains, afin d'être reconnue dans les vaisseaux de sa nation par ses corsaires. La coquetterie seule a pu dicter ce trait de démence barbare aux négresses, aux Indiennes & aux sauvages de la Californie : c'est le même principe qui a dégradé le pied chinois, mutilé les mains Hotentotes, & chargé les oreilles Européennes de girandoles.

L'HOMME
SEUL.

Une des modes les plus fatales à l'espèce humaine qu'ait enfanté le désir aveugle de plaisir, est celle de ces corsets destructeurs, dont chez tous les peuples policiés on comprime le corps délicat d'une fille pour lui former la taille.

Cet usage digne des Scythes & des Vandales, date cependant de la plus haute antiquité, & on le trouve chez les nations les plus anciennes de la terre ; les Grecques avoient leur

fléfodesne, & les Romaines leur *castulla* (*).

PARTIE II. Les Athéniennes favoient aussi se serrer le corps avec des planches légères de bois de tilleul, soit pour relever leur gorge, soit pour cacher quelque difformité (**). Par-tout le sexe a sacrifié sa vigueur naturelle & sa santé, à la manie, je ne dis pas d'être plus belle, mais de le paroître.

Chez nous, après avoir dégradé l'enfant par les tortures du maillot, on lui fait une taille factice avec les corsets & les corps à baleine ; on ne voit pas que cette opération barbare arrête le développement naturel de la machine, cause des obstructions dans les poumons, empêche la circulation des fluides dans les vaisseaux, & ruine la poitrine en gênant le jeu de la respiration (†) ; on a même prouvé qu'elle

(*) C'étoit une large bande qu'on mettoit au-dessous de la gorge des filles pour la faire paroître : elle feroit aussi en comprimant le corps à rendre la taille plus fine. --- Voyez *Salmas. not. in Achil. Tat. Erot.* page 543, & *Non. Marcel. Cap XVI*, n°. 5.

(**) Voyez *Casaubon, Not. in Spartan.* page 55.

(†) Les meres à qui le cri de la nature ne se fait pas

avoit étouffé dans le sein des femmes plus d'un fœtus (*): mais c'est en vain que la physique, le goût & la raison déposent contre cet abus, l'instinct de la coquetterie franchit toutes les barrières qu'on lui oppose. On veut une taille à la mode, & pour l'avoir on s'expose à mourir pulmonique, & à tuer ses enfans avant qu'ils paroissent à la lumiere.

Encore si une taille à la mode étoit une des graces de la nature; mais nous ne raisonnons guere mieux sur la beauté que les Oma-guas ou les sauvages de la Californie; ces tailles si fines qui semblent couper en deux

entendre, & pour qui il faut des autorités, peuvent consulter Huxam. *Dissertat. sur les Peripn. & Pleurésie*, les ouvrages d'Ambroise Paré, page 674; ceux de Riolan, de Winslow, de Balleferd, de Tissot, de Haller & de Boerhaave; l'*Emile du citoyen de Geneve*, l'ouvrage moderne intitulé: *Dégradation de l'espèce humaine par l'usage des corps de baleine, &c. &c. &c.* Je défie qu'on cite en faveur du préjugé contraire d'autre suffrage que celui de l'auteur paradoxal de l'*Orthopédie* & de l'*Ami des hommes*; le premier a été réfuté par le célèbre Winslow & l'autre par son cœur.

(*). *Dégradation de l'espèce humaine, &c. page 8.*

PARTIE II. le corps d'une femme, détruisent les proportions de sa belle architecture. Les Grecs, meilleurs juges que nous, auroient regardé nos femmes à la mode comme de jolis monstres : quand l'homme de goût veut étudier ces formes heureuses que la nature semble avoir façonnées de ses mains, il ne va pas les chercher dans les boudoirs de nos Européennes ; mais dans les dessins de la Pallas Albani, de la Vénus de Médicis & de la Niobé de Praxitele.

CHAPITRE VIII.

SUITE DE L'EXAMEN DE LA DÉGRADATION HUMAINE, OU DES INSULTES FAITES A LA NATURE DANS LES ORGANES GÉNÉRATEURS.

Si jamais l'homme a attenté contre lui-même, c'est lorsqu'il a dit à la nature, je m'oppose à ton pouvoir générateur; tes ouvrages sont à moi; puisque je les mutile, & j'ai acquis un droit terrible sur ma race, puisque je puis l'anéantir.

L'HOMMÉ
SEUL.

Ce n'est cependant que par degrés que l'homme s'est fait le tyran des générations à naître; son cœur l'a fait bon, l'intérêt l'a rendu foible, & l'habitude des foiblesse l'a conduit au dernier des crimes.

ARTICLE PREMIER.

DE LA CIRCONCISION.

PARTIE II. **U**NE des premières insultes faites à la nature, dans le plus précieux de nos organes, c'est la circoncision.

Cette coutume bizarre de couper une membrane de l'organe générateur, naquit entre l'équateur & le trentième degré de latitude septentrionale ; la mode, un préjugé de propriété, & l'épée de Mahomet l'ont ensuite étendue dans d'autres parties du globe, & aujourd'hui il y a encore plus d'un dixième des habitans de la terre circoncis (*).

L'appareil de la circoncision, telle qu'on la

(*) Les conquérans du Nouveau-Monde y ont trouvé la circoncision établie ; les insulaires de Cosumel, vers la pointe de la Floride, se coupoient le prépuce avec une pierre tranchante : il en étoit de même des Guancos, des Othomacos, des peuples de Cuijoto, d'Uru & des Salivas de l'Orénoque. --- Voyez Pierre d'Angleria, *De insulis ruper repertis*, & l'*Histoire de l'Orénoque* du moine Gumilla, tome I, page 183.

pratique aujourd'hui dans les synagogues sur des enfans nouveaux-nés, fait frémir l'homme sensible & honnête : le rabbin chargé de l'opération étend sur l'autel la victime ; il arrache avec ses ongles la membrane profane & sucre la blessure : ensuite il recommence à mutiler son néophyte, arrête le sang avec des poudres astringentes, & jette le lambeau de chair dans un vase plein de sable ; les insulaires de Madagascar ajoutent à ces horribles cérémonies, celle d'avaler le prépuce qu'ils arrachent : ainsi le fanatisme les rend réellement antrópophages.

Lorsqu'on circoncit des personnes âgées,

Pour les Mexicains, ils se contentoient de faire une légère incision à l'organe générateur de l'enfant & à ses oreilles ; & pourvu qu'il en sortît une goutte de sang, ils croyoient le néophyte digne de vivre en société avec les hommes. --- *Histoire de la conquête du Mexique par Cortès, tome I.*

Cet usage des Indiens du Mexique a fait faire une singularité bâvue au docteur Mallet ; il s'est imaginé qu'à Mexico on coupoit à tous les enfans mâles le prépuce & les oreilles. --- Voyez l'*Encyclopédie*, art. *Circoncision, & la réfutation de ce mensonge historique. Recherches philosoph. sur les Américains*, tome II, page 136.

PARTIE II. elles sont malades plus d'un mois ; d'ordinaire il y en a une sur vingt qui en meurt (*). Et quand depuis Mahomet il n'y auroit eu qu'une seule victime de cette opération, sa mort sanglante déposeroit à jamais contre le fanatisme des juifs & des propagateurs du Coran.

Des docteurs, accoutumés à se jouer de la raison, l'ont fait servir quelquefois à justifier la circoncision ; le bénédictin dom Calmet, qui croyoit aux Vampires, croyoit aussi l'opération hébraïque nécessaire aux peuples de l'Orient : il affirme, sur l'autorité de quelques écrivains (qui n'en ont point) qu'elle seule exempte d'une sorte de charbon qui naît sur l'organe générateur de tous les incirconcis ; &

(*) *Les Salivas circoncisent leurs enfans le huitième jour sans en excepter les filles, & cela d'une maniere si cruelle qu'il en meurt plusieurs de l'un & de l'autre sexe. ... Je trouvai, en 1641, dans les bois un enfant moribond dont les plaies s'étoient envenimées & dont tout le corps étoit ouvert d'une maniere dégoûtante. Pour que ces enfans ne sentent pas l'instrument avec lequel on leur déchire le prépuce, on a soin de les enivrer. Personne n'est exempt de cette sanglante cérémonie. --- Voyez Histoire de l'Orénoque, de Gumilla, tome I, page 183.*

Il en conclut que l'amputation du prépuce est
le chef-d'œuvre de la politique, de la chirur-
gie & de la raison (*).

L'HOMME
SEUL.

Malheureusement pour le dissertateur, Abulfeda, Albuferage, ni même le médecin Avicenne n'ont parlé de ce charbon endémique : Tournefort, Pockoke & les voyageurs les plus exacts qui ont parcouru l'Orient, gardent le même silence ; & sans le témoignage du crédule Philon, il feroit probable que dom Calmet auroit créé le charbon des incirconcis, pour avoir le plaisir de leur donner son remede de la circoncision.

Notre Buffon, dont l'autorité est un peu supérieure à celle des Philon & des dom Calmet, a cru aussi que la circoncision pouvoit être fondée sur la nécessité ; & sa raison est * que la membrane coupée s'opposeroit par son

(*) Voyez dans sa *Dissertation sur la circoncision*, le parti qu'il tire du silence des peuples de l'Asie, chez qui il n'a point voyagé, & de l'autorité des auteurs qu'il n'a peut-être jamais lus.

accroissement à la génération (*). Il en est
PARTIE II. probablement de cette excroissance comme
du charbon de dom Calmet : le philosophe
cite l'anatomie de Dionis, & les voyages de
La Boulaye ; mais Dionis ne parle dans son
livre que d'une maladie particulière qui n'est
pas plus rare en Europe qu'en Orient (**) :
pour La Boulaye, qui sûrement n'avoit pas
visité le prépuce des Turcs, des Asiatiques &
des Mexicains, il ne donne que ses conjectures ; & assurément les conjectures d'un La
Boulaye ne valent pas le scepticisme raisonné
des philosophes.

L'auteur ingénieux des *Recherches philosophiques sur les Américains*, a eu aussi un système particulier sur la nécessité de la cir-

(*) *Hist. natur.* petite édition complète, tome IV,
page 225.

(**) *Anatomie de Dionis*, Dém, 4, --- J'ai eu occasion d'interroger des Turcs & un Arabe, soit sur l'excroissance du prépuce, soit sur le charbon endémique dont nous les gratifions ; & ils m'ont répondu avec leur politesse ordinaire, que c'étoit une fable de ces chiens de Chrétiens.

concision : il fait dériver cette opération du besoin qu'ont les incirconcis de détruire les vers qui s'engendrent dans les replis du prépuce (*); mais l'art d'Hypocrate & de Sydenham nous apprend que la génération de pareils animaux n'est pas due à la nature, mais à la mal-propreté ou à la débauche : le petit nombre d'individus que cette vermine tourmente, l'empêche de se propager, dans le premier cas, par des bains d'eau froide, & dans le second par le napolitanum; & puisqu'on peut guérir un malade par un bain ou par une friction, il me semble fort inutile de le circoncire.

L'HOMME
SEUL.

De plus, quand même l'humidité malfaisante du sol Américain pourroit vicier l'organe générateur des Indiens du Panama & du lac Ontario, s'ensuivroit-il qu'il faudroit circoncire les Persans & les Grecs qui habitent le plus beau climat de la terre? Que fait la vermine d'un Huron au prépuce des descendants de Darius & de Miltiade?

(*) *Recherch. philos. sur les Améric. tome II, p. 120.*

PARTIE II. Les Hébreux chez qui la circoncision date de plus loin, n'ont été sujets ni à une excroissance héréditaire au prépuce, ni à un charbon endémique, ni à des vers; si les maladies qu'on leur attribue eussent été des singularités de leur organisation, personne ne s'aviseroit de douter de leur existence; on ne les nieroit pas plus que le tablier des Africaines du cap de Bonne-Espérance.

Il y a des individus, sans doute, viciés dans leur organe générateur; mais autant qu'il est possible il faut les guérir & non les mutiler.

La circoncision est si peu une loi de climat, que dans les contrées où elle est aujourd'hui le plus universellement reçue, autrefois on ne circoncisoit personne. Foë ne fit point de règlement sur le prépuce des peuples de l'Indostan, ni Zoroastre sur celui des Perses, ni Solon sur celui des sénateurs de l'Aréopage; c'est le féroce Mahomet qui, après Moysé, a donné cette loi de sang aux nations qu'il avoit intérêt de rendre barbares; & sûrement

Le climat d'Athènes, des bords de l'Indus & _____
de Schiras n'a pas changé, le jour que des **L'HOMME
SEUL.**
soldats y prêcherent le Coran.

Les juifs modernes insultent donc à la nature, en augmentant dans leurs synagogues le nombre des circoncis; cependant il ne faut pas les brûler, comme les monstres de la Propagande l'ont fait si long-tems à Goa & à Lisbonne.



ARTICLE II.

DE L'EXCISION.

PARTIE II. EN Ethyopie, dans quelques contrées de l'Inde & sur-tout en Egypte (*), on fait aux femmes vers l'âge de trente ans une opération qui a quelque rapport avec la circoncision des hommes : il s'agit du retranchement des nymphes ; le fanatisme n'y a point de part, ce sont des matrones qui opèrent, & graces à la jaloufie des maris, ce privilege ne leur a point été enlevé par les prêtres.

L'excision des femmes est au reste aussi cruelle que la circoncision des hommes ; on applique le fer rouge sur la membrane pour l'empêcher de renaître, & plus d'une Indienne a péri sous le couteau ardent qui devoit la préparer à la fécondité.

Le philosophe de la nature ne peut pas plus

(*) Voyez Strabon, liv. XVII, & Paul Eginete, lib. VI, cap. 70.

approuver le retranchement des nymphes que
celui du prépuce.

L'HOMME
SEUL.

D'abord cette excroissance est une imperfection particulière, & non un vice national; & il ne faut pas traiter une ville entière, parce qu'il y a des malades dans un hôpital.

Il ne faut point, sur-tout, permettre à la mode de s'emparer d'une pratique cruelle, car la mode comme la religion a son fanatisme.

Les partisans de l'excision assurent qu'elle détruit une difformité monstrueuse : mais quels sont les garans de cette prétendue difformité ? Faut-il en croire sur ce sujet des maris blasés ou des voyageurs qui n'ont rien vu ?

Belon, Chardin & tous les historiens de l'excision s'accordent à dire qu'elle ne se fait qu'à l'âge de trente ans ; cet aveu suffit pour en constater l'absurdité : car si cette opération étoit inutile dans le tems que les femmes étoient jolies & fécondes, pourquoi la faire quand elles deviennent vieilles & stériles (*) ?

(*) Mahomet épousa Cadisha à cinq ans & la rendit

PARTIE II. Enfin, en supposant que la délicatesse d'un mari & la coquetterie d'une femme exigent le retranchement des nymphes, la chymie n'offre-t-elle pas la ressource lente, mais sûre, des fluides astringents, sans recourir au fer rouge qui doit détruire la sensibilité dans l'organe qui en paroît le siège ? faut-il pour acquérir une beauté de préjugé exposer une femme à perdre, finon la fécondité, du moins l'instinct sacré qui l'entraîne à l'amour ?

mere. Voyez Prideaux, *Vie de ce législateur.* --- A Alger il y a un grand nombre de femmes qui accouchent à neuf ans. Voyez Laugier de Tassy, *Histoire du royaume d'Alger*, page 61.

Au reste, dans les climats chauds les femmes qui sont nubiles dès l'âge de dix ans, cessent de concevoir à trente ; à ce période elles acquièrent sur leur teint flétris les mêmes rides dont l'usage du rouge sillonne vers quarante ans les beautés de nos capitales, & que la nature n'amene que vers soixante sur le visage des femmes de la campagne.



ARTICLE III.

DE L'INFIBULATION DES FEMMES.

Dès que l'homme a commencé à se dénier de lui-même, il s'est défié aussi de la vertu des femmes; alors il a imaginé des moyens de captiver par la violence un sexe dont il avoit aliéné le cœur; & plus il s'est rendu coupable envers lui, plus il a été son tyran.

L'HOMME
SEUL.

Comme c'est dans les climats chauds que l'imagination plus ardente donne la plus grande activité aux transports de l'amour jaloux, c'est en Asie qu'on a d'abord soumis la pudeur des femmes aux entraves absurdes de l'infibulation.

L'Ethyopien, qui est assez malheureux pour n'en connoître que le physique de la virginité, infibule sa fille à sa naissance en réunissant, soit avec un cordon de soie, soit avec du fil d'amiante, des membranes que la nature a séparées: les chairs adhèrent peu à peu, &

PARTIE II. quand le jour du mariage est arrivé, ce n'est qu'avec le secours du bistouri que la vierge infibulée peut devenir mère (*).

Au Pégu & dans quelques autres contrées de l'Asie, on s'assure de la vertu du sexe par le moyen d'un anneau : celui des filles ne peut s'ôter que par une opération cruelle ; pour celui des femmes, il a une sorte de ferrure dont le mari a la clef ; ces anneaux tiennent lieu au peuple de tout l'appareil d'un ferrail.

Les Italiens modernes infibulent d'une façon moins barbare, quoiqu'aussi déshonorante : ils mettent aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, & arrêtée par une ferrure composée de cercles mobiles où l'artiste a gravé un certain nombre de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour

(*) Cette sorte d'infibulation a été aussi long-tems en usage chez quelques peuples qui habitent sur les côtes de la mer Rouge. Voyez Pierre Bembo, *Hist. Venet. lib. VI.*

comprimer le ressort (*) : cette combinaison
est le secret du mari.

L'HOMME
SEUL.

Si l'homme jaloux & barbare pouvoit entendre la voix de la raison , voici ce que je dirois au malheureux qui ne peut enchaîner la vertu des femmes qu'en les infibulant.

Féroce Ethyopien , quel crime a fait ta fille pour la tourmenter , l'instant qu'elle quitte le sein de sa mere , & celui où elle voudra goûter les premiers plaisirs de l'amour ? Pourquoi marquer par l'empreinte de la douleur les deux époques de sa vie qui sont marquées par les plus grands bienfaits de la nature ?

Le mari qui infibule sa femme est à-la-fois absurde & cruel ; mais je ne fais quel nom donner au pere qui infibule sa fille : c'est bien assez d'insulter à la nature , pour me procurer un plaisir de préjugé , sans faire soupçonner encore à l'étranger qui cherche mon alliance , que ma fille ne doit sa vertu

(*) *Recherch. philos. sur les Américains*, tome II ,
page 142.

qu'à des fils d'amiante & à des anneaux.

PARTIE II. L'opération éthyopienne qui infibule une fille & qui la défibule, peut lui coûter la vie; ainsi le législateur qui l'ordonne n'a écrit, comme Dracon, ses loix qu'avec du sang; il est l'assassin des hommes qu'il devoit protéger.

Et toi, despote petit & foible, qui ne fondes la fidélité des femmes que sur des instrumens qui les déshonorent, que tu es bien puni de ton machiavélisme, par l'usage même que tu en fais!

Malheureux, crois-tu que la pudeur s'enchaîne comme les mains de tes esclaves? elle est libre comme l'air que tu respires; elle habite le cœur de la femme que tu outrages, & se rit du vain appareil de tes anneaux.

Ne vois-tu pas que tes précautions mêmes amènent le péril que tu crains? tes ferrures & tes anneaux ne servent qu'à apprendre à ta victime qu'elle peut enfreindre la foi conjugale; & tu sais que quand il s'agit de l'honneur, dès qu'une femme examine, elle est infidèle.

En

En amour les tyrans ne font pas plus ingénieux que les esclaves : si tu as épuisé ton imagination à tourmenter ta femme, la sienne s'épuisera à réaliser les fantômes de terreur que tu t'es formés ; à force de recherches, elle combinera tous tes chiffres ; elle ouvrira tous tes cadenats, & sa trahison sera d'autant plus sûre, que par ta tyrannie tu t'es ôté jusqu'au droit de la soupçonner.

L'HOMME
SEUL.

Qui fait même si à force de blesser la sensibilité d'un cœur honnête, tu ne le forceras pas à devenir déshonnête ? combien de femmes nées vertueuses, que l'amour de la vengeance a rendues perverses ! telle Italienne qui, libre, eût été Lucrece, grâces à l'infibulation a effacé Cléopâtre & Messaline.

Malheureux, laisse-là tes anneaux, tes chiffres & tes ferrures ; respecte ta femme, fais-t'en estimer, & songe qu'on ne doit pas se flatter d'être heureux par l'amour, quand on n'exerce son esprit qu'à outrager la nature.

ARTICLE. IV.

DE L'INFIBULATION DES HOMMES.

SI IL étoit nécessaire d'infibuler l'un des deux sexes, ce devroit être, non le plus foible, mais le plus entreprenant; car il n'y a que l'audace qui mérite d'être enchaînée.

On infibuloit en effet à Rome les garçons (*); mais non pour mettre les femmes à l'abri de leurs attentats, c'étoit uniquement pour conserver leur voix: les directeurs des spectacles s'affuroient avec un anneau de la continence de leurs musiciens, comme aujourd'hui on s'en assure en les rendant eunuques.

Quelques Indiens du Nouveau-Monde s'infibuloient aussi avec un ruban d'écorce (**);

(*) Voyez Juvenal, dans sa *Satyre contre les femmes*, & Martial, liv. IX, épigr. 28, & liv. VII, épigr. 82.

(**) Voyez Marcgrave, *Histoire natur. Brasiliæ*, page 14. --- Le chevalier Pretty a aussi trouvé l'infibulation des garçons en usage chez quelques insulaires de la mer du Sud. --- Voyez *Histoire des navigateurs aux Terres Australes*, par le président de Brosses, t. I, p. 227.

& il est assez probable qu'originairement on ne songea par cet usage bizarre, qu'à empêcher la jeunesse de s'énerver dans l'âge des désirs, qui d'ordinaire dévance l'âge de la vigueur.

Le fanatique qui outre toujours la morale, parce qu'il ne connaît pas la vertu, s'infibule encore dans quelques contrées de l'Asie pour étaler, au peuple qui le révere, sa fastueuse continence; on voit des santons, des faquirs & des bonzes charger l'organe générateur d'un cercle de fer large & pesant, & s'ôter physiquement la faculté d'être pere (*), pour acquérir le droit d'être tyrans de la multitude, persécuteurs & fripons.

Toutes ces infibulations sont contraires à la morale éternelle de la nature.

(*) Locke qui a tant douté ne doutoit pas que les moines de l'Asie n'en imposassent sur l'article de la continence: il cite le voyageur Baumgarten, qui vit en Egypte un dévot infibulé commettre le crime abominable de Pasiphaë. --- Voyez *Peregr. Baumgart. lib. II, Cap. I, & Essai philos. sur l'entendement humain*, liv. I.

L'HOMMÉ
SEUL.

PARTIE II. Jamais il ne fut permis au musicien de l'ancienne Rome d'anéantir sa race , pour prostituer sa voix efféminée sur le théâtre de Marcellus.

Le sauvage du Nouveau-Monde & le bonze du Japon sont également des raisonneurs absurdes, s'ils supposent que la chasteté confiste , non à avoir le cœur pur , mais à charger d'entraves l'organe générateur; un philosophe qui converseroit un moment avec le sauvage , viendroit peut-être à bout de l'éclairer ; pour le célibataire hypocrite du Japon , on ne l'éclaire pas , mais on l'enchaîne.

ARTICLE V.

D'UNE MUTILATION DES HOTENTOTS.

LES poëtes qui sont les seuls historiens des Amazones, ont dit que ces héroïnes du Thermadon se coupoient le sein pour être plus légères à la course ; c'est le même motif qui a engagé réellement les Hottentots à se priver d'un des réservoirs de l'organe générateur (*); & cette insulte faite à la nature étoit encore le crime de leurs prêtres.

L'HOMME
SEUL.

(*) Kolbe a été témoin oculaire d'une de ces opérations fanatiques : on frotte, dit-il, la jeune victime de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer ; ensuite on lui lie les pieds & les mains ; alors le prêtre, armé d'un couteau tranchant, fait une incision, enlève un des réservoirs générateurs, & remet à la place une boule préparée avec des herbes médicinales ; il coud ensuite la plaie avec l'os d'un petit poisson qui lui fert d'aiguille, & un filet de nerf du mouton : quand l'opération est finie tout le monde se retire, & l'Hottentot à demi-mort est obligé de se traîner comme il peut dans une hutte qu'on lui a bâtie : là, abandonné de tout le monde, il pérît ou recouvrit la santé, ce qui est assez indifférent, soit au gouvernement, soit aux prêtres. Voyez Kolbe, *Descript. du cap de Bonne-Espérance*, t. I, p. 71.

PARTIE II. Des philosophes ont appris à ce peuple que l'homme parfait n'étoit pas le coureur ; ils lui ont prouvé qu'on n'étoit pas plus léger parce qu'on se rendoit à demi-eunuque ; ils lui ont fait soupçonner que c'étoit pour le gouverner que ses prêtres le mutiloient , & aujourd'hui les Hottentots cessent d'outrager la nature , & ne tirent plus vanité d'êtres des hommes imparfaits.

ARTICLE VI.

*DE L'AVORTEMENT DES INSULAIRES DE
FORMOSE.*

TEL n'y a point de philosophe, sans doute, qui ait pénétré dans l'isle Formose; car on y tolere encore la plus abominable coutume que le fanatisme ait imaginé pour anéantir la race des hommes: les femmes s'y marient dès qu'elles sont nubiles; mais il leur est défendu d'accoucher avant trente-cinq ans: lorsque la nature, plus forte que la loi, les a rendue grosses, une prêtreste les conduit au temple (du Dieu du mal sans doute), leur foule le ventre & les fait avorter. On en a vu perdre ainsi jusqu'à seize fois leur fruit; & ce n'étoit qu'après ces seize assassinats qu'il leur étoit permis d'être meres (*).

L'HOMME
SEUL.

(*) Voyez *Description de l'isle de Formose*, dressée sur les mémoires de George Plasmanas: voyages de Kämpfer au Japon, & sur-tout Recueil des voyages de la Compagnie Hollandoise, tome I, page 96.

Je voudrois bien savoir quel est à Formose
PARTIE II. l'ordre de la société qui trouve quelqu'intérêt
à ces avortemens.

Le souverain qui permet qu'on étouffe dans
ses états la population dans son germe , y perd
des soldats pour ses armées , des filles pour
son ferrail , & une partie de son trésor.

Un citoyen à qui la loi permet d'être époux
& défend d'être pere , s'accoutume à ne voir
dans le mariage que les vils rapports que fait
naître le besoin de jouir ; il n'aime plus par
son ame , mais par ses sens.

Quelle activité peut avoir l'amour maternel
dans une femme qui jouit pour détruire ,
qui conçoit pour avorter , & qui aime mieux
outrager la nature que tromper une prétresse ?

Quelle sorte de reconnaissance lie un fils
aux auteurs de sa vie , ce fils qui né un jour
plus tôt auroit été étouffé par ceux qui l'ont fait
naître ?

Je ne parle point ici du danger que court
une mère de perdre la vie dans ces avorte-

mens, ni de la stérilité qu'ils doivent procurer à la plupart des femmes qui échappent des mains de la prétresse ; je me contente de faire voir que l'usage barbare, contre lequel je réclame, conduit à l'infraction de toutes les loix sociales, & je laisse à décider aux physiciens dans quelle classe des êtres intelligens il faut mettre les habitans de Formose.

L'HOMME
SEUL.

C H A P I T R E I X.

SUITE DE L'EXAMEN DE LA DÉGRADATION HUMAINE, OU DES EUNUQUES.

PARTIE II. **L**e dernier terme de la dégradation humaine est celui où l'homme anéantit en lui l'organe génératrice, où il réunit sans intervalle le terme de la jeunesse à celui de la décrépitude, & où isolé au milieu de la société, il ne voit le sexe que pour le maudire, & la nature que pour la blasphémer.

Arrêtons-nous quelques momens sur cette partie de notre histoire; c'est celle de l'homme en délire; elle fournit un fonds inépuisable pour nos bibliothèques: pour l'histoire de l'homme sage, le philosophe l'écriroit en trois pages.



ARTICLE PREMIER.

DES EUNUQUES FAITS PAR LES LOIX.

Il est probable que ce fut la loi qui fit les premiers eunuques : la castration, dans l'ancienne Egypte, étoit le châtiment de l'adultere (*) ; ce peuple qu'Hermès n'avoit pas encore civilisé, trouvoit dans ce supplice une sorte de rapport entre le délit & la peine, & il croyoit que ce rapport lui donnoit le droit d'être barbare.

L'HOMME
SEUL.

Rome expirante, qui ne valoit pas mieux que l'Egypte dans son berceau, condamna aussi à la mutilation les hommes coupables du crime de Pasiphaë (**) : l'an 529, un empereur Grec rendit eunuque par la main du bourreau deux évêques, convaincus de s'être prostitués à des quadrupedes (†) : moins heureux

(*) *Diodor. Sicil. lib. I.*

(**) *Voyez le Code de Justinien, lib. III & tit. 53, lib. IX, tit. 9, &c.*

(†) *Voyez Procop. *Anecd.* cap. XI --- XVII, & Zonar, page 64.*

qu'Abailard & Combabus, ils expirerent dans
PARTIE II. ce supplice.

Justinien, qui n'avoit ni assez de génie ni assez de sensibilité pour être législateur, défendit de faire des eunuques dans tout l'empire Romain; mais par une bizarrerie digne de son caractère, il condamna à l'être celui qui en feroit, aussi bien que le maître de l'opérateur & ses complices (*). -- Des hommes, eunuques d'intelligence, ont beaucoup admiré cette loi de Justinien.

Tout le monde sait que le parlement de Paris punit les scélérats qui avoient ôté à Abailard son sexe, en les privant du leur par la main du bourreau; on les condamna en vertu du Talion, & aucun des juges ne s'avisa auparavant d'examiner si le Talion étoit une loi de la nature.

(*) *Procop de Bello Goth. lib. IV. Code Justin. lib. IV, tit. 42, &c.* --- Lorsque ces victimes malheureuses ne perdoient pas la vie dans ce supplice déshonorant, on les dépouilloit de leurs biens & on les réléguaient en Ethyopie.

La loi salique condamne à la castration les
esclaves surpris en adultere : la loi des Wisi-
goths ordonne qu'on fasse subir la même peine
aux hommes qui se prostituent aux animaux :
les loix de Guillaume le Conquérant y condam-
nent ceux qui ont violé une femme : une loi
de Philippe le Bel fit mutiler & écorcher tout
vifs les amans de trois princesses de sa mai-
son. Les loix. . . . Je m'arrête, on prendroit
cette défense de l'humanité pour une satyre
contre les législateurs.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE II.

*DES EUNUQUES FAITS PAR LE
FANATISME.*

COMBABUS étoit un seigneur de la cour de **PARTIE II.** Syrie, que les femmes ne pouvoient voir sans aimer; son souverain persuadé, sans doute, qu'il y avoit un intervalle immense entre les charmes d'une reine & le cœur d'un de ses sujets, eut la foiblesse de choisir son jeune favori pour accompagner Stratonice, son épouse, dans un long voyage: Combabus qui prévit les suites de cette imprudence, sacrifia son sexe pour sauver sa vie, & remit au roi en partant une boîte mystérieuse, qu'il ne devoit ouvrir qu'à son retour. Le Syrien, comme il s'étoit attendu, plut à la princesse, & eut le courage barbare de la désabuser: Stratonice éclairée ne se tua pas; mais toujours sensible, elle vit sans ménagement ce Combabus qui s'étoit mis en état de la voir

sans péril : le roi soupçonna bientôt qu'il avoit un rival : un courtisan , qui vouloit supplanter Combabus , déposa l'avoir vu dans les bras de Stratonice , & le jeune Syrien fut condamné à mort. Prêt d'être conduit au supplice , l'accusé demanda au roi le dépôt qu'il lui avoit confié : la boîte s'ouvrit , & toute la cour fut convaincue que Combabus étoit eunuque , lorsqu'il entreprit ce voyage avec Stratonice (*).

L'HOMME
SEUL.

L'histoire rapporte que les amis de Combabus le voyant , depuis cette aventure , plus puissant que jamais à la cour de Syrie , se mutilerent pour lui faire la cour. Si le fait est vrai , c'est l'héroïsme de l'adulation & de la stupidité (**).

Dans la suite , on fit l'apothéose de Combabus , & les prêtres de ce Dieu qui n'étoit pas même un homme , se mutilerent en cérémonie pour lui ressembler.

(*) Le fond de cette histoire est tiré de l'ouvrage de Lucien , intitulé , *De Dea Siria*.

(**) *Lucian. loc. cit.*

Plusieurs siecles après, l'empereur Adrien

PARTIE II. fit un Dieu de l'eunuque Antinoüs (*); mais nous ne voyons pas que ses ministres aient imité ceux de Combabus : le libertinage avoit introduit une foule d'eunuques sur les théâtres de Rome & dans ses ferrails ; mais la religion n'y étoit pas assez cruelle pour en faire parmi ses prêtres.

Le fanatisme est un tronc immense qui a mille ramifications ; & il ne faut point mettre nos Abéliens & nos Valésiens dans la classe des prêtres de Combabus.

Sous le regne de l'empereur Arcade, l'Afrique vit naître une sorte de sectaires qui ordonnaient le mariage, mais défendoient la jouissance (**); ces eunuques volontaires étoient

(*) Son culte continua long-tems après la mort d'Adrien, quoique Rome n'eut plus d'intérêt à flatter ; il importoit en effet assez peu aux prêtres d'Antinoüs d'appartenir à Jupiter ou à un eunuque, pourvu qu'ils menassent le peuple & qu'ils se fissent payer par les Césars.

(**) Ils tiroient leur nom d'Abel, qu'ils supposoient avoir été marié, mais n'avoir jamais tenté de devenir pere. --- Voyez *Div. August. de civit. Dei.*

à-la-fois

à-la-fois impies & contradictoires : la secte n'étoit déjà plus, quand la loi voulut la réprimer. L'HOMME SEUL.

Les Valéiens, nés dans les déserts brûlans de l'Asie & ayant l'imagination aussi ardente que leur sang, allèrent encore plus loin que les prétendus disciples d'Abel; ils firent un acte de religion de se mutiler, & de mutiler de gré ou de force tous les jeunes gens sur lesquels ils avoient quelque pouvoir (*): les sectaires de tous les cultes se réunirent contre ces ennemis du genre humain; & après la mort de l'enthousiaste qui les avoit fait naître, quand leur imagination vint à se refroidir, la voix sacrée de l'amour les ramena à la nature.

D'un autre côté, des hommes foibles & timides, dans des sanctuaires consacrés à la continence, ont voulu dompter physiquement l'amour; ils se sont servis de narcotiques, qui en les rendant froids les ont conduits à la stupidité: ils ont fait avec leur *agnus castus* &

(*) Voyez Epiph. *Hæres.* cap. LVIII.

leur nénuphar (*), ce que fit Origène avec
PARTIE II. son couteau; & devenus eunuques par piété, ils sont morts avant le tems, punis de la nature par la douleur, & des hommes par l'opprobre.

(*) Il y a autant de danger à employer les remèdes qui détruisent l'amour que ceux qui l'excitent.

Les somnifères n'affoiblissent les accès du tempérament qu'en altérant la circulation des fluides, en diminuant la sensibilité & en privant de la mémoire.

L'agnus castus, pris en émulsion avec l'eau de nénuphat, n'anéantit le désir qu'en dégradant l'organe qui le fait naître. Pline croyoit que le nénuphar pris en décoction, seulement pendant douze jours, rendoit l'homme incapable de se propager. --- Voyez *Hist. nat.* lib. XXV, cap. VII.



ARTICLE III.

DES EUNUQUES FAITS PAR
LE DÉSESPOIR.

Il y a des pays où l'homme malheureux & pauvre mutile ses enfans pour éteindre sa postérité (*); c'est le dernier degré du désespoir réfléchi : quand on voit le ciel & les hommes conjurés pour tourmenter la terre qu'on habite, il semble tout simple qu'on cherche à diminuer le nombre de leurs victimes.

L'HOMME
SEUL.

Cependant ce raisonnement apprécié n'est qu'un sophisme : le mal moral dépend de nous; le mal physique n'est presque rien, quand on est philosophe; est-on mécontent du climat qu'on habite? la terre entière est ouverte à l'homme libre: est-on environné de tyrans? qu'on change de patrie; les remords vengent tôt ou tard l'homme de bien qui a souffert;

(*) *Hist. natur.* de Buffon, petite édition complète, tome IV, page 228.

— & l'opresseur est toujours plus malheureux
PARTIE II. que l'innocent qu'il opprime.

Un pere qui mutile son fils n'est qu'un stupide en délire ; il ne voit pas que par son opération barbare, il prive un être malheureux de l'unique ressource peut-être que lui ait donné la nature pour l'empêcher de la maudire.

Américains, dont les Nunnès & les Pizarre se sont joués de l'existence ; esclaves de l'Asie, qui ne respirez que par le caprice d'un despote ; negres traités en bêtes de somme par des bêtes féroces, par quelle absurde logique trompez-vous l'espoir de vos ennemis en cestant d'être hommes ? Puisqu'on vous laisse le couteau d'Origene, armez-vous-en comme Brutus, & le genre humain est vengé.



ARTICLE IV.

DES EUNUQUES FAITS PAR LE LUXE.

CES despotes stupides & barbares , ces bœufs-tigres de l'espece humaine , donnerent au milieu du sixieme siecle un exemple terrible de l'abus du pouvoir quand il est joint à la dépravation : les rois des Abasges (*) voyant le prix que le luxe de Constantinople mettoit aux eunuques , enlevoient à main armée à leurs sujets leurs enfans , les mutiloient & les faisoient vendre aux seigneurs de la cour de Justinien (**) : les Abasges murmurèrent , & les despotes firent périr les peres pour se dérober à leur ressentiment (†). Le foible Justinien , au lieu de venger l'espece humaine , se contenta d'envoyer un eunuque à ces tyrans

L'HOMME
SEUL.

(*) Ce peuple habitoit la côte septentrionale du Pont-Euxin ; il conserve encore aujourd'hui le nom qu'il portoit du tems de Justinien.

(**) Procop. *de Bell. Goth. lib. II , cap. III.*

(†) Evagr. *lib. IV , cap. XXI.*

pour leur défendre de faire des eunuques.

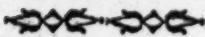
PARTIE II. En général, c'est le luxe qui fait le plus grand nombre d'eunuques ; c'est lui qui substitue aux voluptés douces & pures de la nature les viles jouissances du libertinage ; c'est lui qui empoisonne dans l'homme oisif l'imagination & les sources de la vie : c'est lui qui dégrade les générations existantes, & qui tue les générations à naître.

Un des plus grands crimes du luxe est d'avoir mutilé des musiciens pour leur faire acquérir une voix contre nature.

On a vu dans l'Italie moderne des monstres, qui se donnoient le nom de peres, rendre leurs enfans eunuques, pour leur faire chanter dans un opéra des rôles de femmes. — Quelquefois après l'opération la voix se dégrade, alors le musicien en est pour son opprobre, & l'opérateur pour son homicide.

C'est une des plus étranges contradictions de l'espèce humaine, qu'on ait cru dans Rome moderne que la décence défendoit aux femmes

de chanter des Oratorio, & que cette même décence permettoit de leur substituer des eunuques. — Béni soit à jamais le pape Ganganelli qui a proscrit solemnellement cette mode féroce, ne voulant point que les peuples qu'il gouvernoit fussent à-la-fois barbares & ridicules ! La postérité mettra sa bulle à côté de l'ordonnance de Gélon, qui défendoit à Carthage d'immoler des enfans à Saturne; & à cause de ce pontife, ami des hommes, l'Italie oubliera qu'elle a été gouvernée par le fanatique Hildebrand & par l'incestueux pere de Borgia.



ARTICLE V.

DES EUNUQUES FAITS PAR LE
LIBERTINAGE.

PARTIE II. **E**LES femmes, autres despotes moins barbares que ceux des Abasges, mais quelquefois plus dangereux, se sont servis en différentes contrées d'insectes venimeux, de philtres & d'aphrodisiaques pour augmenter dans leurs maris l'extase de la jouissance ; mais ces violences faites à la nature ne pouvoient se perpétuer, parce que d'ordinaire ceux qui se soumettoient à ces épreuves terribles restoient impuissans (*). Les femmes éclairées par la

(*) Vespuce, témoin oculaire, en parle dans ses mémoires sur l'Amérique : *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum.... In tantam crassitudinem, ut deformia videantur; & hac mordicatione animalium venenosorum, & hujus rei causâ multi restant eunuchi.* --- Voyez *Relation d'Améric Vespuce*, édit. de Strasbourg de Mathieu Hupfuff.

Quant aux aphrodisiaques si vantés par Pétrone, ou ils n'operent aucun effet, ou ils n'excitent à l'ouvrage

physique & par la raison, ont mieux aimé avoir des maris foibles que des maris eunuques.

L'HOMME
SEUL.

de la génération qu'aux dépens de l'organe générateur.

Le saryrium de Théophraste est plus efficace pour rendre malade qu'amoureux. Thémison rapporte que plusieurs personnes moururent en Crète pour en avoir fait usage.

L'insecte de la cantharide renferme un poison corrosif, & son usage intérieur est banni des plus sages pharmacopées.

Le safran, quand il est pris au-delà d'un scrupule, devient, comme narcotique, un poison violent, contre lequel la médecine a cherché des antidotes.

Les Orientaux quand ils font un trop grand usage de l'opium, meurent à trente ans & avec tous les symptômes de la décrépitude.

Quant à l'or potable dont on fait le plus puissant des aphrodisiaques, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un dissolvant capable de décomposer ce métal, il faut le mettre au rang des chimères dont les charlatans de l'alchymie repaissent tous les jours notre curiosité.

Mettions un frein à notre imagination ardente, vivons en Spartiates, aimons comme les hommes de l'âge d'or, & nous n'aurons jamais besoin d'aphrodisiaques.



ARTICLE VI.

DES EUNUQUES FAITS PAR LA JALOUSIE.

J'ARRIVE à la branche du luxe la plus **PARTIE II.** féconde en eunuques ; il s'agit de cette jalouse inquiète des Orientaux qui ne leur permet pas d'abandonner leurs femmes à leur vertu, & qui les environne de surveillans hideux & mutilés, faits pour tourmenter la beauté, & pour mettre à couvert non l'honneur d'un maître, mais son impuissance.

Il paroît que les Médes furent les premiers qui donnerent à leurs épouses un cortège d'eunuques (*) ; les Perses suivirent leur exemple, & aujourd'hui dans quelques contrées de l'Asie, il y a autant d'eunuques que de femmes.

On peut juger de ce nombre effrayant de monstres faits par la main des hommes, par une anecdote des voyages de Tavernier, que

(*) *Athénée, lib. XII.*

personne n'a encore contestée. Il dit qu'en 1657, étant au royaume de Golconde, on y fit vingt-deux mille eunuques ; & ce royaume de Golconde n'est qu'une province de l'empire des Mogols.

L'HOMME
SEUL.

Comment l'Orient ne feroit-il pas peuplé d'eunuques, puisque les souverains semblent s'y être accordés à les honorer & à les enrichir ? Les eunuques ont de tout tems été en Turquie le canal des graces ; dans les états du Mogol & du Sophi, on en fait des nababs & des gouverneurs de province ; à la cour Tonquinoise du Chova tous les offices civils & militaires leur sont donnés ; & Dampier observe à ce sujet que les grands seigneurs pour faire leur cour au souverain se font mutiler (*).

En général, le prix des eunuques de l'Asie augmente par leur difformité : l'eunuque par excellence est celui qui est nain, sourd, muet,

(*) Dampier, tome III, part. I, chap. IV.

— & né avec un visage de cercopitheque (*).
PARTIE II. Il semble que dans ces ferrails destinés à la propagation de l'espèce humaine, on ne travaille à rassembler autour des mères que des objets propres à les faire avorter.

Ajoutons à ces vices de la nature les vices moraux que doit entraîner la mutilation : l'anatomie qui a porté tant de lumière sur l'histoire de l'homme, a prouvé par la correspondance intime qui regne entre l'organe génératrice & l'appareil fibrillaire du cerveau, qu'on ne peut dégrader les réservoirs féminaux, sans porter atteinte à l'intelligence : un eunuque doit avoir tous les vices des ames foibles (**); il doit être dans la fortune le plus impérieux des despotes, & dans l'humiliation le plus vil des esclaves.

(*) *Voyage du Levant de Tournefort*, tome II, liv. XIII.

(**) La médecine démontre, par exemple, qu'un eunuque doit être dissimulé & infociable. --- *Voyez Cours d'opérations de chirurgie*, par Dionis, augmenté par la Faye, page 368.

Il doit ne voir qu'avec horreur le maître qu'il fert, & le sexe à qui il commande; & ce n'est que par cette haine impuissante qu'il punit les hommes de leur supériorité, & les femmes de leur mépris.

L'HOMME
SEUL.

Au reste, ce sont les défauts mêmes de ces monstres de l'espèce humaine qui les rendent chers aux souverains de l'Asie: foibles comme ils sont par leur nature, & n'ayant point de famille qui leur serve d'appui, ils sont contraints d'identifier leurs intérêts avec ceux d'un maître, de flatter ses caprices & de servir ses fureurs. Quand de tels favoris ont laissé la patience des peuples & que le trône s'ébranle, il suffit de les envoyer au supplice; alors la sédition s'appaise & la couronne se raffermit sur la tête de la statue.

Les Orientaux ajoutent quelquefois au crime de faire des eunuques, celui de leur permettre de se marier (*); c'est le dernier degré de la

(*) Dampier, tome III, page 94. --- « C'est alors, dit le célèbre Montesquieu, que les sens qui restent

— dépravation humaine : une telle loi ne peut
PARTIE II. être fondée que sur un mépris inné pour les
 femmes, & sur un plan réfléchi d'outrager la
 nature.

Vous tous qui peuplez la terre d'hommes
 mutilés, fanatiques attrabilaires, sombres légis-
 lateurs de l'Asie, despotes stupides & barbares,
 connoissez-vous l'histoire de l'eunuque Narsès ?
 Lisez & tremblez.

» veulent obstinément suppléer à ceux que l'on a
 » perdus. & que les entreprises du désespoir sont une
 » espece de jouissance. Ainsi, dans Milton, cet esprit
 » à qui il ne reste que des désirs, pénétré de sa dégra-
 » dation, veut faire usage contre Dieu, même de son
 » impuissance. » --- *Esprit des loix*, liv. XV, ch. VII.



ARTICLE VII.

HISTOIRE DE NARSÈS.

ROME étoit en paix , graces à la sage politique de Narsès : cet eunuque , le seul peut-être L'HOMME
SEUL. des grands hommes qui n'ait pas été homme , gouvernoit l'Italie depuis treize ans avec le despotisme de Marc-Aurele , & presqu'avec son génie ; il l'avoit conquise sur Totila , & Justinien avoit récompensé le libérateur des Romains , en le faisant régner sur sa conquête. Lié par l'habitude plus que par l'amitié avec le pape Jean III , il eut un jour cet entretien avec lui dans le capitole.

NARSÈS.

Je n'entre jamais dans cette citadelle sans une sorte de terreur religieuse ; ce lieu est le théâtre des grands spectacles & des grands revers : qui auroit dit , il y a quelques siecles , aux prêtres de Jupiter qu'ils seroient remplacés par un pape ? Auroit-on imaginé sous Auguste

— qu'un homme tel que Narsès donneroit ici des
PARTIE II. loix, & un eunuque de Perse, acheté comme
 esclave par les Grecs, devoit-il s'attendre à
 être le successeur des Romulus & des Trajan ?

LÉ PAPE.

Un homme de génie doit s'attendre à tout,
 quand son siècle n'en a point : où en serions-
 nous, grand Dieu, si les talents ne réparoient
 pas quelquefois les bizarreries de la fortune ?
 Narsès, qu'importe à Rome où vous régnerez,
 que les hommes vous aient fait eunuque &
 esclave ? La nature n'a-t-elle pas tout fait pour
 vous, en vous donnant le génie du vainqueur
 de Totila & du rival de Bélisaire ?

NARSÈS.

Que parlez-vous de la nature ? Je l'ai connue
 deux jours pour la bénir ; mais depuis soixante
 ans, les hommes ne me prononcent son nom
 que pour me le faire blasphémer. -- Ecoutez,
 pontife, nous sommes seuls, la tombe va
 s'ouvrir devant moi, je n'ai plus d'intérêt à
 feindre, & puisque le drame éclatant que j'ai
 joué

joué sur la scène de l'Europe touche à son dénouement, je veux dévoiler à vos yeux L'HOMME
SEUL.
Narsès tout entier : vous m'en estimerez moins sans doute, mais vous me jugerez mieux.

L E P A P E.

Je vous aimerai toujours, Narsès ; & c'est vous dire assez que je ne puis cesser de vous estimer : l'amitié qui nous lie depuis treize ans....

N A R S È S.

L'amitié, pontife ! Eh ! croyez-vous que ce sentiment sublime puisse jamais entrer dans l'âme d'un eunuque ? C'est le besoin, c'est l'intérêt, c'est l'habitude, qui depuis treize ans m'enchaînent à vous : votre état même a pu resserrer des nœuds que la politique avoit tissus : en entrant dans le sacerdoce, vous vous êtes mutilé ; & si je suis eunuque par la scélérité d'un père, vous l'êtes par la religion ; il ne vous manque plus que de détester les hommes pour me ressembler tout-à-fait.

LE P A P E.

PARTIE II. Vous détestez la terre qui est à vos pieds !

Ah ! Narsès.

N A R S È S.

Pontife, écoutez-moi, & apprenez à être juste. — J'ai vu le jour parmi les ennemis-nés du nom Romain : le Persan qui s'est dit mon pere, pour plaire à une marâtre, me fit eunuque, & me vendit au roi pour entrer dans son ferrail; j'avois alors quatorze ans : j'aimois & j'étois aimé : la nuit même où je devois être heureux, d'abominables fatellites de mon tyran vinrent m'arracher du lit nuptial & me mutilerent; je ne fais comment je ne péris pas dans les accès de ma rage : quoi qu'il en soit, je survécus & à l'opération & à mon désespoir.

Dès que dans le silence des passions, je pus réfléchir sur ce que j'étois & sur ce que j'avois été, un nouvel horizon se développa devant moi : libre envers ma patrie, qui ne peut faire de contrat avec des esclaves ; ne

voyant dans les chefs de ma famille que de vils assassins ; séparé enfin de la société par un abyme immense , je conçus une haine réfléchie pour la race humaine , & je résolus de vivre pour moi.

L'HOMME
SEUL.

La nature m'avoit donné quelque génie ; quoique l'opération que j'avois subi l'eût dégradé , je fis servir ce qui m'en restoit au succès de mes artifices : persuadé que le vulgaire des hommes n'est qu'un assemblage d'automates qui attendent pour agir une impulsion étrangere , j'étudiai les fils qui pouvoient les faire mouvoir ; les femmes , sur-tout , occupèrent mes premières pensées ; je portai dans les replis de leur caractere la lanterne de Diogene , & mes recherches réussirent , parce que je mis à observer le sexe tout le tems que les hommes perdent à l'aimer.

Depuis qu'on eut mis une barriere éternelle entre mon ame & mes sens , mon imagination devenue libre se replia toute entiere du côté de l'ambition : mon orgueil se trouva

PARTIE II. flatté de commander à des êtres que je ne valois pas ; je fus intéresser à mon avancement des femmes qui méritoient ma haine ; je me rendis nécessaire à un empereur que je méprisois ; & enfin devenu ministre de Justinien, j'acquis le droit d'opprimer les hommes, & ce qui étoit encore plus ignominieux pour eux, celui de les protéger.

L E P A P E.

Quoi, Narsès, le caractère factice que vous vous êtes donné se feroit soutenu cinquante ans sans se démentir ? Vous auriez joué Rome, dont vous vous êtes fait le libérateur ? Et moi, qui vous ai respecté toute ma vie comme un héros, près de ma tombe, je ferois constraint de vous confondre avec le vulgaire des ambitieux que la fortune a rendus célèbres !

N A R S È S.

L'amour & l'ambition sont les deux pivots sur lesquels roule le monde : César se partagea entr'eux & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire ; pour moi, qu'on a condamné à ne

jamais aimer, l'absence de la passion qui me manque a contribué à fortifier celle qui me reste ; heureusement pour Rome que le fer qui m'a privé de l'organe générateur, a mutilé aussi mon intelligence ; car si Narsès eunuque est devenu ministre de Justinien, avec une ambition aussi active, Narsès vraiment homme l'auroit détrôné.

L'HOMME
SEUL.

Avec cette clef tous les problèmes de ma vie politique s'expliquent. Je n'ai jamais aimé les hommes ; aussi je les ai adulés pour avoir de la puissance, & devenu puissant je les ai opprimés : la nature m'avoit fait lâche & pufillanime, j'ai voulu être un grand capitaine & je l'ai été ; on eut l'imprudence à la cour de me subordonner d'abord à Bélisaire, & mes manœuvres le firent battre : depuis on me nomma général en chef, & je fis vaincre les Romains à Casilin, au Vésuve & à Lentagio : peu m'importoit que je combattisse les ennemis de l'empire ou ses soldats, pourvu que je maîtrisasse les événemens ; je voullois décider la victoire, & il m'étoit égal

qu'elle fût due à mon génie ou à mes crimes.

PARTIE II.

LE P A P E.

Il est heureux, Narsès, que les hommes extraordinaires tels que vous, paroissent rarement sur la scène du monde : leur génie est un poids qui l'écrase, & la race humaine n'est point faite pour être gouvernée par des talents qui la font gémir.

Malheur aux monstres qui, en vous mutilant, vous ont fait naître l'idée de punir la terre entière du crime d'un pere !

Mais vous, à qui la nature a donné une ame grande, comment ne lui avez-vous pas permis d'être généreuse ? Quoi ! le plaisir d'être bienfaiteur de vos assassins, ne vous a pas paru digne de la hauteur de votre caractère ? Votre sensibilité s'est-elle anéantie avec l'organe qui vous fait aimer ?

Craignez que votre politique barbare un jour ne se dévoile ! ennemi-né des hommes craignez d'avoir pour ennemis tous ceux qui partagent ce titre avec vous !

NARSÈS.

Pontife, dans le monde entier je ne crains qu'une femme, c'est Sophie; consommée dans le manege des cours, elle me combat avec mes propres armes; elle gouverne à son gré l'imbécille successeur de Justinien, & cachée derrière cet automate couronné, elle dirige sans péril les traits qu'on me lance. Que me serviroit d'avoir vaincu Totila, d'avoir conquis Rome & de gouverner l'Italie depuis treize ans, si elle vouloit me faire rentrer dans le néant d'où mon génie m'a tiré? Oui, cette chute me fait frémir, & après l'opprobre dont on m'a couvert en me faisant eunuque, je n'en connois point de plus grand que celui d'être vaincu en politique par une femme.

L'HOMME
SEUL.

LE PAPE.

Narsès, vous nous avez trompés cinquante ans, & les lumières odieuses que vous me donnez me réduisent, si Rome vous punit, à ne la trouver que juste.

PARTIE II. Narsès, en descendant du Capitole, ren-
 contra un envoyé de Constantinople, qui venoit
 annoncer au viceroi son rappel & sa disgrâce,
 & lui présenter de la part de Sophie une que-
 nouille & un fuseau : cette princesse lui mandoit
 en même tems « qu'elle lui destinoit un emploi
 » dans le ferrail ; que la politique d'un eunuque
 » n'étoit bonne qu'à maintenir un sexe timide
 » dans l'obéissance, & qu'il falloit être homme
 » pour commander à des hommes ». Narsès
 lança sur l'envoyé des regards étincellans, &
 se faisissant de la quenouille : *Vas*, répond-il,
dire à ta maîtresse que je lui ourdis une
trame qu'elle ne débrouillera jamais. Ensuite
 le fiel dans le cœur, il rentre dans son palais
 & écrit à Alboïn, qui depuis long-tems me-
 naçoit l'Italie de lui faire subir le joug des
 Lombards : « Rome n'a plus de défenseur ;
 » venez délivrer la postérité des Caton & des
 » Emiles du despotisme d'un nouveau Claude
 » & des fureurs d'une nouvelle Messaline ; fur-
 » tout ne craignez rien du vainqueur de Totila,

» son épée est dans le fourreau & n'en sortira
 » que pour renverser le trône des Césars ; vous
 » reconnoîtrez aisément à son sceau , & encore
 » plus à sa vengeance , NARSÈS. » Pendant
 que l'eunuque écrivoit ce billet , on introduisit
 dans son appartement un vieillard qui de-
 mandoit une audience secrète ; mais Narsès ,
 dont toutes les facultés de l'ame étoient occupées
 par le ressentiment , ne voyoit que la quenouille
 de Sophie ; l'inconnu prenant la parole , tira
 enfin Narsès de la rêverie profonde où il
 étoit absorbé.

L'HOMME
SEUL.

L E V I E I L L A R D.

Voilà donc maître de l'Italie ce Narsès que
 j'ai vu esclave dans un ferrail de Perse ! je
 n'ai souhaité prolonger ma carrière au-delà des
 limites ordinaires de la nature , que pour être
 témoin de ce prodige ; enfin , je vois le génie
 à sa place , & il ne me reste plus qu'à mourir.

N A R S È S.

Qui es-tu , témoin indiscret de mon opprobre
 & de mes fureurs ?

LE VIEILLARD.

PARTIE II.

Je suis un homme sensible à ta gloire & à tes douleurs....

NARSÈS.

Tu es un homme ils me sont tous odieux; on avoit mis une barrière éternelle entre moi & cette race abominable; pourquoi ai-je eu l'audace de la franchir?... quel dieu barbare m'a rapproché des êtres qui te ressemblent? qui m'a inspiré de prostituer mon génie à les gouverner?

LE VIEILLARD.

Narsès, vous me faites frémir; vous méditez des projets de vengeance qui vont vous perdre; mais je vous dois des conseils....

NARSÈS.

Toi, des conseils! d'où te vient le droit de conseiller le vainqueur de Totila & le ministre de Justinien?

LE VIEILLARD.

De la nature.

NARSÈS.

La nature.... le contrat qui m'a lié quel-

ques instans avec elle est anéanti, & je ne la regarde plus que comme la Perse, qui m'a vu naître, regarde Arimane; elle est pour moi le génie du mal & le dieu de la destruction.

L'HOMME
SEUL.

LE VIEILLARD.

Narsès... tournez vos regards sur ce vieillard infortuné qui vient de la Perse pour vous voir, vous embrasser & mourir : quoi ! mes traits ne vous font pas connus ? votre cœur n'est point averti par un secret pressentiment des noeuds sacrés qui nous enchaînent ?

NARSÈS.

C'est trop abuser de ma bonté : homme insolent & téméraire, hâte-toi d'éclaircir mes doutes : ferois-tu envoyé par l'altiere Sophie pour me conseiller ma perte ? ferois-tu l'espion du stupide empereur dont elle gouverne les caprices ? -- Il est difficile que tu ne prononces à Narsès un nom qui ne lui soit pas odieux : parle, qui es-tu ? désigne-moi le monstre que ma main doit punir ?

LE VIEILLARD.

PARTIE II.

Je suis ton pere.

NARSÈS.

Ma fureur pressentoit ta réponse ; & graces au ciel, je ne me suis trompé ni sur le monstre ni sur la victime.

Quoi ! c'est toi dont l'ame abominable trama le projet de m'ôter , sans me faire mourir , du nombre des hommes !

C'est toi qui me fis arracher des bras d'une amante , pour me rendre le vil ministre d'un ferrail ; comme si tu eusses attendu pour me séparer à jamais de la nature , le premier instant où elle parloit à mon cœur & à mes sens !

Tyran d'autant plus affreux qu'en éteignant en moi l'effet des passions , tu en laissas subsister la cause , que tu me condamnas à un genre d'esclavage fait pour irriter de vains desirs , & que je fus forcé à voir sans cesse des hommes heureux , sans pouvoir l'être à mon tour !

C'est toi qui en me mutilant , as circonscrit

long-tems mon ame dans un cercle d'idées pufillanimes; moi à qui la nature avoit donné peut-être assez de génie pour éclairer le monde ou pour le gouverner.

Toi seul as causé tous les tourmens de ma vie; je te dois le mépris de tous les hommes & la haine de toutes les femmes.

Sans toi, l'audacieuse Sophie ne m'auroit point envoyé ce présent odieux qui va embraser l'Italie & peut-être renverser le trône des Césars.

Le fer que tu mis, il y a un demi - siecle, entre les mains des satellites de tes fureurs cause aujourd'hui ma mort, & le désastre de vingt peuples que je vais armer pour venger mon opprobre.

Et tu crois que le vain nom de pere désarmera mon bras prêt à te punir !

Que m'importe que tu m'aies donné le jour ? me connoissois-tu quand le délire de tes sens t'entraîna dans les bras de ma mere ? suivois-tu alors d'autre guide que l'instinct aveugle du plaisir ?

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. Tu as protégé mon enfance ; mais que m'importe que tu aies été mon pere tout le tems où les yeux de mon intelligence sont restés fermés , si dès que l'âge les a ouverts , tu ne t'es présenté à moi que comme le plus abominable des tyrans ?

Malheureux , ce nom de pere dont tu te glorifies , ne peut que m'autoriser , tant que tu vivras , à persécuter ta personne , & après ta mort à flétrir ta mémoire.

Il ne tiendroit qu'à moi de te livrer au supplice que tu as mérité , & de donner , en te punissant , un grand exemple à la terre : mais tu es trop vil à mes yeux pour provoquer mon courroux sur ta tête : je puis me venger de Sophie , & du souverain de Constantinople , mais non du pere d'un eunuque. -- Sors à l'instant de ma présence ; & puisque tu échappes au glaive des bourreaux , va traîner les derniers jours de ta vieillesse scélérate dans le sein des remords.

Narsès, dont l'ame altiere avoit été irritée encore par cet entretien, mit son sceau au billet qu'il avoit écrit au roi des Lombards, & appella un de ses officiers pour le faire tenir à Alboïn : on lui annonça alors qu'on venoit d'arrêter un mendiant aveugle qui prétendoit connoître ce prince, & qui se faisoit conduire dans sa cour; Narsès voulut profiter d'une occasion aussi favorable, il fit venir le prisonnier dans son cabinet & eut avec lui cet entretien.

L'HOMME
SEUL.

N A R S È S.

On dit que vous connoissez Alboïn?

L' A V E U G L E.

Il est vrai qu'il est mon ami.

N A R S È S.

Quoi ! vous, aveugle & mendiant, ami d'un roi ?

L' A V E U G L E.

Vous croyez peut-être que les amis d'un roi font à sa cour. -- Au reste, je n'ai pas toujours été un objet de pitié pour les hommes :

— j'ai vu de près la cour de Constantinople, &
PARTIE II. j'y ai été plus d'une fois utile à Alboïn ; je
 vais mettre l'amitié de ce prince à une grande
 épreuve : s'il rougit à ma vue, il est jugé pour
 moi, & l'Europe a pour la gouverner un grand
 homme de moins.

N A R S È S.

Ainsi vous avez subi de grands revers, &
 vous espérez de les réparer.

L'AVEUGLE.

Je n'espere rien : la vie n'est plus pour moi
 qu'un édifice qui s'écroule ; je ne m'amuserai
 point à réparer une hôtellerie où je n'ai plus
 qu'une nuit à passer.

Les hommes m'ont fait beaucoup de mal ;
 ils m'ont dépouillé de mes biens, ils m'ont
 rendu odieux à ma patrie, & ils m'ont privé
 de la lumière ; mais Dieu & mon innocence
 me restent : mes persécuteurs sont plus mal-
 heureux que moi.

N A R S È S.

Il faut que l'infortune soit un puissant ressort
 pour

pour lier les êtres, puisque moi, Narsès, je
me sens disposé encore à aimer un homme.

L'HOMME
SEUL.

-- Ecoute, malheureux vieillard, tu crois avoir
épuisé la coupe amère de l'adversité : que ne
peux-tu voir cette quenouille que Sophie en-
voie au vainqueur de Totila ? Tu apprendrois
qu'il y a, pour des êtres sensibles, des maux
plus grands que l'indigence & l'aveuglement.

Au reste, nos causes sont communées, &
je me fie à toi, parce que tu n'as nul intérêt
à me trahir : tu porteras cette lettre à Alboïn,
il la lira, & nous serons vengés.

L'AVEUGLE.

Fort bien, le roi des Lombards déchirera
l'Italie pour la querelle d'un aveuglé & d'un
eunuque !

NARSÈS.

Oui ; mon nom seul épouventoit cet ennemi-
né de l'empire ; il entrera dans Rome, dont
je lui ouvrirai moi-même les portes ; & la
secoussé que cette révolution donnera à l'Italie,
se fera sentir jusqu'à Constantinople : Sophie

Tome V.

V

PARTIE II. tremblera sur son trône aussi bien que l'automate couronné dont l'ambitieuse a armé contre moi la stupidité ; & les ingrats se répentiront d'avoir fait de nous des traîtres.

L'AVEUGLE.

Ah ! croyez-moi, Narsès, ces ingrats ont réussi à nous rendre malheureux ; ils triompheraient bien plus s'ils nous rendoient rebelles. -- Voulez-vous vous venger d'un maniere digne de vous ? faites-leur naître, s'il est possible, des remords.

Vous comptez sur l'appui d'Alboïn ; mais croyez-vous que ce prince entreprenne la conquête de l'Italie, pour vous en laisser la jouissance ; ou vous flattez-vous, quand il sera maître de Rome, qu'il fasse jamais son ami du perfide qui l'en a rendu roi ?

NARSÈS.

Que m'importe l'amitié des rois ? je veux les punir, & non les aimer.

L'AVEUGLE.

Eh bien ! je suppose que le successeur de Juf-

tinien soit détrôné par les Lombards, que Sophie sacrifiée à votre ressentiment périsse quelques jours avant vous, & que nous gouvernions, vous l'Italie, & moi la cour de Constantinople. -- Dites - moi, en ferai-je moins aveugle? & vous en ferez-vous moins eunuque?

L'HOMME
SEUL.

N A R S È S.

Vous me parlez le langage de la raison, comme si dans la rage qui m'obsede, j'étois à portée de l'entendre; il s'agit bien de philosophie, quand une femme empoisonne toute mon existence, & flétrit en un jour cinquante ans de travaux & de gloire: laissons-là cette froide raison qui ne fit jamais de grandes choses, & augmentez, s'il est possible, l'activité de la passion qui me transporte, de cette passion qui seule peut imprimer à ma tombe qui s'entr'ouvre quelque célébrité: ce n'est point l'ombre de Socrate qu'il faut évoquer dans cette affreuse journée, c'est celle des Atréée, des Sylla & des Coriolan: que l'empire s'écroule, dût-il m'écraser sous ses ruines!..

PARTIE II. Je veux que la postérité des Romains qui vont s'égorger pour ma querelle, ne prononce mon nom qu'en tremblant, & maudisse à jamais la mémoire de mes persécuteurs.

L'AVEUGLE.

Narsès, je veux bien ne plus parler à votre entendement, mais à votre cœur : que vous a fait l'Italie pour déchirer son sein ? Quoi ! des villes entières seront renversées de fond en comble, cent mille hommes périront sur un champ de bataille, & leurs veuves verseront des larmes de sang sur leurs cendres, parce qu'une femme de Constantinople a envoyé une quenouille à un eunuque ! & cet affreux tableau n'alarme pas votre sensibilité ? Et vos entrailles ne se déchirent pas au seul récit des désastres que va produire votre vengeance ?

NARSÈS.

J'ai tout le sang-froid des grandes fureurs ; que Sophie soit punie, & malheur à mes contemporains !

L'AVEUGLE.

Barbare, en naissant, n'avez-vous pas fait L'HOMME
SEUL.
un contrat avec la patrie ? Vous lui devez tout,
puisque vous vivez encore.

NARSÈS.

Je n'ai point de patrie.

L'AVEUGLE.

Vous êtes du moins de la grande famille des
êtres intelligens : votre intérêt est essentiellement
lié avec celui des habitans du globe où
vous vivez ; votre bonheur dépend du bon-
heur des hommes.

NARSÈS.

Ah ! si je l'avois oublié, Sophie ne m'ap-
prend que trop aujourd'hui que je ne suis point
homme.

L'AVEUGLE.

Tu crois donc, eunuque impitoyable, trouver dans le ravage du monde cette paix de l'âme qui te fuit ? Non, non, la paix n'est point faite pour les tyrans ; si ce génie du mal que tu représentes sur la terre pouvoit exister, il

PARTIE II. seroit encore plus malheureux que les êtres qu'écraseroit son pouvoir : va, la nature nous a fait bons, & il est de toute nécessité que les grands crimes entraînent avec eux leur supplice.

Ton supplice.... déjà il commence : tes sombres réflexions n'ont fait qu'aigrir le fiel qui te dévore, le trouble de tes sens a passé dans ton entendement : ton âme avide de sang, s'élance sur une victime qui doit t'échapper, & ta haine contre Sophie n'entraînera que ta perte, & la consommation de ton opprobre.

Ennemi-né du genre humain, tu mourras dans les accès du désespoir ; & l'être le plus sensible ne fera pas assez injuste pour verser quelques larmes au récit de tes malheurs : tu as anéanti la nature dans ton cœur, & tu l'anéantis dans tous les hommes à qui parviendront ton nom & ta mémoire.

N A R S È S.

Eh ! qui es-tu, homme audacieux, pour maudire Narsès ?

L'AVEUGLE.

Je suis Bélisaire.

L'HOMME
SEUL.

Au nom d'un héros qui avoit tant fait pour ses souverains, & qui en avoit éprouvé tant d'ingratitude, Narsès resta confondu : il balança un moment entre le plaisir de punir Sophie & la gloire d'imiter Bélisaire ; mais la vue de la quenouille fatale rouvrant toutes les blessures de son cœur, au refus du respectable vieillard, il fit tenir par un esclave son billet à Alboïn. Le roi des Lombards le lit, s'arme & vient mettre le siège devant Rome : le peuple qui étoit bien loin de voir dans Narsès un second Catilina, se jette à ses pieds pour le conjurer d'écartier l'orage qui le menaçoit : l'eunuque, qui n'avoit pas encore tout-à-fait secoué le joug de la nature, vaincu un moment par la tendresse des Romains, pria Alboïn par une seconde lettre de porter loin de l'Italie ses armes victorieuses ; mais il n'étoit plus tems, & le conquérant répondit qu'il ne quitteroit les

PARTIE II. murs de Rome, que quand il en seroit couronné roi : alors Narsès trop foible pour oser seconder les Lombards, & trop irrité pour les combattre, tour-à-tour en proie à ses accès de fureur & déchiré par les remords, succomba à tant d'agitation ; une fièvre ardente acheva d'user les ressorts de sa foible machine, & il mourut dans les accès du désespoir, chargeant d'imprécactions son pere, Sophie & Alboïn. Génie extraordinaire, né avec tous les talens des héros de l'ancienne Rome, qui pouvoit consoler la terre qu'il fit gémir ; & qui ne rompit le contrat qui le lioit, soit avec la patrie qu'il s'étoit donné, soit avec le genre humain, que parce que le crime d'un pere l'avoit fait eunuque.



CHAPITRE X.

DES MOYENS D'EMPÊCHER LA MACHINE
HUMAINE DE S'ÉDGRADE.

L'OUVRAGE entier de la *Philosophie de la nature* peut être considéré comme une suite de mémoires présentés aux législateurs pour prévenir notre dégradation : je n'ai laissé échapper aucune occasion de tonner contre les jouissances destructives ; j'ai assez fait entendre que le bonheur des hommes consistoit à avoir un entendement sain, & des organes vigoureux ; tous les projets que j'ai tracés tendent à tirer l'espèce humaine de la fange, où des cultes sanguinaires, des loix stupides & une éducation pusillanime la tiennent ensevelie ; & quand même ma plume s'égareroit quelquefois, il vaut mieux que ce soit en traçant une république avec Platon, qu'en ressuscitant des systèmes cyniques avec Hobbes & La Mettrie.

L'HOMME
SEUL.

Il me reste donc très-peu de choses neuves

à dire sur le sujet important qui m'occupe : la **PARTIE II.** plupart des idées qu'il fait naître sont déjà dans la *Philosophie de la nature* : mais elles y sont éparses ; c'est un tableau où les objets ne sont pas assez rapprochés, & auquel il manque un cadre.

Je vais tenter de réparer par ce chapitre le désordre nécessaire où l'abondance des matières a entraîné ma plume ; il pourra être utile au vulgaire des lecteurs ; quant aux philosophes qui dans un chapitre fait voient tous ceux qui restent à faire, le titre de celui-ci leur suffit, & sans m'avoir lu ils peuvent l'écrire.

Je parlerai des moyens qu'indique la nature pour maintenir la santé dans sa vigueur ou pour la rétablir, quand l'économie animale se ressent du désordre de nos passions.

Comme c'est principalement à la dépravation des mœurs qu'on doit la dégradation du méchanisme humain, je jeterai quelques conjectures sur les plaisirs des sens & je donnerai une base naturelle à l'art de jouir.

J'établirai sur quelques faits l'idée que nous devons nous former de la vigueur que peuvent acquérir nos organes.

L'HOMME
SEUL.

Enfin, j'examinerai s'il est au pouvoir du philosophe d'éloigner le dernier période de la vie, comme il est au pouvoir de tout homme imprudent ou coupable de l'avancer.

Ce sujet demanderoit plusieurs volumes : mais qu'on se rappelle qu'ils sont déjà faits.



ARTICLE PREMIER.

*LA NATURE NE FAIT POINT D'ÊTRES
MALADES.*

PARTIE II. Nos capitales sont pleines d'individus à peine ébauchés qui naissent cacochymes, vivent tourmentés par les maladies & par les remèdes, & meurent avant le tems ; persuadés que la nature, plus aveugle que le Prométhée de la fable, s'est trompée en façonnant le moule où elle jette les hommes

Mais la nature ne fait que des êtres sains : c'est le libertinage des peres, c'est la mauvaise éducation des enfans, c'est l'épidémie du luxe qui déprave la machine humaine ; sans nos préjugés, sans nos erreurs & sans nos crimes, nous n'aurions ni le fléau des maladies, ni le fléau des médecins.

Quand la nature organise les êtres, si elle n'est point contrariée par les hommes, elle leur donne une existence heureuse & le pou-

voir de la conserver jusqu'au moment où
altérés par le frottement insensible des corps
hétérogenes, leurs organes se décomposent.

L'HOMME
SEUL.

Pour se convaincre de la vérité de ce principe il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'échelle des êtres sensibles. Tous ceux qui sont hors de la portée de l'homme & loin de sa tyrannie, parcourent chacun dans son espace la même carrière : ne transplantez point des chênes, & que leur sève libre circule sans peine des racines à la tige ; s'ils s'abreuvent tous des sucs du même sol, ils auront tous la même hauteur & la même durée ; les animaux qui ne se sont pas dégradés par les entraves de la domestique, atteignent chacun dans leur classe le même période de vie : l'homme seul a le triste privilège d'ôter des anneaux à la chaîne de son existence, & de subir mille fois les agonies de la mort, avant l'instant où la nature lui a prescrit de mourir.

Mais, encore une fois, que l'être qui raisonne ne s'en prenne qu'à lui-même s'il souffre &

s'il meurt avant le tems. Boerhaave compte
PARTIE II. dix-huit cents especes de maladies dont la race
 humaine est attaquée, & dans ce nombre il
 n'y en a pas une qu'on ne pût prévenir (*),
 avec un sang pur qu'on hériteroit de ses peres,
 l'équilibre des passions & le régime de Py-
 thagore.

Il périt d'abord un grand nombre d'ensans
 dans le passage du sein de la mere à la lumiere :
 il est rare que ce ne soit pas la faute du chi-
 rurgien ou de la sage-femme : l'effort seul de
 la nature auroit prévenu tous ces homicides :
 on ne voit pas que les Chinoises, qui se dé-
 livrent elles-mêmes de leur fardeau, soient plus
 mal-adroites que nos accoucheuses : les Péru-
 viennes, avant l'arrivée des Espagnols, n'a-
 voient jamais entendu parler de sages-femmes,
 & les Yncas n'ont jamais eu à se plaindre des

(*) Ces dix-huit cents maladies avec leurs quatre
 cents variétés, sont désignées dans la *Nosologie* du doc-
 teur Sauvages. On peut, en parcourant cet ouvrage, se
 convaincre que quelqu'opposé que soit mon principe aux
 notions communes, il est vrai dans toute son étendue.

suites malheureuses de leur fécondité (*).

Le calcul de quelques philosophes prouve que la moitié des individus de l'espèce humaine meurt avant l'âge de huit ans ; je n'en suis pas surpris , & la destruction devroit être plus grande , grâces à la tendresse aveugle des mères , à l'ignorance barbare des nourrices & à l'art funeste des médecins.

L'HOMME
SEUL.

A peine l'enfant est-il né qu'on le purge pour le délivrer , dit-on , de la glaire qui séjourne dans son estomac & dans ses intestins : mais le seul remède qui convienne alors est le lait de la mère ; il est singulier que le premier usage que nous fassions du plus nécessaire de nos sens , soit de l'empoisonner par un breuvage , & que notre premier pas dans le

(*) Il est vrai que lorsque la mère est d'une foiblesse extrême ou que l'accouchement se fait avant le terme , l'art doit venir au secours de la nature en travail : mais je demanderai toujours pourquoi une femme de nos capitales est plus faible que nos femmes de la campagne , & pourquoi on accouche avant le temps ? --- Gens de l'art , soyez vrais : est-ce la faute des mères ou celle de la nature ?

monde soit pour entrer dans une pharmacie.

PARTIE II.

L'enfant, environ deux heures après sa naissance, demande le sein de sa mère, & il y a des docteurs qui lui défendent de s'en approcher jusqu'au troisième jour : par ce moyen le lait qui séjourne trop dans les glandes des mamelles s'altère & se décompose, & l'enfant prend le germe des maladies qui assiègent son berceau : c'étoit bien la peine d'appeler un médecin pour contrarier la nature (*).

Les maladies occasionnées par le refus du lait, sont pour le moins aussi dangereuses pour la mère que pour l'enfant ; ce fluide enflamme les glandes du sein, en obstrue les vaisseaux lymphatiques, & souvent fait naître des

(*) Bénis soient les directeurs de l'hôpital de Londres, qui ont osé, depuis quelques années, s'écartier de la méthode des docteurs ! ils font donner le sein de la mère à l'enfant aussi-tôt qu'il le demande : on ne présente point de médecin au nouveau-né ; la mère évite la fièvre de lait, & tout le monde y gagne, excepté les apothicaires & les docteurs.

carcères : c'est ainsi qu'une femme se prépare des tourmens affreux & une mort prématurée, parce qu'elle n'a pas voulu dérober aux plaisirs des instans dus à la tendresse maternelle ; parce qu'elle a craint de changer les proportions de sa gorge ; parce qu'elle n'a pas osé se mettre au-dessus de quelques épigrammes.

L'HOMME
SÉUL.

Dans notre Europe où il y a tant de livres philosophiques & si peu de philosophes, malgré la réclamation de tous les sages, on captive encore les enfans avec des langes & on comprime leurs membres délicats par des corps à baleine : voilà la source funeste de cette foule de maladies qui les assiegent, jusqu'à ce qu'avec l'âge ils percent les enveloppes dont d'autres docteurs chargent leur raison : voilà pourquoi nos villes fourmillent d'hommes contrefaits & d'êtres pensans qui ne pensent que d'après les autres : les garçons se déroberont bientôt aux tourmens du maillot ; mais pour les filles leur esclavage physique ne se termine guere qu'avec la vie.

PARTIE II. Il est encore absurde de tenir des enfans tranquilles auprès du feu ou dans des appartemens toujours échauffés au même degré du thermometre ; par ces précautions barbares on relâche toutes les fibres de leur machine & on les expose à avoir, malgré la nature, un tempérament valétudinaire & une ame pufillanime.

Puisque toute substance animale est trop forte pour de tendres estomacs, on ne fauroit trop astreindre un enfant au régime des frugivores.

Il ne fauroit être vêtu trop à la légere, puisque l'anatomie démontre qu'il a plus de chaleur vitale que les adultes ; enfin, on ne peut lui permettre trop d'exercice, puisque la vie sédentaire, en gênant la circulation des fluides, rend tous les jours plus rares ces belles formes que la nature semble avoir pêtrées de ses mains, & dont il ne nous reste plus de modeles que dans les ferrails de l'Asie, ou dans les anciennes statuës.

En parlant de ce qu'on devroit faire, j'ai dit en d'autres termes ce qu'on ne faisoit pas : si donc il y a tant d'adultes malades & tant d'enfans assassinés, c'est la faute des hommes & non celle de la nature.

L'HOMME
SEUL.

Je ne suivrai point l'histoire de nos maladies depuis le berceau jusqu'à l'ouverture de la tombe, parce que ce livre n'est point un commentaire d'Hippocrate. Je me contenterai d'établir un petit nombre de principes, qui détourneront l'homme droit de blasphémer la nature.

Je définis la santé, le résultat de l'équilibre entre les alimens & les travaux : or, l'homme de la campagne se nourrit mal & travaille trop, & l'habitant des villes se nourrit trop & ne travaille pas.

C'est encore de l'équilibre entre les forces physiques & les forces morales que dépend la vigueur du tempérament : dès que les passions exercent sur l'ame leur despotisme, le suc nerveux qui est la quintessence de tous nos

PARTIE II. fluides n'est plus filtré également par le cerveau ; ce principe de nos sensations se déprave, le sang s'appauvrit, les organes se dégradent, & on appelle la mort à cinquante ans pour n'avoir pas été philosophe à trente.

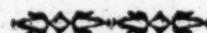
En général, c'est en étendant le cercle de ses besoins qu'on se prépare le germe des maladies : combien n'en voit-on pas éclore, de l'inertie où le luxe entretient le corps & l'ame ; de l'habitude de ne respirer que l'air étouffé des appartemens & des voitures ; de l'usage de la société, de veiller la nuit & de dormir le jour ; & de cette foule de plaisirs factices que l'homme blasé substitue aux jouissances de la nature !

L'ennui seul rend l'existence d'abord insipide & ensuite douloureuse : les deux sexes dans les capitales passent leur vie à l'éviter & à en sentir le fardeau ; heureusement ce fléau n'atteint point l'homme du peuple ; ce qui le console quand il est éclairé, & l'empêche de porter envie à l'homme foible & triste, con-

damné par sa naissance au malheur d'être riche.

En un mot, loin que les maux qui nous assiegent dépendent essentiellement de notre organisation, on peut établir, sans crainte de se tromper, que l'homme n'est malade que lorsqu'il s'écarte de la nature.

L'HOMME
SEUL.



ARTICLE II.

*DE LA MÉDECINE DE LA NATURE ET
DE CELLE DES MÉDECINS.*

PARTIE II. **J**e demande pardon à toutes les facultés de médecine de l'Europe, si je suis vrai dans une discussion où elles desireroient que je ne fusse que prudent : il m'en coûte sans doute de renverser des autels ; mais c'est parce que ma plume est pacifique qu'elle s'élève contre des cultes sanguinaires, & je ne détruis que pour prévenir les plus grandes destructions.

Je définis la médecine des docteurs, l'art de conjecturer ; ainsi dans l'échelle des connoissances humaines, il faut ranger cet art avec celui de déchiffrer des hiéroglyphes & de composer des almanachs.

D'abord la médecine est futile en elle-même ; car quand le malade guérit, il doit tout à la nature & rien aux docteurs.

Ensuite, & c'est ce qui déchire mon ame

ensible, la médecine est la plus dangereuse de nos connaissances; car on ne peut l'acquérir qu'en faisant une foule d'expériences: ainsi c'est en assassinant les peres, qu'un docteur apprend à guérir leur postérité.

L'HOMME
SEUL.

Les hommes sans principes qui croiroient la machine animale dégradée, si la main d'un docteur n'en remontoit à chaque instant les ressorts, ne savent pas que la médecine fut ignorée des Grecs pendant cinq cents ans (*), qu'elle ne fut connue des Romains pendant six siecles que par l'opprobre qu'ils répandirent sur les hommes qui l'exercerent (**), & qu'en-

(*) C'est-à-dire, durant l'intervalle qui s'écoula entre la guerre de Troye & celle du Péloponèse. Plin. *Hist. natur.* lib. XXIX, in præmio.

(**) Voyez Pline, *Hist. natur.* lib. XXIX, cap. I. Cornel. Agrippa *De vanitate scient.* cap. LXXXIII, la *Penelope* de la Mettrie & tous les ouvrages où il a été permis au philosophe de dire la vérité sur les médecins.

Il est hors de doute que Rome fut six cents ans sans souffrir de médecins en titre; que quand il lui en vint des pays qu'elle avoit conquis, elle eut le courage de les bannir hors de l'Italie; que dans la suite, quand le luxe lui en demanda la tolérance, elle ne l'accorda qu'en faisant exercer l'art par de vils esclaves; & que

PARTIE II. core aujourd'hui dans cette moitié de l'Asie où l'on conserve le régime de Pythagore, on n'y voit tant de centenaires que parce qu'on n'y voit point de médecins.

— Je voudrois bien savoir sur quoi est fondée la hardiesse des décisions de nos modernes médecins : les trois hommes de génie dont ils s'honorent, Hippocrate, Sidenham & Boerhaave, se renferment sans cesse dans les bornes du plus étroit scepticisme ; ils font entendre à chaque page, que les exceptions sont toujours en plus grand nombre que les règles ; & qu'à peine par un demi-siècle de travaux, on achète le droit d'établir quelques conjectures.

Les docteurs qui ont tant fait de livres absurdes pour éclairer les hommes, & tant d'homicides pour les guérir, connaissent-ils assez à fond le mécanisme du corps humain,

quand Auguste, qui pouvoit tout ce qu'il vouloit, désira, à la priere d'Antonius Musa, de relever la médecine, il fut obligé de donner un décret pour affranchir à perpétuité les médecins. *Dyonis. Halicarn. R. J. 53, sub fine.*

pour en changer à leur gré les ressorts & les
rouages ?

L'HOMME
SEUL.

Ont-ils quelques lumières sur le feu principe
qui vivifie les êtres, qui les produit & qui les
décompose ?

Il est probable que la plupart de nos mal-
adies dérivent de l'altération du suc nerveux,
& on ne peut établir que de frivoles conjec-
tures sur la nature de ce fluide qui paroît l'ex-
trait de tous les autres, sur le mécanisme
qu'emploie le cerveau pour le filtrer, & sur la
rapidité avec laquelle il est transmis par les
nerfs, dans toutes les parties du corps, pour
opérer nos sensations ; la nature nous montre
les effets, mais nous laisse ignorer les causes :
elle travaille derrière le théâtre, à cacher ses
ressorts & ses contrepoids, & nos docteurs sont
tranquillement au parterre débitant leurs para-
doxes, leurs poisons & leurs ordonnances.

Comment le médecin appliqueroit-il à pro-
pos ce qu'il appelle ses remèdes, puisqu'il
ignore presque toujours le siège des maladies ?

PARTIE II. quel est, par exemple, le siège de la fièvre, la plus ordinaire de celles qui attaquent les hommes policiés dans les deux mondes ? Galien le place dans le cœur, Morton dans le cerveau, Sylvius dans le pancréas & Baglivi dans le mésentère ; il est probable que tous les quatre ont tort, mais tous les quatre ont des partisans ; & avant que tout le monde soit d'accord, chacun tue ses malades pour la gloire du maître & l'avancement de sa doctrine.

Les médecins avouent qu'il y a des maladies incurables, telles que la goutte & l'humeur corrosive du cancer : mais le principe morbifique qui altere dans ces deux circonstances la machine humaine, n'a-t-il jamais d'autre développement ? Il y a entre les maladies physiques la même affiliation, que la morale découvre entre les maladies de l'âme : la même cause qui donne la goutte à mon père me donne peut-être la fièvre & a donné l'épilepsie à Mahomet : par quelle témérité croit-on donc m'avoir guéri, quand on n'ose entreprendre

mon pere , & que tout l'art des Hippocrates de l'Arabie n'a jamais pu réussir à pallier le mal honteux de son prophete.

L'HOMME
SEUL.

La vérité est qu'il n'y a aucune maladie incurable pour la nature , & que toutes le sont pour les médecins.

Cependant avec tant de raisons d'être modestes , voyez l'intrépidité avec laquelle les docteurs se jouent de la vie & de la mort des citoyens ; au premier coup-d'œil ils jugent une maladie , dont le germe a quelquefois attendu vingt ans à se dévolopper : despotes jusques dans les termes de leur art , ils donnent à leurs frivoles recettes le nom fastueux *d'ordonnances* ; & quand ils ne voient plus dans leur orgueilleuse ignorance de ressource contre le mal qui empire , du haut de leur tribunal ces inquisiteurs terribles condamnent leur victime à mourir. -- Il est vrai que de tems en tems le malade en appelle à la nature , qui le guérit tout-à-la-fois de son mal & de son idolâtrie pour les docteurs.

PARTIE II. C'est par une suite de ce despotisme que la médecine mille fois moins utile aux hommes que la chirurgie, ne cesse cependant de la persécuter : c'est aussi par la même raison que les docteurs s'élèvent contre tous les remèdes qu'ils n'ont pas inventés : ils ont proscrit l'ypecacuanha, l'antimoine & l'inoculation ; & toutes les fois qu'un étranger simplifiera l'art de guérir, ils employeront l'autorité pour le charger d'entraves ; comme si les anathèmes d'une faculté empêchoient des végétaux salutaires d'aider à la nature ! comme si la propagande en enchaînant Galilée avoit empêché la terre de tourner autour du soleil !

Quant à la plupart des remèdes qu'on trouve dans toutes les ordonnances des docteurs, ou ils ne servent de rien, & c'est ce qui peut arriver de plus heureux au malade, ou ils agissent avec violence ; & alors après avoir traité la maladie, il faut traiter les effets funestes du remède.

Un médecin philosophe, pénétré de la

futilité de son art , s'en est expliqué de nos jours avec franchise , dans un apologue : « La nature , dit-il , est aux prises avec la maladie ; un aveugle (c'est le médecin) arrive armé d'un bâton pour les mettre d'accord ; il leve son arme sans savoir où il frappe ; s'il attrape la maladie , il la détruit ; s'il tombe sur la nature , il la tue (*). » Et ce

L'HOMME
SEUL.

(*) Cet apologue est rapporté dans le cinquième volume des *Mélanges* de M. d'Alembert , page 67. --- Il faut voir dans l'ouvrage même avec quelle supériorité ce philosophe célèbre emploie les armes de la raison contre ces mêmes médecins que Molière avoit déjà foudroyés avec celles de la plaisanterie.

On doit ajouter à ces deux suffrages celui de l'homme le plus éloquent de ce siècle. « L'art de la médecine , dit-il , est plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir.... Elle est à la mode parmi nous : elle doit l'être , c'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés , qui ne sachant que faire de leur temps le passent à se conserver.... Il faut à ces gens-là des médecins qui les menacent pour les flatter , & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles , celui de n'être pas morts.... En général , la médecine peut être utile à quelques hommes ; mais je soutiens qu'elle est funeste au genre humain.... On me dira , comme on fait sans cesse , que les fautes sont du médecin ; mais que la

PARTIE II. font cependant ces aveugles qui gouvernent l'Europe avec leurs ordonnances, comme les anciennes Sybilles la gouvernoient avec leurs oracles !

La médecine ne guérit point l'homme du mal physique, & augmente en lui le mal moral ; elle lui donne à la longue une ame pusillânie, le dérobe à ses devoirs pour prévenir des maux d'opinion ; & l'isolant au milieu de la société, elle borne son existence au seul instinct qui le porte à se conserver.

Je ne me flatte point d'anéantir la mode, qui s'est introduite depuis long-tems dans nos capitales, d'avoir un médecin attaché à sa maison, comme on a un maître-d'hôtel & un perroquet. Moliere lui-même, le fléau des docteurs, en avoit un ; il est vrai que quand

» médecine en elle-même est infaillible. A la bonne
 » heure, qu'elle vienne donc sans médecin ; car, tant
 » qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus
 » à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer du
 » secours de l'art. » --- *Emile*, tome I, édit. in-12,
 page 62.

Louis XIV lui demanda le motif de cette contradiction , l'homme de génie répondit avec naïveté : *Cet homme est mon ami ; quand je suis malade , il me donne des conseils ; je ne les suis pas & je guéris.*

L'HOMME
SEUL.

Malgré l'épigramme de Moliere , il faut être juste : les conseils d'un homme qui a étudié l'anatomie & l'histoire naturelle , sont bons à suivre quelquefois ; mais il faut avoir le courage de juger ses juges , & ne s'abandonner à eux qu'à la dernière extrémité : car alors il est égal de payer le tribut à la nature , ou d'être tué par les médecins.

La médecine des docteurs n'est donc , en général , que l'art de flatter l'homme malade : voyons si la médecine de la nature seroit l'art de le guérir.

La nature , comme je crois l'avoir prouvé , ne fait point d'êtres malades : ainsi la maladie est un état contre nature.

Lorsque notre intempérance ou le désordre de nos passions ont altéré l'économie animale ,

il faut qu'une crise salutaire la rétablisse ou que
PARTIE II. la machine se décompose.

Ainsi la nature n'a besoin que de son énergie pour combattre le mal qui lui est étranger (*), & pourvu que les organes ne soient point affaiblis par l'âge ou par l'abus des plaisirs, elle le combat toujours avec succès, excepté peut-être dans le cas de la contagion (**).

(*) L'immortel Sydenham n'étoit pas éloigné de mes principes ; il définit la maladie *l'effort de la nature qui tente de détruire le germe morbifique pour opérer la guérison du malade*. Voici ses termes : *Morbus est conamen naturæ quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægri salutem molitur.* --- Mais les docteurs, loin de seconder cet effort, obligent la nature à combattre à-la-fois le mal & leurs remèdes.

(**) Puisque la nature seule échoue presque toujours contre la contagion, pourquois les docteurs ne s'exercent-ils pas sur un sujet qui paroît de leur compétence ? & si par eux-mêmes ils ne sont pas assez forts pour traiter cette matière, que n'appellent-ils à leurs secours les philosophes ?

Il est certain qu'il nous manque une histoire philosophique de la contagion.

On y examineroit pourquois un venin acquis a plus d'intensité qu'un venin naturel.

Le

Le combat entre le mal & la nature s'annonce d'ordinaire par la fièvre ; le mouvement s'accélère alors dans le sang & dans les humeurs, les artères multiplient leurs battemens, tout fait effort contre la matière hétérogène : enfin, la crise survient, la nature l'emporte & le malade est guéri.

Quant aux remèdes qui peuvent accélérer la sortie de l'humeur morbifique, c'est la nature qui les indique & non les ordonnances capricieuses des docteurs ; j'ai remarqué que dans

L'HOMME
SEUL.

On expliqueroit, si cela est possible, comment un serpent vit avec le poison qu'il renferme, & comment il périra s'il l'introduit dans ses veines par la morsure.

On constateroit l'observation de quelques physiciens, qui ont prétendu que sur-tout dans une saison humide le vent du Sud donnoit à l'air un caractère putride qui conduissoit à l'épidémie.

On examineroit pourquoi les miasmes épidémiques se transmettent d'ordinaire par la bouche, par les narines ou par les organes génératrices.

Enfin, on prouveroit qu'il doit y avoir sur ce globe autant d'antidotes que de poisons.

Et si les docteurs s'occupoient à la recherche de ces antidotes, ils réconcilieroient leur art avec l'humanité & la raison.

les fievres putrides , les malades ne goûtoient
PARTIE II. que les oranges & les boissous acides ; l'Italien
 piqué de la tarantule , soupire après la musique
 qui doit le guérir.

C'est sur-tout dans les animaux , qui sont
 plus à portée que nous d'entendre la voix de
 la nature , que son instinct triomphe : qu'un
 coq renfermé ait besoin d'un absorbant qui
 corrige l'accidit  de ses humeurs , il avalera
 la chaux des murailles ; un chien malade va
 chercher dans un jardin la plante qui doit le
 purger : on prétend que le cheval marin sur-
 chargé de sang , se frotte contre des roseaux
 qui le déchirent , & guérit par le moyen de
 cette hémorrhagie.

Et qu'on ne dise pas que l'homme malade
 ne sauroit se procurer qu'à grands frais les
 simples qui peuvent accélérer la crise de la
 nature ; le sapin si commun dans le Nord ,
 détruit par l'efficacité de ses bourgeons l'aci-
 monie du sang que contractent les peuples
 ichtyophages : le creston , le lapathum , le

cochléaria & tous les anti-scorbutiques abondent dans les pays marécageux ; c'est sur-tout au Nouveau-Monde où les maladies vénériennes sont endémiques , qu'on trouve le gayac , la falsepareille , le lobelia & toutes les plantes sudorifiques , auxquelles nous sommes contraints de substituer le remède terrible du mercure (*).

L'HOMME
SEUL;

Il faut sur-tout , quand l'instinct ou l'expérience des sages nous a fait connoître quelque spécifique contre les maladies qui dérivent de notre incontinence , ne jamais les associer avec d'autres remèdes : c'est de l'unité de l'hypécacuana ou du quinquina que dépend leur succès dans la dysenterie ou dans les fièvres intermittentes : au reste , c'est en s'éloignant de cette simplicité primitive , que les docteurs

(*) La plus redoutable de toutes les maladies , l'éléphantiasque , dont le germe semble depuis long-tems fixé au climat brûlant de l'Egypte , ne peut se guérir que par des bouillons d'une espece de vipere qui se trouve abondamment sur les bords du Nil. --- *Voyez Galien , de simpl. facult. cap. I , lib. XI , & Paul d'Ägine , lib. IV.*

réussissent souvent à rendre dangereux les **PARTIE II.** remèdes de la nature; ils font du corps de l'homme un laboratoire d'alchymie, où la mort sort du creuset au lieu du grand-œuvre.

Homme sage, homme intempérant, voulez-vous guérir? Simplifiez vos remèdes: songez que pendant six cents ans les Romains n'eurent d'autre pharmacie que quelques plantes indigènes: croyez-vous qu'ils eussent faits de si grandes choses, s'ils eussent passé leur vie à craindre la mort? Croyez-vous qu'ils eussent conquis le monde, s'ils avoient subi la tyrannie des médecins?

Un des moyens les plus sûrs pour accélérer la crise salutaire qui doit purger nos fluides de toute matière hétérogène, c'est la transpiration; & l'art la facilite par les frictions, par les sudorifiques, & sur-tout par l'usage des bains.

Les anciens Romains prévenoient ou guérissaient presque toutes leurs maladies en se baignant dans l'eau froide; encore aujour-

Thui les Turcs & les Russes (*) exécutent en ce genre des prodiges : & ce n'est pas à nous à les contredire , parce que nous n'avons pas le courage de les imiter.

L'HOMME
SEUL.

Les bains d'air seroient encore plus utiles que les bains d'eau , si on favoit les prendre : la plupart des maladies des capitales se gagnent à respirer l'air empoisonné des lits , des voitures & des salles de spectacle : on s'en garantiroit peut-être , si de tems en tems on se rendoit sur le sommet de quelque montagne , & que là , dépouillé de ses habits , on jouît en liberté de l'air & de la nature ; mais pour rendre ce

(*) Je parle ici des fameux bains de vapeurs pris par les gens du peuple , dont ils augmentent encore l'efficacité en mangeant de la neige & par de violentes frictions : au sortir de l'étuve , le Russe va se jeter dans la rivière ; & si les glaces de l'hiver s'y opposent , il prend une espece de douche avec de l'eau sur le point de se glacer ; un verre d'eau-de-vie termine le bain & le remede. --- Voyez *Observations sur l'usage des bains Russes* , par M. Clerc , dans la bonne *Histoire naturelle de l'homme malade* , tome II , page 54. --- Ouvrage sans charlatanerie , & où l'on apprend à étudier la nature & à se passer de médecins.

PARTIE II. bain plus efficace , il faudroit partir à pied & arriver au point du jour ; or nos gens oisifs n'ont point l'usage de leurs pieds , & nos jolies femmes seroient bien fâchées de connoître d'autre aurore que celle d'Ovide ou du théâtre de l'opéra.

L'exercice , la frugalité & la tempérance dans les passions , voilà pour l'homme sage le moyen d'être toujours sain ; de l'eau , de l'air ou quelques simples , voilà quand quelques excès l'ont rendu malade le moyen de se guérir.

Si on n'a pas la force de persévérer dans la philosophie pratique , il faut du moins étudier son tempérament , pour se dérober dans le besoin à la tyrannie des médecins.

Il ne faut à l'homme sanguin que des mets doux & privés d'affaisonnemens ; quand il est malade , il n'a besoin que de remedes propres à rafraîchir le sang , & à en calmer l'effervescence.

Les tempéramens pituitieux demandent lès

amers, les cordiaux, les boissons astringentes
 & tout ce qui peut fortifier le tissu fibrillaire &
 multiplier ses oscillations.

L'HOMME
SEUL.

La nature indique à l'homme bilieux les narcotiques, les boissons légèrement acides, quelques eaux minérales, & tout ce qui peut diviser les humeurs & tempérer leur acrimonie.

Le tempérament mélancolique est peut-être le tempérament bilieux porté à l'extrême; les maladies qu'il fait naître se guérissent par le même régime: on ne peut trop recommander à l'homme mélancolique l'eau pour boisson, la gymnastique, l'équitation, & un mélange heureux de travail & de plaisirs.

Je ne prétends point, en rappelant sans cesse l'homme à la nature, le flatter, comme Paracelse, d'une vaine immortalité: il faut bien que nos ressorts s'alterent en raison de leur tension, que le feu principe qui nous a organisé nous consume, & que tous les fluides, qui en circulant dans nos vaisseaux entretien-

PARTIE II. nent notre existence , volatilisent par le frottement ; mais je voudrois que l'être qui pense , eût , comme celui qui végete , le privilege d'achever la carriere que lui a tracée la nature , & qu'il ne pérît pas avant le tems , par sa faute ou par l'orgueilleuse ignorance des médecins .

ARTICLE III.

DE LA NOURRITURE DE L'HOMME.

CE n'est point une hyperbole de dire que des dix-huit cents maladies qui affligen l'espèce humaine, il y en a quinze cents qui viennent de la nature des alimens dont il se nourrit, ou de son intempérance.

L'HOMME
SEUL.

Cependant l'homme n'a pas plus de besoins naturels que les animaux ; le principe de sa dégradation vient moins de ses sens que de son imagination qui en pervertit l'usage : on ne meurt presque jamais physiquement de faim, tandis que l'homme blasé qui fait contribuer les deux mondes à sa table, ne peut faire de grands repas, sans s'exposer à mourir avant l'âge.

Epicure, que des hommes plus libertins que voluptueux prennent pour maître, avoit une autre théorie ; il circonscrivoit le cercle de ses jouissances pour jouir plus long-tems ; il n'ima-

ginoit pas des plaisirs factices pour se dégoûter
PARTIE II. des plaisirs de la nature, il ne rassembloit pas dans un instant de sa vie dix années d'existence.

Ma maniere de voir est bien differente de celle de nos Apicius. Je voudrois pouvoir borner à un fruit & à un verre d'eau ma subsistance journaliere ; alors tout ce que je retrancherois à mes besoins, seroit ajouté à mes plaisirs : je trouverois dans quelques légumes & dans le moins précieux des vins, des jouissances, que le palais usé des grands cherche en vain dans leurs Macédoines & dans leurs crêmes des Barbades.

Si quelques peuples pouvoient approcher de ce régime, qui fait l'objet des vains desirs du philosophe, ce seroient les Orientaux à qui la loi de Mahomet prescrit les jeûnes les plus rigoureux : celui du Ramadan en particulier est une espece de défi fait à la nature humaine : & ceux des Musulmans qui gémissent le plus sous les entraves de la superstition, y ajoutent

tent encore par leur manie de s'abstenir de parfums, de ne point avaler leur salive de dessein prémedité, & de garder un silence rigoureux, pour ne point respirer l'air qui pourroit leur tenir lieu d'aliment (*). Il est vrai que ces sectaires diminuent leurs besoins par fanatisme & non par philosophie, & le fruit de ces expériences est perdu pour l'élève de la nature.

L'HOMME
SEUL.

Un Hollandois du siecle dernier qui se disoit le Messie, & qui fit son cours de miracles aux petites-maisons, osa encore plus que le plus zélé des Dervis; il passa quarante jours & quarante nuits fans manger; & il faut bien croire à ce prodige, puisque Bayle, qui a tant douté, l'a cru & l'a annoncé à toute l'Europe (**).

Le fait le plus extraordinaire de ce genre est celui qui est rapporté dans les transactions philosophiques; un homme vécut dix-huit ans

(*) Voyez Reland *de relig. Mohammed*, page 109,
&c. --- Smith *de moribus & institut. Turcar.* page 42.

(**) *Nouvelles de la républ. des lettres*, ann. 1685.

PARTIE II. avec de l'eau (*). Il est probable que son sang étoit extrêmement froid, & que cet état de torpeur rendoit plus lente en lui la circulation des fluides, diminuoit ses sécrétions & l'empêchoit de s'affoiblir en transpirant; mais alors un tel individu appartient plus par son organisation physique à la classe des Loirs qu'à celle des hommes.

Laissons-là les prodiges, & établissons sur quelques faits le régime qui convient à l'homme pour l'empêcher de se dégrader.

D'abord, quoi qu'en disent les traiteurs, les bouchers & les médecins sur une mode cruelle qu'ils protégent, parce qu'elle les fait vivre, la nature n'a point prescrit à l'homme d'égorger les animaux pour s'en nourrir, & si elle leur eût donné cette loi de sang, il faudroit la regarder comme le mauvais principe, qui n'a produit les êtres que pour se jouer de leur existence.

Les physiciens ont observé que l'usage de la

(*) *Trans. philos.* de la Société royale de Londres, année 1742, traduction françoise, page 251.

viande rendoit les animaux plus féroces; l'analogie nous conduit à penser que les mêmes alimens font naître dans l'homme la même féroceité (*).

L'HOMME
SEUL.

Notre organisation seule dépose contre le préjugé universel des Européens; si nous naissions carnivores comme les tigres & les jaguars, nous aurions leurs griffes pour saisir notre proie, & leurs dents pour la dévorer.

Au reste, l'homme est assez puni de son blasphème contre la nature, par les maladies que produit le genre d'alimens auquel il se condamne: il est prouvé que la viande est en général une nourriture trop forte pour notre estomac: les sucs dont elle abonde corrodent peu à peu le velouté de ce viscere, minent tous les réservoirs où ils séjournent, par leur acrimonie, & préparent l'épaississement des fluides, l'inertie des organes & l'apoplexie.

(*) Cela ne viendroit-il pas de ce que la chair est un aliment préparé, & déjà assimilé à la nature de l'animal carnassier qui la dévore?

PARTIE II. Le danger est bien plus grand encore; quand on s'habitue au mélange des viandes, & à toutes les recherches de leur affaisonnement; l'estomac alors devient un volcan où les alimens fermentent, & tôt ou tard l'explosion se fait en donnant la mort.

Orphée est un des sages qui a le plus mérité du genre humain; né chez des sauvages, qui passoient leur vie à chasser les bêtes féroces & à les imiter, il les civilisa, il leur donna des mœurs pacifiques, & leur ordonna sous peine de la douleur & des rémords, d'être frugivores (*):

Pythagore, qui avoit étudié les livres d'Orphée & celui de la nature, porta le même régime en Orient; & la longue vie de ses disciples en atteste l'excellence.

Ce législateur, il est vrai, eut tort de défendre la feve (**) & la mauve, comme proté-

(*) C'est Platon qui nous a appris qu'une des premières loix du code d'Orphée étoit l'abstinence de la chair des animaux. --- Voyez Platon, *de Leg. 6, lib. VI.*

(**) C'est une mauvaise raison qué de dire avec quel-

gées des dieux; parce que des légumes ne sont pas plus sacrés que des arbres; parce que des mœurs pacifiques sont un assez beau présent fait à la terre, sans y mêler les erreurs du peuple & les préjugés des prêtres.

L'HOMME
SEUL.

L'abstinence Pythagoricienne est encore en usage dans presque toute l'Asie : dans notre Europe quelques sages qui ont eu le courage de vivre pour eux, l'ont adoptée; le grand Newton est de ce nombre; il est vrai qu'il y joignoit l'usage du poisson : mais c'étoit moins par goût que par condescendance pour la société au sein de laquelle il vivoit, & dont il se croyoit obligé de respecter les foibleesses.

Les physiciens ont remarqué que la nourriture des poissons épaissiffoit le sang, diminuoit la transpiration, & engendroit les mala-

ques enthousiastes de Pythagore, que la fève ne fut défendue qu'à cause de l'odeur forte qu'elle exhale dans sa floraison : odeur qui dans les pays chauds produit une espece d'ivresse. --- Maillet, *descript. de l'Egypte*, édit. in-4°, part. II, page 13. --- Comme si la fève étoit formée lorsque la plante est en fleurs ! Ne justifions pas l'erreur d'un grand homme en lui ôtant la raison.

PARTIE II. dies de la peau : la plupart des peuples ichtyophages sont sujets à une espece de lepre ; & l'histoire rapporte que ceux des Grecs qui ne voulurent pas adopter en Egypte le régime diététique d'Orphée , y furent atteints de l'abominable maladie de l'éléphantiasé (*).

Les Kamtschadales qui se nourrissent de poissons putréfiés , vivent rarement au-delà de

(*) Elle s'annonce par une dépilation totale & par des exostoses ; le corps se trouve rongé par des ulcères affreux & par un cancer universel qui pénètre jusqu'à la charpente des os : on connaît les causes & les effets de cette maladie , & jusqu'ici aucun médecin n'a pu la guérir.

Il est si vrai que l'usage du poisson , joint aux brouillards infects qu'exhalent les eaux , soit de la mer , soit des étangs , est le principe de cet horrible fléau ; que la côte maritime de l'Asie & la basse Egypte ont toujours été regardées comme son sol natal : on n'en voit même aujourd'hui des traces en Europe que dans quelques pays maritimes , tels que l'Islande , le Groenland & la Norwege.

L'auteur de l'histoire de l'Eléphantiasé prétend que le feu Saint-Antoine , le mal Persique . la plique Polonoise , le scorbut & les maladies vénériennes ne sont que des ruisseaux de cette source empoisonnée , & cette conjecture vaut bien celles d'Astruc , de M. Paw & de l'auteur de la Cacomonade.

cinquante ans ; si même ils parviennent à cet
âge , malgré les germes vénéneux qu'ils trans-
mettent sans cesse dans leur sang , c'est que la
vie active qu'ils menent empêche ces germes
d'y séjourner : ils s'empoisonnent ; mais ils
transpirent , & voilà leur antidote.

L'HOMME
SEUL.

Quant à la longue carrière de ceux de nos
cénobites qui ne vivent que de poissons , il ne
faut pas l'attribuer au genre d'alimens auquel
ils se sont consacrés , mais à la vie simple &
uniforme qu'ils menent ; si avec leur frugalité
& leur apathie , ils étoient frugivores , ils s'éton-
neroient moins du nombre de leurs centenaires.

Je remarque que les Romains ne furent
jamais plus vigoureux de corps & d'entende-
ment , que lorsque leurs Fabricius & leurs Cin-
cinnatus vivoient des légumes qu'eux-mêmes
avoient semés : le luxe vint dans la suite éner-
ver leurs organes & leur ame ; alors Lucullus
fit servir la dépouille d'un peuple aux frais
d'un repas ; Crassus parut en public portant
le deuil d'un poisson , & Romé eut des maîtres.

PARTIE II. Une terre stérile, un ciel qui favorise l'inertie du caractere, quelquefois même le désespoir, ont engagé des peuples sauvages à se nourrir d'animaux, dont les peuples polisés ont horreur : il y a en Ethyopie des tribus entieres qui ne vivent que de sauterelles ; aussi vers l'âge de quarante ans des insectes ailés s'engendrent dans le sang de ces acridophages (*); & les animaux qu'ils ont dévorés, les dévorent à leur tour.

Ce n'est point dans la classe de ces Ethyopiens qu'il faut mettre les Ophiophages : Shaw assure qu'aux environs du Grand-Caire, il y a près de quarante mille personnes qui mangent des serpens (**): mais il ajoute que c'est pour n'avoir rien à craindre de la piqûre des reptiles venimeux, qui se propagent dans le climat brûlant de l'Egypte : il est certain que la masse de leur sang est atténuée par cet aliment

(*) *Hist. natur.* de Buffon, édit. complette in-12, tome VI, page 216.

(**) *Voyages en Barbarie*, page 355.

rempli de sel alkalin, & il pourroit se faire
que les anciens Psylles qui faisoient métier de
guérir les blessures empoisonnées en les suçant,
fussent Ophiophages.

L'HOMME
SEUL.

Enfin, (car il n'y a aucune sorte de délire
dont l'esprit humain ne soit capable) il y a
eu des antropophages ; & les historiens avoient
déjà constaté ce fait déshonorant pour l'espèce
humaine, avant qu'Homere eût peint son
Polyphème.

Mais des voyageurs qui ont mal vu ou des
barbares qui ont eu intérêt de mal voir, ont
prodigieusement exagéré le nombre des antro-
pophages ; & en vérité, l'être qui se dit le roi
de la nature, s'est déjà assez rendu odieux
par ses crimes, sans flétrir encore sa mémoire
par des calomnies.

Il est probable que de tout tems le délire
de la vengeance a pu engager, après une guerre
longue & sanglante, des sauvages vainqueurs
à manger leurs prisonniers ; mais un accès de
frénésie de la part de quelques individus, ne

PARTIE II. prouve rien contre le caractère dominant d'une nation ; les Tentirites n'ont point été accusés du crime des Cannibales , parce qu'un de leurs fanatiques en mangea un autre ; il feroit injuste , parce qu'on a dévoré à Amsterdam le cœur du fameux de Witt , & à Paris celui du maréchal d'Ancre , de mettre les Hollandois & les François au rang des antropophages.

Quelque respect que j'ais pour Tite-Live , je ne faurois croire sur son témoignage qu'Anibal fit distribuer à ses soldats de la chair humaine pour les rendre plus redoutables aux Romains : l'historien du siecle d'Auguste , en calomnitant le héros de l'Afrique , cherchoit sans doute à laver ses concitoyens de l'opprobre que répanoit sur eux la ruine de Carthage.

C'est aussi le même motif qui a engagé les historiens Espagnols à faire des antropophages , des Américains que leurs ancêtres avoient égorgés (*); & sans la réclamation de quel-

(*) Ecouteons un de ces calomniateurs du Nouveau-Monde : « Quand les Espagnols , dit Cieca , entrerent

ques philosophes contre les conquérans de la Castille & leurs panégyristes, peut-être regarderions-nous comme un acte d'équité le désastre du Nouveau-Monde.

L'HOMME
SEUL.

Cependant je ne veux point répandre les ténèbres du Pyrrhonisme sur l'histoire des peuples barbares ; je fais que les adorateurs de Teutatès & d'Irminsul, ont quelquefois mangé des hommes : je ne nie point qu'on n'ait observé cet usage atroce chez quelques Caraïbes, dans des hordes de Cannibales & parmi ces Jaggas si célèbres par les contes de Cavazzi & de l'Encyclopédie : j'accorderai même, si l'on

» pour la première fois dans la vallée de Nore, un
» Cacique nommé Nabunocho leur offrit l'hospitalité :
» quand la nuit fut venue, deux de ses femmes s'étendirent tout de leur long sur un tapis, & le Cacique se coucha sur ces Indiennes qui lui servoient de matelas ; une autre se mit en travers au haut du tapis pour lui servir d'oreiller ; il prit ensuite par la main une quatrième, qui étoit très-belle ; & comme on lui demanda ce qu'il en prétendoit faire, il répondit avec franchise que son projet étoit de la manger. » Voyez Pedro Cieca, *Hist. del Peru, cap. XII.* --- On se doute bien que ce conte, digne des Mille & une nuits, est un prétexte pour justifier l'assassinat de Nabunocho.

PARTIE II. veut, contre toute vraisemblance, qu'au palais du negre-roi de Macoco, on tue jurnellement deux cents hommes, tant criminels qu'esclaves de tribut, pour la bouche du souverain & de sa maison (*): malgré cela, il n'est point à craindre que ces horreurs dégoûtantes deviennent jamais à la mode chez des peuples qui ont des mœurs & des loix; & l'instinct seul suffit à l'homme de préservatif contre de pareils attentats, sans qu'il soit besoin de consulter le philosophe de la nature.

Il est même inutile de réclamer contre le dogme monstrueux de Chrysippe, qui permettoit de se nourrir de cadavres (**). Quelle peut être l'autorité d'un homme qui fit sept cents volumes, & qui ne travailloit qu'après avoir pris de l'ellébore (†)? Je n'ignore pas

(*) *Théâtre critique de Feijoo. Discours sur la voix du peuple.*

(**) *Sextus Empiricus. Pyrhon. Hypotyp. lib. III, cap. XXIV.*

(†) *Diog. Laërt. in vita Chrysippi, n°. 179. Valer. Max. lib. VIII, cap. VII.*

que le crime de manger un homme mort n'est rien, si on le compare au crime de l'assassiner; mais il est impossible que le dogme de Chrysippe ait des partisans; la sensibilité dépose trop vivement contre ce paradoxe, & jamais il ne passera en usage que les morts aient pour tombeau l'estomac de ceux qui leur survivent.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE IV.

DES PLAISIRS SOLITAIRES.

DANS les grandes villes où l'homme oisif, PARTIE II. avec l'air dévorant du luxe, respire celui du libertinage, c'est particulièrement de l'abus des plaisirs des sens que dérive la dégradation de l'espèce humaine. Mon objet n'est point en ce moment de traiter la grande question de l'essence du plaisir & des limites que la nature lui a imposées pour notre félicité ; cet examen trouvera sa place dans la suite de cet ouvrage, lorsque je parlerai des liens sacrés qui enchaînent l'épouse à l'époux. Maintenant je ne m'arrêterai que sur les suites affreuses qu'entraînent les plaisirs solitaires, & sur le supplice que la nature a placé à côté des jouissances qui l'outragent.

Les abus de l'éducation publique, l'ennui qu'entraîne l'oisiveté, la persévérance criminelle dans le célibat, sont les principales sour-

ées de cette corruption réfléchie qui consiste à chercher en nous seuls des plaisirs stériles, qu'accompagnent les remords; à substituer le délire de l'imagination à l'union respectable des sexes, & à nous suffire à nous-même dans nos jouissances, comme si nous étions des hermaphrodites.

L'HOMME
SEUL.

Pour ne point alarmer la timide innocence, ma plume passera rapidement sur des tableaux qui la feroient rougir: & je ne désignerai ces plaisirs solitaires, contre lesquels réclame la nature, que sous le nom du crime de Diogene & de l'Onanisme des femmes.

Le Cynisme, à qui on doit l'érection du libertinage en système, fonde tous ses sophismes sur le principe absurde que la pudeur n'est point l'ouvrage de la nature; conséquemment à cette théorie abominable, Cratès osa jouir d'Hypparchia au milieu même du portique (*), & Diogene, plus infame encore

(*) Apuleius, *in Floridis*, pag. m. 350. --- Sextus Empiricus a prétendu que le crime de Cratès étoit en

PARTIE II. se permit des plaisirs solitaires au milieu d'une rue d'Athenes (*). L'aréopage ne sévit point contre ces philosophes, parce qu'il les regarda comme des insensés qui ne pouvoient faire secte. Diogene, sur-tout, qui en se logeant dans un tonneau, se condamnoit lui-même aux petites-maisons.

En effet, l'instinct sacré de la pudeur plus fort que tous les sophismes des Cyniques, a toujours empêché les hommes d'imiter publiquement la licence effrénée de Diogene; mais les coeurs corrompus se dédommagent dans le sein des ténèbres de l'impuissance où ils se trouvent de franchir avec éclat la barrière

usage chez quelques peuples de l'Inde: *Publicè cum uxore congregi quamvis apud nos turpe videatur, apud quosdam ex Indis non videtur esse turpe: congregiuntur enim indifferenter publicè.* --- *Sext. Empir. Pyrhon. Hypotyp. lib. III, cap. XXIV.* --- Mais quel est ce peuple qu'on ne nomme point? comment Sextus passe-t-il si légèrement sur un fait qui contredit l'instinct de la nature? & quels fonds y a-t-il à faire sur l'affirmation d'un philosophe qui apprend à douter de tout, même de son existence?

(*) *Plutarch. de Stoïcor. repugnantius.*

des mœurs ; & leurs défordres inaccessibles à la vigilance des loix, ne peuvent être éclairés que par le philosophe de la nature.

L'HOMME
SEUL.

Heureusement, pour justifier la morale, la peine est ici à côté du crime : un savant de Lausanne vient de mettre, sous les yeux de la jeunesse, le tableau effrayant de toutes les maladies qui sont la suite du crime de Diogène ; & dans ce fiecle de fer, son livre plein de faits, peut corriger plus de libertins que toute la philosophie de Zénon & de Marc-Aurele.

Il est certain que l'usage des plaisirs solitaires émoussé la vigueur des sens, désseche les membranes du cerveau, & en corrompant le genre nerveux, détruit en nous l'organe du sentiment : de-là l'affoiblissement de la vue (*), la consomption dorsale (**), les paroxismes de l'épilepsie (†), & une mort prématurée dans les accès du désespoir.

(*) Hoffman, *Consult. Cent. 2 & 3. Cas. 102 & 103.*

(**) Boerhaave, *Institut. paragr. 776 de la traduction de la Mettrie.*

(†) Klækof, *de Morb. Anim. page 37.*

PARTIE II. L'onanisme des femmes a des suites aussi funestes que le crime de Diogene : d'abord le coloris du visage se flétrit, cet embonpoint qui préfage la santé se perd, l'épine en se courbant détruit les grâces de la taille; ensuite les symptômes du mal augmentent, le sang contracté de l'acrimonie, la matrice s'ulcere & la fureur utérine se déclare : à ce période le mal est incurable; & Messaline, tourmentée par ses désirs & par ses remords, cherche, en s'affoiblissant, le plaisir qui la fuit, jusqu'à ce qu'elle achieve de mourir.

Le philosophe ne fauroid trop tonner contre ces jouissances obscures, qui tendent à multiplier les outrages faits à la pudeur & les suicides.

La pudeur est un sentiment inné dans le cœur de tous les hommes; elle y est gravée en caractères inaltérables, malgré la nudité absolue de quelques sauvages, le crime d'Onan & les sophismes de Diogene.

La Mettrie a mis l'homme au-dessous du

quadrupede, parce qu'il se cachoit pour se rendre heureux (*); ce sophiste ne voyoit pas que le fait même qu'il alléguoit étoit une preuve de notre supériorité: car il s'ensuit que les êtres qui nous sont subordonnés ne savent que jouir, & que nous savons aimer.

L'HOMME
SEUL.

Et toi, homme de génie que mon ame regrette, immortel Helvétius, comment as-tu osé avancer que la pudeur étoit une invention de l'amour raffiné (**)? ce sophisme absurde t'a échappé sans doute; & en l'écrivant, ton cœur déposoit contre l'erreur de ta plume.

Comment peux-tu faire de la pudeur une invention? invente-t-on un sentiment comme une mode ou une machine?

Cet amour raffiné que tu nous peins est un sentiment factice, né dans les grandes villes & que le goût du plaisir produit bien moins

(*) Voyez dans le recueil in-4° de ses Œuvres philosophiques, édit. de Londres, *l'Homme machine*, p. 40.

(**) *De l'Esprit*, disc. 2, édit. in-4°, page 159.

PARTIE II. que le libertinage ; or l'homme blasé qui raffine sur l'amour , s'indigne de la pudeur , plutôt qu'il ne la fait naître.

La nature donne à l'homme la pudeur , pour l'empêcher de mettre l'amour au rang des vils besoins ; pour augmenter les désirs d'un sexe par la résistance de l'autre ; peut-être même pour conserver dans leur intégrité les organes génératrices.

Le plaisir que la pudeur indique en l'éloignant , est essentiellement attaché à la propagation de l'espèce ; ainsi l'usage des jouissances solitaires n'est autre chose que l'habitude qu'on contracte de tromper la nature.

Le plaisir ne subsiste qu'avec le suffrage de la conscience : c'est une plante débile qui a besoin pour s'élever , de l'ombrage de la vertu.

Voilà pourquoi dans la débauche tout est douleur ; l'homme privé de ses sens , & à qui il ne reste plus qu'une imagination ardente , fatigue ses organes pour satisfaire des désirs qu'irrite son impuissance , & trouve les ger-

ries de la mort dans des plaisirs faits pour le multiplier.

L'HOMME
SEUL.

Si les jouissances solitaires étoient autorisées par la nature, nous n'aurions point de sexe, & nous hériterions de nos peres l'hermaphrodisme parfait de Tirésias.

Malheureux, qui veut goûter dans un hon-
teux célibat le plaisir du mariage, fais-tu que
chacune de tes jouissances obscures est mar-
quée par un homicide ?

Sais-tu, que non-seulement tu anéantis ta postérité dans son germe ; mais que tu détruis en toi-même l'organe de la sensibilité, le prin-
cipe de la vie & de l'intelligence ?

Vois, comme la nature te punit des outrages que tu lui fais : l'habitude coupable où t'entraîne ton libertinage, va d'abord t'isoler au milieu de la société, éteindre tes rapports avec tout ce qui t'environne, & faire disparaître de ton ame cette tendre bienveillance, qui est le germe de toutes les vertus.

Ton indifférence pour l'amour t'en donnera-

PARTIE II. pour le sexe qui le fait naître ; & après avoir méprisé les faveurs de la beauté, tu finiras par haïr la beauté même.

Enfin, ta carrière douloureuse s'achevera, & quand le rideau étendu entre le tems & l'éternité s'ouvrira devant toi, il ne te restera que l'affreux chagrin d'avoir commis des crimes inutiles : tes remords mal étouffés renaitront pour redoubler ton supplice ; & sur le bord de ta tombe tu maudiras le ciel qui te punit, & les hommes qui ne peuvent te pardonner qu'en t'oubliant.



ARTICLE V.

*IDÉE DE LA FORCE QUE PEUVENT
ACQUÉRIR NOS ORGANES.*

Je crois avoir déchiré le voile qui cachoit à l'homme le principe de sa dégradation ; arrêtons-nous un moment sur le spectacle que peut offrir la vigueur d'un homme qui n'a reçu que l'éducation de la nature , dont les organes ont acquis tout leur développement , qui ne connoît que des alimens sains & des plaisirs légitimes ; & qui par son genre de vie se dérobe , soit aux atteintes de la maladie , soit au fléau des médecins.

L'HOMME
SEUL.

On n'est point assez persuadé de l'énergie que peuvent acquérir les sens d'un philosophe pratique : tous les objets qui nous environnent déposent contre la théorie des sages , & nous sommes si accoutumés à voir des vieillards de trente ans , que nous mettons l'histoire des jeunes gens de soixante , avec les contes des

poëtes sur les Centaures & les Hypogriffes.

PARTIE II. Les Grecs, les Romains & les Caraïbes ont été physiquement plus vigoureux que tous les peuples modernes des deux continens ; j'attribue cette supériorité dans les compatriotes de Scipion & d'Aristote à leur gymnastique, & dans les indigenes du Nouveau-Monde à leur constance à suivre l'instinct de la nature.

Dans les anciennes républiques où on ne respiroit que la guerre, & où l'art terrible de l'artillerie ne pouvoit suppléer au défaut de la force & à l'absence du courage, il falloit bien encourager tous ces exercices violens qui ajoutoient à la vigueur du corps ; il falloit bien qu'on comptât le nombre des héros par celui des athletes ; alors les gymnases étoient pour la jeunesse de Sparte & d'Athènes l'école de Platée & de Marathon ; & Rome apprenoit dans le champ de Mars à conquérir le monde.

De-là cette considération singuliere des anciens pour les athletes couronnés dans leurs jeux ; Polydamas qui seul & sans armes tua

sur le mont Olympe un lion furieux (*), traitoit d'égal à égal avec le roi de Perse.

L'HOMME
SEUL.

Crotone faisoit Milon général de ses armées (**), & les douze travaux d'Hercule lui valurent son apothéose.

S'agit-il de prodiges dans l'exercice de la course ? lisez l'histoire des peuples qui ont cultivé la gymnastique, ou qui ont été élevés par la nature : Philonide, le coureur d'Alexandre, faisoit douze cents stades en neuf heures (†); des athletes, sous les Césars, parcourroient quelquefois dans le cirque en un jour l'espace de cent soixante mille pas (¶): d'un autre côté, nous savons que les Hotentots dévancent des lions à la course, & que des animaux tels que l'orignal, qui ont la légéreté de nos cerfs, sont atteints à la chasse par des sauvages du Nouveau-Monde.

Les Caraïbes, qu'au défaut de courage notre

(*) *Pausanias Eliac. lib. II.*

(**) *Diod. Sic. lib. XII, page 77, édit. Rhodoman.*

(†) *Plin. Hist. Mund. lib. VII, Cap. XL.*

(¶) *Plin. lib. VII, ibid.*

PARTIE II. artillerie a exterminés, joignoient à la force des Thésées & des Milon, une adresse dont nos Saltimbanques ne sauroient approcher ; ils tiroient avec leurs flèches les oiseaux au vol & les poissons à la nage ; & dans le sein des bois où notre tyrannie les avoit fait refuger, c'étoit leur adresse seule qui pouvoit les empêcher de mourir de faim.

Je remarque que les bains froids entroient avec la gymnastique dans l'éducation de tous les peuples qui ne vouloient point laisser dégénérer la nature ; ils favoient que l'eau froide pénétroit par l'extrémité des veines absorbantes dans le grand torrent de la circulation, divisoit nos fluides, & en contractant les fibrilles nerveuses augmentoit la force & le ressort de nos organes ; & ce que l'anatomie avoit appris en ce genre aux Grecs, l'instinct l'apprenoit aux Caraïbes.

En général, les peuples qui habitent un climat froid s'énervent moins que ceux qui vivent dans un climat tempéré : les anciens

Scythes en hiver alloient à la chasse fans habits, —————
 & quand un étranger s'en étonnoit, ils lui L'HOMME
 disoient qu'ils étoient tout visage (*).

Au reste, il n'y a aucun de nos sens dont l'industrie de l'homme & son courage ne puissent augmenter l'activité : les negres des Antilles suivent un blanc à la piste comme un chien de chasse suit le gibier : j'ai connu un Créole qui comptoit les voiles d'un vaisseau à un éloignement où ses amis ne distinguoient pas le vaisseau : le célèbre aveugle Saunderson avoit deux yeux d'une nouvelle espece que lui-même s'étoit donnés, le tact & l'intelligence.

Nous sommes tentés de mettre au rang des contes poétiques les luttes célèbres des héros de Virgile & d'Homere, qui se lançoient des quartiers de rocher ; mais Madrid, le siecle dernier, a vu un nommé Sotillo lancer à douze pas une pierre pesant quatre quintaux (**).

(*) Voyez la réponse que fit à ce sujet un Scythe à un roi de Perse. — *Elian. Hist. divers. lib. VII, cap. VI.*

(**) *Théâtre critique de Feijoo. Discours sur la vieillesse du monde.*

Notre maréchal de Saxe a fait en ce genre
 PARTIE II. des traits de force qui auroient étonné Achille
 & Turnus.

La mémoire, qui est un de nos sens internes, se perfectionne aussi aisément que les autres organes. Adrien lisoit une fois un livre pour l'apprendre par cœur (*). S. Augustin parle d'un de ses amis qui récitoit Virgile à rebours (**). Muret prononça à un insulaire de la Corse plus de trente mille mots en toutes sortes de langues & sans aucun rapport entre eux ; & celui-ci les répéta à l'instant du dernier au premier, sans les transposer (†).

Ce que je dis de la mémoire & des sens peut s'appliquer jusqu'à un certain point aux organes génératrices : on a vu, par exemple, des femmes allaiter à soixante-huit ans (††) & devenir meres à soixante (¶) ; Laët assure

(*) *Spartian. in vita Adriani.*

(**) *De anima, lib. IV, Cap. VII.*

(†) *Discours de querundam admirabili memoria.*

(††) *Trans. philos. ann. 1739, traduct. franç. p. 142.*

(¶) *Anecdotes de médec. tome II, paragr. CLI.*

avoir été témoin de la fécondité d'une Indienne
qui avoit quatre-vingts ans (*).

L'HOMME
SEUL.

Maffinissa engendra Methynate à quatre-vingt-six ans ; Uladislas, roi de Pologne, eut deux enfans à l'âge de quatre-vingt-dix, & l'aïeul de Platerus ne cessa d'être pere qu'à l'âge où mourut Fontenelle.

Quant à la vigueur de ces mêmes organes, je pourrois rapporter sur ce sujet des faits aussi extraordinaire que ceux d'Hercule & de l'empereur Proculus (**); mais la *Philosophie de la nature* n'est point le Satyricon de Pétrone ; & plutôt que des hommes honnêtes m'accusent de manquer à la décence, j'aime mieux que des Pyrrhoniens me soupçonnent de manquer à la vérité.

En un mot, soyons sobres, modérons le feu de nos passions & rapprochons-nous de la

(*) Voyez *Dissert. de dom Pernetti sur l'Amérique*, page 76.

(**) Il écrivoit à Métien, *Centum ex Sarmatiā virgines cepi ; ex his unā nocte decem inivi : omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.*

PARTIE II. nature ; c'est l'unique moyen de réaliser, quand à la perfection de nos organes, la chimere de l'âge d'or.

Et qu'on ne dise point que tous les faits que ma plume a rassemblés sont des prodiges ; la nature, aux yeux du philosophe, ne fait pas plus de prodiges que de monstres : c'est la petitesse de nos vues & notre intempérance qui multiplient les phénomènes dans l'histoire physique du genre humain.

ARTICLE VI.

DU TERME DE LA VIE HUMAINE.

QUELQUE parfaits que soient nos organes, il faut bien que le frottement insensible des corps hétérogènes les détruisent ; les alimens destinés à prolonger l'existence de la machine humaine amènent sa dissolution : la nature a mis un terme à la vie, & la philosophie n'est bonne qu'à ne pas l'avancer.

L'HOMME
SEUL.

Cependant l'homme, malgré le double fléau du mal physique & du mal moral, voudroit ne jamais cesser d'être ; & de tout tems il a été la dupe des charlatans, qui lui ont promis l'immortalité.

Paracelse prétendit avoir trouvé un élixir qui faisoit vivre au moins mille ans ; & il mourut lui-même à quarante-huit, sans détrouper les prosélytes qu'il avoit faits à l'Alchymie.

Vanhelmont, de son côté, imagina un

PARTIE II. breuvage où il avoit fait dissoudre du cedre du Liban ; & parce que de mauvais physiciens regardent cet arbre comme immortel , il crut que pris en aliment par l'homme , il lui procureroit l'immortalité.

Nous avons encore dans ce siecle philosophique bien des personnes qui croient aux merveilles de l'or potable , de la panacée universelle & de toutes ces quintessences alchymiques , pour lesquelles l'homme credule se ruine , afin de ne jamais mourir : je voudrois qu'on fût bien persuadé qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'alchymie que de la medecine de procurer l'immortalité.

Les adeptes peuvent décomposer les êtres , mais n'organisent rien ; jamais la philosophie hermétique , avec ses analyses , ses systèmes & ses fourneaux , n'a pu réussir à vivifier un atome.

S'il étoit un moyen d'éloigner le période de la mort , il semble que ce seroit en prévenant l'alkalisation volatile , à laquelle tendent tous

les corps; mais l'acide destiné à la combattre, étant naturellement mêlé avec des corps hétérogènes, a trop peu d'activité; quand l'art vient à bout de le séparer pour le concentrer, il en fait le plus corrosif des poisons.

L'HOMME
SEUL.

L'histoire naturelle fait découvrir une sorte de possibilité à étendre la carrière de l'existence, en ralentissant la végétation des corps; c'est ainsi que des plantes renfermées dans des caves, vivent plus long-tems que lorsque la chaleur de la terre met leur sève en activité: c'est ainsi qu'on conserve plusieurs années des insectes sous les enveloppes de la chrysalide; mais ce secret transporté à l'espèce humaine seroit peu capable de flatter notre vanité. Quel est l'homme qui voudroit vivre deux cents ans, à condition qu'il en passeroit la moitié dans le sommeil léthargique des lérots & des chrysalides?

Le secret de la transfusion du sang, qui a amusé pendant dix ans les Luciens de l'Europe savante, n'est encore qu'une chimère

agréable, qu'il faut mettre à côté du roman **PARTE II.** philosophique de *Micromégas*: le sang est le plus grossier de nos fluides; or pour monter à neuf la machine humaine, il faudroit changer aussi les plus déliés; par exemple, le fluide nerveux qui loin d'être accessible à nos instrumens, ne l'est pas même au microscope.

S'il y avoit en ce genre quelque chimere ingénieuse à réaliser, ce seroit peut-être celle de la jeunesse éternelle du docteur Senac: cet académicien qui avoit étudié profondément la physiologie, ayant observé que la blancheur de la peau ne venoit que de sa tension, & ce bel incarnat qui caractérise l'adolescence, de la plénitude des vaisseaux sanguins, proposa, sinon pour être toujours jeune, du moins pour le paroître, d'empêcher la transpiration du visage par les huiles (*); ce secret cependant n'a pas fait fortune parmi les femmes, & le vernis que le docteur destinoit au visage n'a été adopté que pour les boiseries.

(*) *Hist. de l'Acad. des sciences*, ann. 1725, page 15.

En général, la durée totale de la vie se mesure L'HOMME
SEUL.
par celle de l'accroissement : l'homme qui est environ vingt-cinq ans à croître, doit en passer cinquante à vivre, & vingt-cinq à mourir.

Un siecle est donc à peu près la mesure de notre carriere, quand nous ne cherchons pas à contrarier la nature.

Telle est aussi la mesure de la vie de presque tous les philosophes pratiques qui n'ont point hérité de leurs peres un germe de dégradation : trois sages de la Grece, Solon, Thalès & Pittacus vécurent chacun cent ans : Zénon en vécut quatre-vingt-dix-huit, Démocrite cent quatre, Cornaro à Venise (*) & Fonte-

(*) Ce Cornaro est un des grands exemples de ce que peut la tempérance pour arrêter le progrès de notre dégradation : il vécut jusqu'à quarante ans au milieu des plaisirs & des infirmités que leur excès entraîne : à cet âge il devint un philosophe pratique ; parvenu par son régime à quatre-vingts ans , il fit un livre intitulé : *Le vrai moyen de vivre plus de cent ans dans une santé parfaite* ; & après avoir donné quatre éditions de son ouvrage , il mourut au bout d'un siècle , sans douleur & sans agonie ; ou plutôt , dit son historien , il s'endormit avec ses ancêtres.

— nelle à Paris, ont augmenté le nombre des
PARTIE II. centenaires.

Quoiqu'un siecle semble le terme le plus reculé de la vie, il n'est pas cependant rare de voir des sauvages, tels que les Caraïbes, vivre un siecle & demi; les François, qui sous les ordres de Laudonniere échappèrent dans la Floride aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Cacique Saturiova, âgé de cent cinquante ans, & qui comptoit dans sa maison ses petits-fils jusqu'à la sixième génération (*). Ce sont ces sauvages que l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* appelle les enfans de l'espèce humaine.

Pour nous qui ne sommes ni sauvages ni enfans, il ne faut pas s'étonner si nous avons quelquefois poussé notre carrière au-delà même du Cacique Saturiova : le célèbre Harvey disfessa le cadavre d'un laboureur Anglois mort

(*) Ce fait très-connu est cité dans l'*Histoire naturelle des Antilles*.

à l'âge de 153 ans (*); les transactions philosophiques font mention de deux vieillards, dont l'un vécut cent quarante-quatre & l'autre cent soixante-cinq ans. Drackemberg, qu'on nommoit le vieillard du Nord, vient de mourir dans le Jutland, âgé de plus de cent cinquante ans. On voit à Bruxelles, dans la bibliothèque du prince Charles, les portraits & l'histoire de trois hommes, dont l'un vécut cent soixante-neuf ans, l'autre cent soixante & douze & le dernier cent quatre-vingt-cinq (**). Enfin, un Lorrain, s'il en faut croire son épitaphe, a vécu deux cents ans (†).

L'HOMME
SEUL.

(*) *Anat. Thomæ Parri ad fin. lib. I. Bett. de ortu & nat. sang. abjunctionum.*

(**) Le premier se nommoit Henry Jankins, & étoit Anglois; les deux autres, qu'on appelloit Jean Rovin & Pierre Zorten, étoient nés dans le Bannat de Temeswar; Rovin avoit une femme qui vécut cent soixante-quatre ans, & avec laquelle il resta marié environ un siècle & demi.

(†) Voici son épitaphe :

Cy gyft qui de chenu, & très-vieux édenté,
Renouvela ses dents, son poil & sa santé;

PARTIE II. Mais je m'arrête; je ne veux point, en raf-
semblant des faits extraordinaires, flatter la
crédulité des hommes qui voudroient ne ja-
mais mourir, pour ne jamais cesser d'être
inutiles au monde : laissons dans leur fange
l'adulateur & l'homme foible qui a besoin d'être
adulé, & continuons de faire des prosélytes à
la raison & à la nature.

Et puis ayant vécu deux siecles sous souci,
Rendit son ame à Dieu: son corps repose ici.

*Traité histor. des plantes de la Lorraine, tome II,
Dissertation sur l'Ellébore noir, page 79.*



C H A P I T R E X I.

D u S u i c i d e () .*

L'HOMME après avoir fait subir à son corps toutes les especes de dégradations que son esprit pervers a pu imaginer, termine quelquefois sa carriere malheureuse par le suicide; c'est un enfant robuste qui change au gré de son caprice l'architecture de sa maison, & qui s'y voyant toujours mal logé finit par l'abattre.

L'HOMME
SÉUL.

La question que j'examine est une des clefs de la morale; Socrate du moins, étant dans les chaînes, la regardoit sous ce point de vue, & le jugement de Socrate, martyr de la vertu, vaut bien l'indifférence de l'Anglo-mane qui se juge, en se traitant comme un être inutile au monde.

(*) Ce chapitre n'est que l'extrait d'un plus grand ouvrage qu'il feroit utile de publier, puisque la contagion de l'Anglomanie commence à infecter mes concitoyens.

PARTIE II. Une autre circonstance ajoute encore à l'intérêt que peut faire naître cet examen : la gaieté de notre nation n'a pu la mettre à l'abri d'une contagion, amenée par les sophismes de quelques beaux génies, & par l'exemple de quelques grands hommes : en 1769, dans la ville de Paris, cent quarante-sept citoyens se sont donné la mort : voyons dans le silence des préjugés, s'ils sont des héros ou des insensés ; & si leurs veuves doivent pleurer sur leurs cendres, ou imiter Lucrece, Eponine & les Indiennes du Malabar.



H
E
dans
rant
méri
désef
conte
main
fait re
ont e
fa me
main
Da
le suic
se tue
républ
anéan
qui sou
(*)

ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DES FAMEUX SUICIDES.

LE premier suicide célèbre que je rencontre dans l'histoire est celui de Sésostris : ce conquérant, qui avoit voulu en ravageant la terre mériter son apothéose, devint aveugle ; & désespéré, sans doute, de ne pouvoir plus contempler à son gré les torrens de sang humain, que sa frénésie pour la gloire lui avoit fait répandre, il se tua (*). -- Des historiens ont eu la bassesse de louer également sa vie & sa mort : c'est insulter d'un côté le genre humain & de l'autre la nature.

L'HOMME
SEUL.

Dans des états soumis au pouvoir absolu, le suicide est rare : les tyrans & les esclaves ne se tuent guere ; il n'en est pas de même des républiques ; c'est - là que l'espérance d'être anéanti ou d'être mieux, engage un homme qui souffre à se décharger du fardeau de l'exis-

(*) *Diod. Sic. lib. I.*

PARTIE II. tence ; c'est-là que le fanatisme de la liberté porte un citoyen à se soustraire à jamais au pouvoir des tyrans ; c'est-là qu'un regard de la patrie expirante, console le héros qui se dévoue pour elle, de la perte du plus grand bien qu'il ait reçu de la nature.

Tout le monde connoît ce que firent Codrus & Curtius pour le pays qui les vit naître ; & quelque peu fondé que fût leur dévouement, la cendre de ces fameux patriotes sera toujours respectable au philosophe même qui les défavoue.

Ce fut rarement le patriotisme qui anoblit le suicide ; il y avoit dans la Grèce un fameux rocher de Leucade, d'où se précipitoient dans la mer ceux qui vouloient se guérir des fureurs de l'amour : il est vrai que pour modérer la chute, ils s'attachoient des ailes d'oiseaux, ou même des aigles vivantes ; mais si ces précautions sauverent quelques hommes, toutes les femmes qui voulurent tenter cet étrange remède y périrent ; ces malheureuses victimes

d'un préjugé de physique , avant de monter au rocher , juroient toujours sur l'autel d'Apollon de s'élancer avec courage dans le sein de la mer. Un Spartiate qui avoit la fureur du suicide , monta un jour au promontoire de Leucade , & mesurant des yeux la profondeur de l'abyme , retourna sur ses pas : *J'ignorois , dit-il , que mon vœu auroit besoin d'un autre plus fort , pour m'engager à me précipiter.*

— Tant l'instinct de la nature , qui veille à la conservation des êtres , l'emporte sur l'ascendant d'une mode meurtrière , sur les oracles des Pythies & sur les sophismes des prétendus philosophes !

Lucrece , à Rome , se poignarda , non pour se dérober à l'incontinence de Sextus , mais pour se punir de l'avoir partagée. Lucrece n'est point mon héroïne : d'abord un homme seul avec une femme ne la viole pas ; ainsi je me ferois défendue & n'aurois tué personne : la menace de tuer un esclave dans mon lit , ne m'auroit pas alarmée ; tôt ou tard le cri de

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. la vérité se feroit fait entendre , & Rome auroit jugé entre la cendre d'une Romaine & la vie d'un fils de Tarquin : de plus , quand même l'adresse d'un scélérat auroit à jamais fasciné les yeux de mes concitoyens , n'avois-je pas pour barriere entre lui & moi , Dieu & l'immortalité ? Enfin , si la pudeur outragée avoit besoin de quelque victime , il falloit la chercher dans l'audace qui triomphe , & non dans la foiblesse qui a succombé ; il falloit poignarder Sextus , & non commettre un suicide .

Rendons justice aux Romains ; ils ne commencerent à se tuer que lorsque les Césars les firent esclaves : les vieux sénateurs qui resterent dans Rome quand Brennus vint assiéger le capitole , tendirent la gorge à l'épée des Gaulois , & ne se firent point ouvrir les veines : les généraux que vainquit Annibal recruterent leurs armées , & ne se poignardèrent pas ; Régulus mit plus de grandeur d'ame à périr dans un tonneau hérissé de pointes de fer , qu'à se soustraire , en s'empoisonnant ,

à la pitié cruelle de Rome & à la tyrannie de Carthage.

L'HOMME
SEUL.

Mais quand la patrie ne fut plus qu'un vain mot confiné dans les écrits des philosophes, quand la loi fut réduite à se taire devant l'épée des Césars, les Romains nés pour la liberté, à l'approche de leurs tyrans se firent de la mort une barrière ; Brutus, Cassius, Caton se percerent de leur épée, & bientôt la terre abandonnée par ses héros, devint le patrimoine d'un despote.

Ce fanatisme de l'amour de la patrie se perpétua sous les empereurs : tous les citoyens qui ne vouloient point quitter la vie par l'ordre d'un maître, se faisoient ouvrir les veines : Cocceius Nerva, riche, accrédité à la cour, se tua par l'unique raison que la Rome des Césars n'étoit pas celle des Scipion & des Emile ; Aruntius en fit de même pour ne point voir des désastres qu'il ne pouvoit prévenir (*).

(*) Le texte de Tacite est bien plus énergique : *Ut si-
geret simul acta & instantia.* Annal. lib. VI, cap. 48.

PARTIE II. Granius & Statius, à qui Néron avoit fait grace de la vie, se poignarderent (*) pour sauver leur mémoire de l'opprobre d'avoir été pardonnés par l'assassin d'Agrippine & de Britannicus.

Les femmes même furent atteintes de cette généreuse épidémie : personne n'ignore le mot d'Arrie à Petus après s'être poignardée : *Tiens, mon ami, cela ne fait point de mal.* Mot le plus sublime qui ait encore été prononcé par un être hors de la nature.

Des hommes même efféminés aspirerent dans Rome dégradée à la gloire du suicide : Othon & le voluptueux Pétrone moururent avec le courage de Caton, sans avoir vécu comme lui.

Au reste, ce délire du patriotisme s'est rencontré chez d'autres nations que chez les Romains ; les Ambrons, peuples de la Gaule, ayant été défait par Marius, leurs femmes éplorées, demanderent à ce général qu'on respectât leur honneur, qu'on leur assurât la liberté & qu'on les employât au service des

(*) Tacit. *Annal. Lib. XV, sub fine.*

(**) I
C

vestales : sur le refus de Marius , elles se pendirent toutes à des arbres , après avoir massacré leurs enfans de leurs propres mains (*). -- Certainement ces Lucreces de la Gaule valoient bien celle de Rome , quoiqu'elles n'aient point eu ses historiens.

L'HOMME
SEUL.

Il y a eu dans la Lycie une ville de Xanthe , célèbre pour n'avoir jamais dégénéré de ses principes hardis sur le suicide ; ses habitans dans l'espace de mille ans , se brûlerent trois fois avec leur ville , pour ne point subir le joug des conquérans ; ils tromperent ainsi l'espoir ambitieux d'abord d'Harpage , lieutenant de Cyrus , ensuite d'Alexandre le Grand , & enfin de celui des Brutus qui assassinna César. Le dernier , instruit du désespoir des assiégés , promit une récompense à tout soldat qui sauveroit un Xanthien ; mais on ne sauva que cent cinquante femmes , qui manquaient d'époux pour les égorger (**).

(*) Plutarch. *in vitâ Marii* , & Oros. lib. VI , cap. XVI.

(**) Appian. lib. IV.

PARTIE II. Ces traits héroïques de férocité se retrouvent encore dans une ville Indienne assiégée par Alexandre (*), & dans Abyde conquise par le dernier Philippe de Macédoine (**): le héros se conduisit comme Brutus; pour Philippe, il se joua du désespoir de ses victimes, & voyant la précipitation avec laquelle les Abydéens cherchoient à se dérober à l'esclavage, il fit retirer son armée & accorda trois jours aux vaincus pour se tuer à leur aise: ce délai étoit trop long, car dès le lendemain il n'y avoit pas dans Abyde un seul habitant.

La contagion du suicide a fait le tour du globe: Pline rapporte d'une nation hyperboréenne, que ses vieillards n'ayant plus de jouissances à espérer, se précipitent du haut d'un rocher dans l'Océan, & terminent ainsi leur carrière (†).

La mort des vieux Ethyopiens a été pen-

(*) Diod. de Sicile, lib. XVII, cap. XVIII.

(**) Tite-Live, lib. XXXI, cap. XVII & XVIII.

(†) Plin. *Hist. natur.* lib. IV, cap. XII.

dant quelque tems encore plus douloureuse; car ils se faisoient attacher à la queue d'un taureau indompté (*): ainsi c'étoit de gaieté de cœur qu'ils terminoient leur vie par l'affreux supplice d'Hypolite.

L'HOMME
SEUL.

Ce n'étoit pas, sans doute, l'ennui de la vie qui engageoit d'un autre côté les veuves des Hérules (**) & des Indiens de la côte de Malabar (†), à se tuer sur le tombeau de leurs époux: c'étoit la tyrannie de la mode, le fanatisme que leur inspiroient leurs prêtres, & les conséquences absurdes qu'elles tiroient du dogme de la métémpsicose.

Chez nous le féroce point d'honneur conduit au duel; dans le Japon c'est au suicide: à cette extrémité de l'Asie, un guerrier outragé par un autre, s'ouvre le ventre devant

(*) *Heliod. Æthyop. lib. IX.*

(**) Les femmes chez ces guerriers étoient obligées à ce suicide sous peine d'infamie. *Procop. de Bell. Gotic. lib. II.*

(†) *Voyez Tavernier, Voyages aux Indes, t. II, liv. III. Lettres de Bernier, Voyages de Chardin, &c.*

son ennemi, & lui dit : *Fais-en autant si tu as du cœur.* L'agresseur se tue alors à son tour, ou il est déshonoré.

Ce n'est qu'à notre rage pour les conquêtes qu'il faut attribuer celle des negres & des Américains pour le suicide : les premiers sauvages que Colomb ramena en Espagne, tentèrent tous pendant le trajet de s'ôter la vie ; & voyant qu'on les enchaînoit pour les conserver, ils entrerent dans une frénésie qui dura jusqu'à leur mort (*). Pour les negres, on fait qu'encore aujourd'hui quand ils ne peuvent ni se noyer ni s'empoisonner dans les vaisseaux destinés pour la traite, ils ont l'art de faire servir leur langue à les étouffer ; ces malheureux, dans les enfers même dont on les menace, se flattent d'être encore mieux, que sous un ciel où ils respirent avec leurs tyrans.

Il étoit tout simple peut-être que ces déprédateurs de l'Afrique & du Nouveau-Monde se fissent justice, & qu'ils vengeassent eux-mêmes

(*) Dapper, *Hist. van Amer.* édit. in-fol. page 41.

leurs victimes : en effet , le suicide depuis deux siecles est devenu une de nos maladies épidémiques ; l'Angleterre sur-tout en paroît le foyer , & c'est du sein de cette isle que s'échappent des germes pestilentiels qui vont emponsonner l'Europe.

L'HOMME
SEUL.

Nous avons en Europe des institutions religieuses qui tendent au suicide : telles sont la plupart des regles des moines ; les hommes sans génie & sans vertu qui les ont fondées , leur ont dit que les passions n'étoient bonnes qu'à détruire , & par-là ils ont ouvert la porte à l'homicide volontaire : le jeune enthoufiaste qui sentoit ses organes se révolter contre la tyrannie de ces illuminés , opposa alors à l'instinct sacré de la nature les austérités effrayantes de la pénitence , & il abrégea sa vie pour acheter le stérile honneur d'être inscrit dans le martyrologe ; il est vrai que le cénobisme ne frappe ses victimes que lentement ; mais qu'importe au fond qu'on se tue en jeûnant ou en avalant du poison , dans un instant

de délire, ou par un système de fanatisme prolongé plusieurs années, avec le poignard de Caton, ou le cilice des Pacômes & des Stylistes ?

Il ne faut à l'Anglois pour se tuer que d'avoir le spleen, de s'enfoncer dans le chaos de la métaphysique, ou d'entendre dire du mal de sa patrie dans les gazettes.

L'ennui seul suffit un jour à un parent du fameux comte de Peterborough, pour se porter au suicide : cet homme, jeune, bien fait, d'un sang illustre & adoré de ses maîtresses, se tira un coup de pistolet, parce que, disoit-il, son ame étoit lasse de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut l'abandonner (*).

C'est avec le même sang-froid que de nos jours milord Scarborough s'est affranchi de la vie : obsédé par une maîtresse qu'il aimoit,

(*) C'est à Voltaire à qui nous devons cette anecdote & celle du lord Scarborough. --- Voyez *Questions sur l'Encyclop.* tome III, art. *Catōn*.

mais à qui il n'avoit rien promis , & par
 une femme qu'il n'aimoit pas , mais à qui il
 avoit juré de s'unir , il se tua pour sortir
 d'embarras.

L'HOMME
 SEUL.

Rien n'égale peut-être la froide démence
 de Creech , qui en commentant Lucrece
 écrivit sur son manuscrit : NB. *Il faudra
 bien que je me pende , quand j'aurai fini
 mon commentaire* ; & qui , pour ne pas faire
 une note inutile à son livre , se pendit en effet.

En 1734 , un Suédois , nommé Robeck ,
 fils du premier consul de Calmar , donna à
 l'Europe l'exemple du suicide le plus réfléchi
 que nous ait transmis l'histoire : il se donna la
 peine de composer en un volume in-4° , une
 apologie de la mort volontaire ; & quand son
 livre fut achevé il acheta une barque légère , y
 entra seul & la laissa flotter au gré des vents &
 des flots ; le lendemain on trouva son cadavre
 sur le rivage.

Ma plume craint de s'arrêter sur les scènes
 de ce genre , dont depuis un siècle la France a

éte témoin : ainsi je ne parlerai point du suicide des deux derniers princes des maisons de Courtenai & de Lorrainie-Harcourt : je ne flétrirai point la mémoire de cette foule de citoyens de tout âge, de tout rang & de tout sexe, qui depuis dix ans ont trompé l'espoir de leur patrie ; mais l'histoire tragique des deux amans qui se sont tués à Lyon, en 1770, mérite par sa singularité de trouver place dans ces mémoires sur les erreurs de l'esprit humain.

Un Italien, nommé Faldoni, jeune homme d'une figure charmante, & connu par son esprit & par sa probité, étoit sur le point d'épouser sa maîtresse, lorsqu'une blesflure qu'il se fit à la grande artere, lui donna un anévrisme, jugé mortel par les médecins : le pere de Thérèse, (c'est le nom de l'amante) instruit de cet accident, refusa de marier sa fille, pour ne point la rendre veuve le jour où elle deviendroit mere ; mais l'amour dans des ames neuves encore, s'indigne de toute barriere, & le couple persécuté résolut de s'unir. Il y avoit une

chapelle

T

chapelle dans la campagne où les deux amans s'étoient retirés ; elle fut parée avec goût, comme les beautés de la Grece auroient paré le sanctuaire du temple de Gnide. Thérèse s'y rendit avec Faldoni, dans un déshabillé plein de fraîcheur & de graces ; ils se mettent à genoux devant l'autel, se ferrant d'une main, & de l'autre touchant les détentes de deux pistolets, attachés à leurs habits avec des rubans couleur de rose ; au signal donné les coups partent, les deux amans tombent en s'embras-
fant, & leurs ames confondues vont déposer loin des limites de la vie, contre la tyrannie des hommes.

L'HOMME
SEUL.



ARTICLE II.

CONSIDÉRATIONS SUR CES FAITS.

Si la question que j'examine est encore un **PARTIE II.** problème aux yeux même des philosophes, il faut l'attribuer à la stérilité de notre langue, qui nous oblige à confondre sous le nom odieux de suicide toute action qui tend à abréger la carrière de notre existence.

De-là les décisions téméraires, soit des docteurs, soit des sophistes; les hommes pusillanimes en ont conclu qu'un héros tel que **Codrus** devoit être traîné sur la claye; & les enthousiastes de notre liberté ont fait l'apologie de tous les attentats contre sa vie.

Cependant il y a peut-être, quant à la moralité, autant de différence entre Caton qui se poignarde pour ne point survivre à sa patrie, & l'Anglois qui se pend, parce qu'il a le spleen, qu'entre le brigand qui poignarde les hommes pour les voler, & le bourreau qui les tue pour faire exécuter la loi.

Si abréger ses jours étoit toujours un crime,
il faudroit donc flétrir la mémoire de Léonidas
& des trois cents Spartiates, qui pour sauver
la Grece allèrent se faire tuer aux Thermopyles.

L'HOMME
SEUL.

Et qu'on ne dise pas que ces guerriers célèbres, joignant l'idée de vaincre à celle de mourir, échappoient par cette espérance même à l'opprobre du suicide.

D'abord tous les monumens de l'antiquité attestent que les Spartiates en marchant aux Thermopyles ne songerent qu'à faire de leurs corps une barrière, pour empêcher le torrent des Perses de se déborder sur la Grece, avant qu'elle fût en état de se défendre.

De plus, quand nous donnerions aux compagnons de Léonidas nos ames pusillanimes, au fond ils n'en feroient pas moins convaincus du suicide; dans le calcul des probabilités, il y a cent mille à parier contre un que trois cents soldats n'en battront pas trois millions; & à réduire la proposition aux termes des certitudes morales, le danger est à l'espé-

rance dans le rapport de l'infini à zéro (*).

PARTIE II.

Il y a cent mille manières d'attenter contre soi-même ; le citoyen qui reste volontairement dans une ville pestiférée, est à cet égard dans la classe des Caton & des Robeck : se tuer tout d'un coup, comme Sésostris, est au fond la même action que se tuer en détail, comme nos anciens anachorètes & quelques cénobites du Japon ; & il y a des occasions où c'est également courir à la mort, d'affronter une batterie de canons, ou de se livrer entre les mains des médecins.

Mais c'est parce qu'il y a physiquement mille manières d'abréger ses jours, qu'il y a de l'absurdité à ranger toutes les actions de ce genre dans la classe des crimes ou dans celle des vertus.

Établissons quelques principes qui nous servent de fil d'Ariane dans le labyrinthe des opinions humaines sur le suicide.

(*) Je suppose qu'une batterie de canons, sur cent mille soldats tous au même poste, en ait tué, l'un après l'autre, quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf ; je demande si en prenant la place du dernier mort je n'augmenterai pas le nombre des suicides ; or, en me jugeant on juge Léonidas & ses Spartiates.

ARTICLE III.

PRINCIPES.

Il est de toute nécessité qu'il y ait un but à la vie humaine; & puisque la nature a fait des loix pour naître, elle en a fait aussi pour mourir.

L'HOMME
SEUL.

Tous les êtres, par la raison qu'ils existent, ont une tendance naturelle à se conserver; cette pente est une des plus fortes digues contre le torrent du mal physique qui est toujours prêt à inonder la terre.

Puisque l'homme est libre, il doit déterminer ses actions morales par les mêmes fins qui déterminent ses actions naturelles.

Si ces trois théorèmes sont à l'abri de l'atteinte du scepticisme, établissons que l'homme en ouvrant les yeux à la lumière a fait un pacte tacite avec la nature; il lui a dit : Tu vas employer ton énergie à conserver l'être que tu as organisé; & moi, j'employerai la liberté que je tiens de toi, à ne jamais détruire ton ouvrage.

PARTIE II. Mais, malgré l'énergie de la nature & le bon usage de sa liberté, un être intelligent qui vit avec d'autres êtres intelligents, peut les voir travailler à abréger sa carrière; & de ce péril naît la nécessité d'un autre pacte avec la société.

L'homme dit donc en entrant dans la société: puisque chaque individu est trop faible contre tous, faisons servir les forces de tous pour protéger chaque individu; les membres du corps qui m'adopte vont s'armer pour me conserver, & je me conserverai pour les défendre.

Il n'y a aucune occasion où la vie soit un plus grand mal que la mort, & l'existence a pour le moins autant de douceurs pour le sage qui souffre, que pour le scélérat qui prospère; c'est que le mal moral dépend de nous, & que le mal physique n'est presque rien pour qui fait l'apprécier.

L'homme ne seroit donc autorisé au suicide, que, supposé que la nature & la société concourent à rompre les premiers le pacte fait avec

lui à sa naissance; mais d'abord il seroit absurde de s'imaginer que la nature semblable au dieu du mal, ne fit des loix que pour les enfreindre.

L'HOMME
SEUL.

Quant à la société, il est impossible qu'elle travaille toute entière à rendre l'homme malheureux; si cette petite partie de la grande confédération, que je nomme ma patrie, rompt le contrat particulier que j'ai fait avec elle, je fuirai une terre qui dévore ses habitans, mais je ne me tuerai pas. N'y a-t-il qu'une seule contrée sur ce globe propre à servir de patrie au philosophe? & si mes concitoyens m'oppriment, ne dois-je pas mon existence à d'autres hommes plus dignes de me protéger?

Un des grands principes qui doit armer la société contre le suicide, c'est que dès que la vie n'est rien à un homme, il est le maître de celle des autres; ainsi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime de tuer.

Sous quelque point de vue qu'on considère le suicide, on peut donc le définir: un larcin fait à la société & un attentat contre la nature,

ARTICLE IV.

COROLLAIRES.

PARTIE II. **J**E commence à voir clair dans cette nuit profonde qui environne la question du suicide : il ne s'agit que d'appliquer mes principes aux faits que j'ai exposés ; on verra tout d'un coup si telle mort volontaire doit être mise dans la classe des maladies , dans celle des foibleesses ou dans celle des crimes ; & on cessera de confondre Décius & Faldoni avec Robeck & un Anglomane.

C'est un des beaux problèmes de la morale que celui qui tend à examiner si parmi tous les sacrifices que la société exige des membres qui la composent , elle a droit de demander celui de la vie (*). Sans prononcer en ce moment

(*) Ce problème , quand j'en ferai au Droit des gens , fera l'objet d'un des chapitres les plus importans de la Philosophie de la nature ; mais dans le projet que j'ai de ne dire jamais que la vérité , puis-je espérer de continuer cet ouvrage seulement jusqu'au Droit des gens ?

sur le droit , il suffit d'observer que personne ne conteste le fait ; presque tous les peuples se sont accordés à vouloir que dans quelques circonstances terribles un petit nombre de citoyens s'immolât pour le salut de tous ; & c'est sur la base de ce dévouement qu'est fondé le patriotisme des républiques.

L'HOMME
SEUL.

Sous ce point de vue , la Grece eut raison d'éterniser dans ses fastes & dans ses monumens la mort volontaire des héros des Thermopyles.

Si Horatius Coclès eût péri à la chute du pont , qu'il défendoit lui seul contre une armée entiere , sa mort me paroîtroit encore supérieure à celle de Léonidas ; elle seroit à mon gré le plus sublime des suicides.

Cependant le sacrifice de la vie , pour être avoué des philosophes , demande à être fondé sur le péril certain de la patrie , & sur une espérance légitime d'en être le libérateur.

Un oracle affirme , & des peuples imbécilles croient qu'un général qui se fait tuer assure à ses soldats la victoire : de-là Codrus & trois

PARTIE II. Décius se dévouent : de pareils suicides ont droit , sans doute , à la reconnaissance de Rome & d'Athènes ; mais il faudroit les justifier au tribunal de la nature.

Le suicide de Curtius me paroît encore plus absurde. La terre s'entr'ouvre dans une place de Rome : une Sybille déclare que ce gouffre ne se refermera que lorsque Rome y jettera ce qu'elle a de plus précieux , & Curtius s'y précipite ; mais qu'a de commun le péril d'une nation avec quelques toises de terrain qui s'entr'ouvrent ? comment un homme qui se jette dans un abyme peut-il le refermer ? & un héros se détermine-t-il sur l'oracle d'une Sybille ?

En général , c'est l'intérêt public qui doit conduire aux suicides , ou qui du moins les justifie. -- A Dieu ne plaise que je cherche à dégrader la cendre de ces citoyens magnanimes que les républiques ont mis à côté de leurs législateurs , & dont le nom ne se prononce encore par les hommes libres qu'avec celui

de la patrie dont ils ont balancé la chute !
mais quel bien a fait Demosthene en s'em-
poisonnant ? Caton en se perçant de son épée,
a-t-il prévenu le fléau des proscriptions ?
pourquoi les derniers des Romains s'ouvroient-
ils les veines dès qu'ils voyoient tomber sur
eux les regards inquiets de la tyrannie ? Rome
expirante demandoit à être défendue par le
génie de ses héros , & non par les accès de
leur vain désespoir.

L'HOMME
SEUL.

Quant au patriotisme des Xanthiens & des
veuves des Ambrons , qui confiste à se tuer
par la crainte que l'ennemi ne nous tue , il
est dans les principes des Cannibales plutôt
que dans ceux des héros des Thermopyles. --
Je ne parle point ici des principes des phi-
losophes.

Au reste , cette sorte de dévouement dérive
d'un certain code de la guerre que j'examinerai
dans la suite ; & où , pour être conséquent
(je ne dis pas pour être juste) , il faut faire à
soi & à son ennemi le plus grand mal possible.

PARTIE II. S'il n'y a que le salut de la société qui puisse justifier le suicide, que penser de l'Indienne qui se brûle sur la cendre d'un époux que souvent elle n'aime pas, pour qu'on parle d'elle quand elle ne fera plus ?

Mais je suppose que la veuve de Malabar, aimée d'un époux qu'elle adore, le perde dans un instant où lui seul peut lui faire chérir l'existence; si dans le délire de l'amour & de la douleur, elle rompt les noeuds qui l'enchaînoient à la nature & à la société; si ne connoissant de biens réels que Dieu & le cœur qu'elle a perdu, elle tente de les aller rejoindre, loin d'un globe qui désormais n'est plus pour elle qu'une vaste solitude; si... Je ne justifie point un pareil suicide; mais mon cœur sensible s'indigne de mettre l'héroïne de l'amour à côté de Robeck & des Anglomanes.

Faldoni, tu n'as point, par ton suicide, outragé la nature qui venoit de te condamner à mourir, ni la société, qui n'avoit plus de service à attendre de toi. Je ne t'accuse que de

t'être assez défié de ton courage, pour n'avoir pas voulu l'essayer contre les atteintes d'une mort lente & cruelle. -- Mais toi, généruse Thérèse, dont la sensibilité a fait la faute & les malheurs, tu t'es rendue coupable sans doute envers le ciel & la terre; & ma plume inconséquente n'ira pas louer ta cendre, d'une action dont j'ai fait rougir celle des Caton & des Démosthene: cependant combien ton erreur même te rend respectable aux yeux du philosophe, toi qui as osé te créer un caractère, lorsque tout le monde se dépouilloit du sien; toi qui as connu une vraie passion, lorsque ton sexe ne se livroit qu'à des caprices! quelle est donc l'âme d'airain qui flétrira le nom d'une amante, dont les contemporains d'Arrie & d'Eponine auroient fait l'apothéose! & quel est le législateur qui auroit la foiblesse de craindre, en lui pardonnant, la contagion de l'exemple! Il n'y auroit que des héros sans doute, dans une ville où on commettoit souvent de pareils suicides.

Ce qui est une erreur dans l'amante de Fal-

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. doni, est un attentat dans ces Lacédémoniennes qui se précipitoient du haut du promontoire de Leucadé dans la mer, afin de se rendre insensible ; l'amour n'est point un crime, pour s'y dérober ou pour s'en punir.

Malheur aux êtres froids qui n'ont jamais aimé ! pour les ames ardentes & honnêtes, elles savent assez qu'un instant de plaisir vaut un siecle de tourmens ; de telles femmes rendent un amant digne d'elles & ne se tuent point pour le punir d'avoir été ingrat.

Il y a eu des souverains, tels que Sésostris, qui se sont tués de dépit de ne pouvoir plus faire de mal aux hommes : d'autres pour se dérober à une conscience déchirée par les remords ; tous ces scélérats se sont jugés dignes de la mort : ils ont porté la sentence & l'ont exécutée.

Il ne faut point confondre avec les brigands couronnés, tels que Sésostris, les vieillards des contrées hyperboréennes : ces derniers pouvoient être utiles à la société, finon par

leurs bras , du moins par leur expérience : ils avoient aussi , quoi qu'en disent les sophistes , L'HOMME
SEUL des jouissances encore à espérer ; par exemple , celle d'obliger leurs semblables ; jouissance sublime , la seule qui n'épuise point nos organes , la seule qui remplisse l'ame , lors même qu'elle n'habite plus que des ruines .

Si le cœur de quelques hommes dut être fermé à toutes les jouissances , ce fut sans doute celui des negres captifs & des indigenes du Nouveau-Monde ; aussi arrachés à leur patrie , ou tourmentés sur ses ruines , poursuivis par les chiens de Nunnès , empoisonnés par l'air pestilential des mines , & condamnés à ne respirer que pour leurs bourreaux , ils rompirent le pacte fait avec la nature & avec la société : coupables sans doute aux yeux du philosophe ; mais qui oseroit leur reprocher leur suicide ? Seroit-ce la postérité de l'Européen qui a fait leur crime & leurs malheurs ?

On a voulu justifier l'Anglois qui se tue quand il est attaqué de la consomption , sous

PARTIE II. prétexte que le suicide est alors, non un acte moral, mais l'effet physique d'une maladie ; c'est un paradoxe des Lettres Persannes ; mais quelle est en morale l'autorité des épigrammes ? Le fait est que la consomption ne dérange en rien l'appareil fibrillaire du cerveau ; que l'Anglois raisonne bien ou mal quand il projette de se pendre, & que tout homme est libre dès qu'il raisonne.

Si l'on a suivi avec attention la chaîne de mes principes & de mes corollaires, l'Anglo-mane est déjà jugé ; on sent assez que l'insensé qui renonce à son existence aussi aisément qu'à un logement qui lui déplaît, est un infracteur de toutes les loix divines & humaines, & que puisque le souverain n'a point de pouvoir sur sa personne, le philosophe a droit de flétrir sa mémoire.

Je n'adopte point le préjugé vulgaire que l'homme ne se tue que par foibleffe ; je sens qu'il y a une sorte de courage à se roidir contre l'instinct le plus fort que nous ayons

reçu

reçu de la nature : en général , le suicide est
un acte de frénésie & non un acte de lâcheté.

L'HOMME
SEUL.

Mais qu'on me nomme parmi les Anglo-
manes une seule tête forte & vigoureuse :
l'homme qui a de l'énergie dans les organes
& dans l'entendement , ne s'avise point de
rompre une chaîne dont le tems seul use les
anneaux ; il voit toujours au-delà de ses
jouissances d'autres jouissances ; il joue sans
ennui sur la scène du monde , & n'abandonne
pas son rôle avant que la nature ait baissé la
toile.

Quels sont ces Anglomanes qui s'élancent
ainsi sans remords au-delà des barrières de la vie ?

Ce sont pour la plupart des célibataires qui
ne tiennent que par un fil à la société , & qui
prennent la vie en haine , parce qu'ils se sont
blasfèmés sur toutes ses jouissances.

Ce sont des hommes chargés de dettes qui
aiment mieux brûler une maison que de l'ar-
ranger.

Ce sont des parvenus qui ont mis le bonheur

PARTIE II. suprême à être riches, & qui, ne connaissant qu'une jouissance, dès qu'ils viennent à la perdre, n'ont plus rien qui les attache à la vie.

Enfin, ce sont des sophistes qui, à force de tourmenter leur raison à chercher des preuves au dogme de l'anéantissement, ont mérité de perdre l'instinct de la nature, la sensibilité de l'ame & les remords.

Cependant tous les propagateurs du suicide n'ont pas été de vils sophistes ; jetons donc un coup-d'œil philosophique sur leurs apologies.



ARTICLE V.

DES APOLOGIES DU SUICIDE.

C'EST dans cette Grece où l'on fit l'apothéose d'Hercule qui se brûla sur le mont **Œta**, qu'il faut chercher les premières apologies du suicide. Zénon, qui le croiroit ! Zénon, l'inflituteur de la secte philosophique, qui a le plus mérité du genre humain par ses lumières & par ses vertus, Zénon, dis-je, décida qu'il étoit indifférent au sage de se donner la mort ou de la recevoir ; & conséquemment à cette théorie audacieuse, s'étant brisé un doigt, pour éviter une opération douloureuse, il s'étrangla lui-même : il est vrai qu'il avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans (*), & il n'est point à craindre que le suicide à cet âge devienne jamais une épidémie.

L'HOMME
SEUL.

Cette idée dangereuse de Zénon dérivoit nécessairement d'une grande erreur du stoï-

(*) Diog. Laërt. lib. VII, *in vit. Zenon.*

PARTIE II. cisme ; c'est que l'apathie est la perfection du sage. Le philosophe entraîné par l'esprit de système se crut obligé , malgré sa belle ame, de contredire l'instinct sacré de la nature ; il aima mieux faire soupçonner son cœur que le désordre de sa plume , & il perdit la morale pour conserver la logique.

Les disciples de Zénon (& on compte une foule de grands hommes parmi ses disciples) ne manquerent pas de sophismes pour justifier ce paradoxe du stoïcisme. Marcellinus , sous le regne de Néron , hésitoit à se donner la mort ; Séneque lui fait dire par un philosophe (*) : *Tu balances long-tems pour peu de chose : ta vie n'est rien ; ne la partages-tu pas avec les animaux & les esclaves ? il n'est pas nécessaire , pour savoir mourir , d'être fort braye & fort malheureux ; il suffit d'être ennuyé.*

Marcellinus pouvoit répondre à son Stoïcien :
 « Mon ami , n'outrons point la grandeur

(*) Senec. Epistol. 77.

» d'ame ; une preuve que la vie a pour moi
 » quelque importance , c'est que malgré l'af-
 » freuse perspective qu'elle présente à ma vieil-
 » lessé , je balance encore à m'en délivrer ;
 » cette vie est sans doute peu de chose pour
 » l'être qui m'a organisé ; mais elle est tout
 » pour moi , & quelques sophismes ne me
 » dédommageront pas de sa perte.

L'HOMME
SEUL.

» L'existence que tu dédaignes parce qu'elle
 » t'est commune avec les animaux , m'est bien
 » précieuse à moi , parce que je la partage avec
 » Hercule , Romulus & Jupiter.

» Quant à ces esclaves que ton orgueil met
 » de niveau avec les quadrupedes , je te de-
 » mande , à mon tour , s'il y a essentielle-
 » ment quelque différence entre un Romain
 » conquérant & un Numide conquis ; si un
 » Teuton est une bête de somme , parce qu'il
 » porte son maître en litiere au capitole , &
 » pourquoi un philosophe tel que toi a des
 » esclaves ?

» Pour l'ennui il ne justifie pas plus l'homme

PARTIE II. » qui se tue, que l'homme qui assassine : l'ennui est le supplice d'une imagination oisive & rassasiée de jouissances : il vaut mieux se guérir de l'ennui, que faire servir l'ennui à justifier le suicide. »

Montagne qui cite quelquefois de mémoire, & qui se piquoit plus d'avoir du jugement que de la mémoire, Montagne dit que Pline donnoit à un Romain le droit de se tuer dans trois sortes de maladies (*), qui sont les migraines violentes, le dérangement d'estomac & la pierre : mais l'ami de Tacite avoit trop étudié la nature pour pervertir la morale : ce grand homme se contente de dire que de son tems on se tuoit d'ordinaire dans ces trois circonstances (**): il fait l'histoire du suicide & non son apologie.

(*) *Effais de Montagne*, petite édition, tome III, page 306.

(**) *De hoc tamen judicavere avi experimento asper-
ritos cruciatus esse calculorum à stolicidio vesicæ; pro-
ximum stomachi: tertium eorum quæ in capite doleant,
non ob alios fermè morte consitâ.* Hist. nat. Lib. XXV,
cap. III.

Ce que Pline n'a pas dit se trouve dans l'introduction à la philosophie Stoïcienne de Juste Lipse : ce savant du seizième siècle, qui a fait tant de livres & commis tant d'apostasies, prétendoit qu'il y avoit douze cas où le sage devoit se délivrer du fardeau de la vie : les objets de ces cas sont la patrie, l'amitié, les revers de fortune, des douleurs aiguës, la mutilation, une maladie incurable, l'extrême pauvreté, l'état de crainte continue, la décrépitude de l'âge, l'ignominie, l'impossibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la société.

L'HOMME
SEUL.

On voit d'abord par la confusion de ce dénombrement, que Juste Lipse décidoit sans principe une des plus grandes questions de la morale. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre le dévouement de Léonidas & le désespoir d'un malheureux qui se punit de ce qu'on l'a fait eunuque ?

Ne parlons point ici de la patrie & de l'amitié : Sparte a pu demander le sacrifice de leur vie aux héros des Thermopyles : l'enthousiasme

PARTIE II. de l'amitié a pu substituer un moment la tête de Pylade à celle d'Oreste, aux autels sanglans de la Tauride; ce n'est point au sang-froid de la réflexion, à juger ces élans d'une ame magnanime; & si de tels suicides sont des crimes, j'avoue que de pareils crimes sont au-dessus de mes éloges.

La pauvreté n'est rien quand on a des bras pour en sortir, ou une tête philosophique pour l'apprécier.

La fortune n'a des revers que pour l'être vil, qui, sans elle, se croiroit le dernier des hommes.

Il est absurde de se tuer parce que l'on craint: car on doit encore craindre en se tuant, d'être puni d'avoir rompu avec Dieu & les hommes; il est bien plus simple de se délivrer de ses terreurs que de l'existence.

La décrépitude aussi ne fauroit justifier le suicide: ou le vieillard a raisonné son attentat, & alors il pouvoit par sa tête être utile à ses concitoyens; ou l'acte par lequel il est sorti de la vie, est l'effet du dérangement de ses orga-

nes, & alors la philosophie n'y trouve plus de moralité : dans le premier cas l'homme décrépit qui se tue est à-la-fois inconséquent & coupable, dans l'autre il n'est que malade.

L'HOMME
SEUL.

Je ne dirai point avec les Stoïciens, que la douleur la plus vive n'est point un mal : mais mon ame courageuse luttera avec ce mal comme le sage de Séneque avec l'adversité ; & si je me tuois, c'est que dans la lutte le mal auroit triomphé.

La mutilation n'est point encore un motif pour attenter à sa vie : l'homme n'a point été jeté sur la scène du monde, uniquement pour s'y reproduire : jusqu'à l'âge de puberté il n'a point d'organes générateurs, & dans la vieillesse il en perd l'usage : ainsi un eunuque n'est pas plus autorisé à se tuer, qu'un vieillard ou un enfant : au reste, l'instinct dans tous les eunuques célèbres, a toujours été encore plus fort que le désespoir né de l'impuissance : Combabus, ni Origene, ni Abailard, ni Nar-sès même ne se sont tués; ils n'ont point ajouté

PARTIE II. un crime inutile à leur ignominie; ils ne se font pas avise de rompre avec les hommes, parce qu'ils étoient moins hommes que nous.

Le suicide n'est peut-être pas un crime, quand il s'agit de terminer les douleurs toujours renaissantes d'une maladie incurable, mais c'est du moins une foibleſſe : il y auroit bien de la vertu, quand dans les cinq actes de la vie humaine, on n'a plus qu'une ſcène à jouer, de l'attendre sans précipiter le dénouement.

Il me reſte à examiner le cas d'un homme dévoué à l'ignominie & mort civilement pour la ſociété.

Si ce citoyen a mérité ſon opprobre, qu'il le ſubiffe : il doit fe féliciter encore, en courbant ſa tête vers la fange, de ce que les loix qui le puniſſent veillent à ſa ſûreté ; il doit répaſſer ſon crime aux yeux de la patrie, & non pas la forcer par ſon suicide à en punir deux.

Sile citoyen que la loi dégrade eſt innocent, je pense qu'il lui convient de vivre, afin de laiſſer à ſon innocence le tems de fe dévoiler;

il doit son existence à sa postérité pour qu'elle n'ait pas un jour à rougir de sa mémoire; il la doit même à la patrie qui le condamne, pour ne point détruire en elle le germe des remords.

Il peut se faire cependant que par la nature de la calomnie, la vérité ne puisse jamais entr'ouvrir le nuage qui l'environne: alors quel est le barbare qui oseroit insulter à la mémoire de l'homme foible, qui s'ötant la vie n'a fait qu'empêcher la patrie de prolonger son crime & son ingratitudo?

Mais, mon héros feroit le philosophe qui auroit le courage de vivre quoique flétri, parce que son honneur ne dépend pas du vain caprice des tyrans; qui feroit servir ses malheurs à étudier le cœur des hommes qui les ont causés, & qui tranquille avec sa vertu opposeroit Dieu & sa conscience aux clamours de l'univers.

Les sophismes des Stoïciens ont depuis été répétés par une foule de modernes, mais sans en acquérir plus d'autorité.

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. Le docteur Donne, prédicateur de Londres sous le regne de Jacques I, fit un volume in-4°. sous le titre de *Biathanatos*, où il tenta de prouver que le suicide n'étoit contraire ni à la loi de la nature, ni à la raison, ni aux révélations : l'unique argument singulier qu'on y trouve est tiré d'une constitution apostolique, qui porte qu'un homme doit plutôt consentir à mourir de faim qu'à recevoir la nourriture de la main d'un excommunié (*) ; constitution digne, si elle a existé, de servir de base à la législation intolérante de la propagande, & qui n'a pu faire loi dans l'Europe, que dans les siecles barbares où dominoint le fanatique Hildebrand & le pere incestueux de Borgia.

Long-tems avant le *Biathanatos* du docteur Donne, avoit paru en France un livre de l'abbé de Saint-Cyran, connu sous le nom de *Question Royale*, où il étoit décidé que la raison autorise quelquefois le suicide, ainsi que

(*) Voyez *Biathanatos*, lib. IV, cap. VII & IX.

l'homicide : c'est Séneque & Montaigne traduits
en langue barbare par un théologien.

L'HOMME
SEUL.

Je trouve dans le *Système de la nature* un argument qui a échappé à tous les philosophes de l'école de Zénon, & aux théologiens de Londres & de Port-Royal. Une preuve, dit-on, que la nature permet le suicide, c'est qu'elle travaille dans les entrailles de la terre le fer qui doit m'égorger (*). Mais ce fer peut me servir à assassiner mon père aussi bien qu'à détruire mon existence : ainsi voilà le parricide autorisé par la nature ; on peut juger du principe de la fatalité, par ses conséquences.

L'apologie la plus complète que nous ayons du suicide est celle de Robeck (**); son livre dépouillé d'une érudition fastueuse qui tombe

(*) *Syst. de la nat.* tome I, chap. XIV.

(**) Son livre a pour titre : *Johannis Robeck, Calmaria Suedi, exercitatio philosophica de morte voluntariâ philosophorum & bonorum virorum, etiam Iudorum & Christianorum.* C'est un volume in-4°, imprimé à Rintel en 1736.

presque toujours sur les mots & jamais sur les choses, peut se réduire à un petit nombre de sophismes : je vais mettre l'antidote à côté du poison.

Il n'existe point de loi qui défende de se priver de la vie.

Quoi ! l'instinct sacré qui dit à tous les êtres de se conserver, n'est pas une des premières loix de la nature !

Un bienfait cesse de l'être quand il devient onéreux, & alors il est permis d'y renoncer.

Ce sont toujours nos crimes qui nous rendent l'existence onéreuse ; car le mal physique, comme je l'ai dit, n'est presque rien pour qui fait l'apprécier : l'Anglomane est donc un ingrat ; il feroit mieux de se guérir de ses vices que de la vie.

La mort volontaire est souvent le moyen d'éviter de plus grands crimes.

Cela peut être vrai pour la société qui jouit de la mort du scélérat, mais non pour le scélérat qui se tue : sans doute, il étoit utile à

la te
le f
atte
la v
tan

S
lui
le p
I
dan
telle
don
elle
sui
le c
--
don

de
des
de
17

la terre que Néron se perçât de son épée ; mais le suicide de Néron n'en est pas moins un attentat contre la nature , digne de couronner la vie de l'assassin d'Agrippine & de Britannicus.

L'HOMME
SEUL.

Si l'ame est mortelle , le suicide ne fauroit lui nuire ; si elle est immortelle , il lui rend le plus grand des services.

Il me semble qu'il y a bien plus de justesse dans le dilemme retorqué : si l'ame est mortelle , le suicide la prive du plus grand bien dont elle puisse jouir du plaisir d'exister ; si elle survit à la dissolution de nos organes , le suicide l'expose à être punie pour avoir rompu le contrat qui la lie avec Dieu & les hommes.

-- Quoi qu'il en soit , Robeck se tua pour donner du poids à son dilemme.

La dernière apologie du suicide qui ait joui de quelque célébrité , est le testament de mort des deux Dragons qui se sont tués d'un coup de pistolet à Saint-Denis , le jour de Noël 1773. Le voici , dégagé de toutes ses super-

PARTIE II. fluités, avec les réflexions qu'il m'a fait naître :

« Un homme qui meurt avec connoissance
» de cause ne doit rien laisser à désirer à ceux
» qui lui survivent. . . .

« La mort est un passage. . . . Ce principe
» joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le
» pistolet à la main : l'avenir ne nous offre
» rien que de très-agréable ; mais cet avenir
» est court : HUMAIN, mon compagnon,
» n'a que vingt-quatre ans ; pour moi,
» BORDEAUX, je n'ai pas encore quatre
» lustres accomplis : aucune raison présente
» ne nous force d'interrompre notre carrière,
» mais le chagrin d'exister un moment pour
» cesser d'être une éternité, est le point de
» réunion qui nous fait prévenir, de concert,
» cet acte despotique du sort : enfin, le dégoût
» de la vie est le seul motif qui nous la fasse
» quitter.

« Si tous les malheureux osoient être sans
» préjugé & regarder leur destruction en face,

ils

» ils verroient qu'il est aussi aisè de renoncer
» à l'existence, que de quitter un habit dont
» la couleur nous déplaît.

L'HOMME
SEUL.

» Nous avons éprouvé toutes les joies-
» fances, même celle d'obliger nos semblables :
» nous pouvons nous les procurer encore ;
» mais tous les plaisirs ont leur terme, & ce
» terme en est le poison.

» Nous sommes dégoûtés de la scène uni-
» verselle ; la toile est baissée pour nous &
» nous laissons nos rôles à ceux qui sont assez
» faibles, pour vouloir les jouer encore quel-
» ques heures.

» Quelques grains de poudre vont dans un
» instant briser les ressorts de cette masse de
» chair mouvante, que nos orgueilleux sem-
» blables appellent le roi des êtres (*) ».

Il n'y a rien de neuf dans les sophismes

(*) Ce testament étoit accompagné d'une lettre à M. de Cl.... lieutenant au régiment de Belsunce : il est important d'en connoître les principaux traits pour être en état d'apprécier ce suicide, auquel on a attaché sans doute trop d'importance.

de ce testament : voyons cependant s'ils auront
PARTIE II. plus de force sous la plume d'un Dragon que
 sous celle de Zénon & de tous les sages du
 Portique.

“ MONSIEUR,

» Pendant mon séjour à Guise, vous avez paru m'honorer de votre amitié ; il est temps que je vous en remercier ; je crois vous avoir dit plusieurs fois que mon état me déplaisoit : cet aveu étoit sincère, mais pas exact : je me suis examiné depuis plus sérieusement, & j'ai reconnu que ce dégoût se répandoit sur tout, & que j'étois également rassasié de tous les états possibles. mécontent des hommes, de l'univers entier & de moi-même ; de cette découverte il a fallu tirer une conséquence : lorsqu'on est las de tout il faut renoncer à tout ; ce calcul n'est pas long, je l'établis sans le secours de la géométrie : enfin, je suis sur le point de me défaire de mon brevet d'existence que je possède depuis près de vingt ans & qui m'a été à charge depuis quinze : je ne dois d'excuse à personne ; je déserte, c'est un crime ; je vais m'en punir, & la loi sera satisfaite.

» J'avois demandé à mes supérieurs une prolongation de congé pour avoir l'agrément de mourir à tête posée : ils n'ont pas daigné me répondre, j'en serai quitte pour me tuer un peu plus vite...

» Si l'on existe après cette vie & qu'il y ait du danger de la quitter sans permission, je tâcherai d'obtenir une minute pour vous l'apprendre : s'il n'y a point d'autre vie, je conseille à tous les malheureux, c'est

La mort est un passage : ce principe joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le pistolet à la main.

L'HOMME
SEUL.

La mort est un passage, sans doute : mais si ce passage conduit à l'anéantissement, on a tort de s'y précipiter ; car, enfin, le néant ne vaut pas l'existence : d'un autre côté, si comme l'attestent la physique & la raison, rien ne s'anéantit dans la nature, ne craint-on pas de trouver Dieu & les remords à l'extrémité du passage ?

L'idée qu'on doit finir n'a jamais mis le pistolet à la main d'un homme qui a de la logique ; comme l'idée que des arbres ne sont pas immortels, ne portera jamais un homme sensé à changer une forêt en bruyères.

L'avenir ne m'offre rien que de très-agréable ; mais cet avenir est court.

» presque dire à tous les hommes, de suivre mon
» exemple. Je suis, &c.

» BORDEAUX, jadis élève d'un pédant, puis
» de Cujas, puis aide de chicane, puis
» moine, puis dragon, puis rien. »

Il y auroit bien des notes à faire sur cette lettre, mais les principes sont posés, & c'est au lecteur à les faire.

E e ij

PARTIE II.

Vous en imposez, monsieur l'Anglomâne; car dans l'instant où vous écriviez votre testament, vous mandiez à votre lieutenant que vous étiez *dégoûté de tout, rassasié de tous les états possibles, mécontent des hommes, de l'univers entier & de vous-même*. Quand on veut éclairer les hommes, il ne faut pas être contradictoire, il ne faut pas garder son visage quand on parle à ses contemporains, & prendre un masque, quand on parle à la postérité.

Aucune raison présente ne nous force d'interrompre notre carrière.

Vous en imposez encore; car on a découvert, quand vous n'étiez plus, que vous aviez des créanciers qu'il vous étoit impossible de satisfaire; & que le malheureux qui a partagé votre suicide, étoit dévoré du mal affreux que Colomb apporta du Nouveau-Monde avec son or & sa cochenille.

Le chagrin d'exister un moment pour cesser d'être une éternité, nous engage de concert à quitter la vie.

Puisque cesser d'être est un mal, il est absurd de hâter son anéantissement.

L'HOMME
SEUL.

Au reste, le sophisme de l'Anglomane conduiroit encore toutes les meres à se faire avorter: car si l'idée de cesser d'être empoisonne nécessairement l'existence, pourquoi la commencer?

Si tous les malheureux osoient être sans préjugé & regarder leur destruction en face, ils verroient qu'il est aussi aisè de renoncer à l'existence, que de quitter un habit dont la couleur nous déplaît.

Y auroit-il beaucoup de malheureux, si tous les hommes étoient sans préjugé? ne sont-ce pas, par exemple, les préjugés sur l'honneur qui font les assassins? n'est-ce pas aux préjugés sur la fortune qu'on doit la plupart des suicides?

Une preuve que la nature ne nous dit point de nous détruire, c'est que nul homme de sang-froid ne sauroit regarder en face sa destruction.

L'existence n'est point un habit, quoi qu'en disent les Anglomanes; si mon velours gris me déplaît, je le fais teindre, & tout le monde est

content; mais si je renonce à l'existence, quel
PARTIE II. en sera le dédommagement ?

Nous avons éprouvé toutes les jouissances.

Non, vous ne connoissez point celle qui consiste à être en paix avec soi-même; car pour connoître cette jouissance sublime, il faut avoir des organes vigoureux, un entendement sain, des principes & de la vertu.

Nous pouvons nous procurer encore le plaisir d'obliger nos semblables; mais toutes les jouissances ont leur terme, & ce terme est le poison.

Quoi ! vous pouvez encore être bienfaisant, & vous desirez de mourir !.... ce mot est votre arrêt: non, vous n'eûtes jamais d'amis; jamais vous ne partageâtes avec les ames sensibles & honnêtes la gloire de faire des ingrats.

Quoi ! le plaisir d'obliger auroit un terme ! la jouissance que me procure l'idée d'avoir fait un heureux disparaîtroit avec mes bienfaits ! -- Mais cessons d'avilir l'amitié & la

vertu en les justifiant, & malheur aux blasphemateurs qui à cet égard m'obligeroient à L'HOMME
SEUL. les confondre !

Nous sommes dégoûtés de la scène universelle. . . . & nous laissons nos rôles à ceux qui sont assez faibles pour vouloir les jouer encore quelques heures.

Malheureux, vous êtes dégoûtés de la scène universelle ; mais c'est parce que vous n'avez pas voulu conserver l'harmonie nécessaire avec les acteurs ; parce que la petiteffé de votre génie ne vous a jamais fait jouer que des rôles subalternes ; parce que vous ne pouvez rendre le drame de votre vie célèbre que par son dénouement.

C'est le vil intérêt qui a présidé à tous les événemens de votre vie : c'est la froide vanité qui a dicté votre testament ; vous sentiez qu'en vous flattant d'imiter Démosthene & Caton, vous en imposiez aux hommes, & vous vous en êtes punis par votre suicide.

ARTICLE VI.

RÉFLEXION QUE FAIT NAITRE LE TESTAMENT DES DEUX ANGLOMANES.

PARTIE II.

A peine le suicide des Dragons fut-il connu dans la capitale, que ces hommes qui sont faits pour haïr le génie & la vertu, s'empresserent de publier que l'attentat des deux Anglo-manes étoit le crime des philosophes.

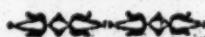
Ces hommes vils, à force de répéter ce blasphème, le firent adopter par le peuple; & peu s'en est fallu que les gens de bien, cédant au torrent, ne calomniaissent à leur tour les sages, par amour pour la vertu.

On peut décider de la justesse d'une telle imputation par ce chapitre sur le suicide; c'est un monument qui déposera sans cesse contre les ennemis-nés de la raison, c'est-à-dire, contre les fanatiques & les esclaves.

Si ce foible ouvrage passe jusqu'à nos descendants, ils s'indigneront des complots qu'on

a fait en tout tems pour rendre la philosophie odieuse ; en attendant , le philosophe qu'on fait ennemi de la nature , de la morale & des loix , continuera à défendre les loix , à faire régner la morale , & à interpréter la nature : il ne laissera passer aucune occasion d'être utile à ses concitoyens ; il écrira pour faire siffler les serpens de l'envie , & pour lui pardonner.

**L'HOMME
SEUL.**



ARTICLE VII.

DE QUELQUES INSTITUTIONS SUR LE
SUICIDE.

PARTIE II. **L**ES loix qui primitivement ne sont guere que la sanction donnée aux usages nationaux, ont quelquefois tonné contre le suicide, & l'ont quelquefois favorisé.

Il y a une loi romaine, donnée par Antonin, qui justifie les citoyens qui se sont tués pour se soustraire aux douleurs, par ennui de la vie, par démence ou par désespoir (*); & cette loi donnée dans un empire où le stoïcisme fit tant de bien & si peu de mal, n'a jamais été révoquée.

Dans le premier âge de la république de Marseille, on conservoit en dépôt au trésor public, de la ciguë, pour faciliter les suicides; mais il falloit qu'auparavant le citoyen qui vouloit se tuer eût fait approuver son entreprise

• (*) *Cod. de bonis eorum qui sibi mortem, &c. Leg. 3.*

au sénat (*). Avec cette modification, un Anglomane n'a point de reproche à effuyer de sa patrie; il ne lui reste qu'à se justifier auprès de la nature.

D'un autre côté, les législateurs ont quelquefois puni singulièrement les suicides, qu'ils auroient peut-être dû se contenter de prévenir.

Il y a une loi d'Athènes qui veut que la main avec laquelle on a attenté à sa vie soit séparée du corps & brûlée à part (**); mais qu'importe à l'insensé qui s'ôte l'existence que la loi ôte une main à son cadavre?

On a beaucoup admiré une loi grecque, qui pour prévenir les suicides fréquens des Miléniennes, statua qu'on traîneroit toutes nues dans la ville celles qu'on trouveroit étranglées (†); mais ce n'est point par des attentats contre les mœurs qu'on prévient les attentats contre la nature.

L'HOMME
SEUL.

(*) *Valer. Maxim. lib. II, cap. VI.*

(**) *Orat. Eschin. advers. Ctesiphont.*

(†) *Plutarque, Œuvres morales, Trait. des faits vertueux des femmes.*

PARTIE II. Dans une partie de l'Europe moderne, on traverse d'un pieu le cadavre des citoyens qui se sont tués, & on les traîne publiquement sur la claie : je me tais sur cette institution ; mais voici un petit écrit qui mettra les hommes sans prévention à portée de la juger.



ARTICLE VIII.

*MÉMOIRE ADRESSÉ AUX LÉGISLATEURS,
PAR LA VEUVE D'UN CITOYEN PUNI
POUR LE CRIME DE SUICIDE.*

DANS l'état déplorable où me réduisent l'attentat d'un époux & mes malheurs, isolée au milieu d'une société dont j'ai toujours respecté les loix, devenue vile sans cesser d'être honnête, puis-je me flatter du moins que les hommes barbares qui me refusent leur estime, m'accorderont quelque pitié?

L'HOMME
SEUL.

Des revers m'ont ravi ma fortune; un suicide m'a enlevé mon époux; le supplice de cet époux me prive de la considération publique: mais Dieu & mon courage me restent, & je brave encore la haine de mes persécuteurs.

Ma patrie en me flétrissant injustement a rompu la première le contrat social; ainsi devenue par les préjugés publics citoyenne du monde, je m'adresse à tous les législateurs;

PARTIE II. trop heureuse si ma foible voix pénètre jusqu'à ces hommes puissans qui ont en dépôt le bonheur de leurs semblables, & si mes malheurs sont les derniers que l'homme sensible ait à reprocher à la barbarie des loix !

Il fut un tems où je vécus heureuse, respectée d'un époux que j'adorois, entourée d'enfans qui multiplioient les plaisirs de mon existence, & chere à quelques amis qui me tenoient lieu de l'univers ; ce songe a duré dix ans, & je me réveille aujourd'hui au milieu de l'infortune & de l'opprobre, ayant à pleurer à-la-fois sur le crime d'un époux, sur la rigueur des loix & sur les désastres qui attendent ma postérité.

Cependant aucun crime n'a souillé ma vie ; je n'ai point mendié par d'indignes bassesses la fortune dont je jouissois ; je ne l'ai point prostituée au luxe ou au libertinage : & quand la misere de mes débiteurs a entraîné la mienne, j'ai mieux aimé rester pauvre & honnête que d'être vile & de relever ma fortune.

Mon époux moins courageux que moi, a cherché, en s'empoisonnant, à se dérober à un avenir qui l'epouvantoit : il n'a voulu ni s'enrichir en perdant sa propre estime, ni devoir à des protecteurs des secours qui auroient flétrî son ame, & il a cessé d'être.

L'HOMME
SEUL..

Je suis loin de justifier sa mémoire : je fais qu'il a enfreint par son suicide les institutions positives, & les loix éternelles de la nature : il a cru voir le néant au bout de sa carriere, & son ame étoit immortelle.

Mais quelle odieuse vengeance a-t-on tirée de son crime ? on a traversé son cadavre d'un pieu, on l'a traîné sur la claié dans les rues de la capitale, & on a refusé à ses lambeaux sanglans ces honneurs funebres, qu'on n'accorde aux morts, que pour soulager la douleur des amis qui leur survivent.

Quel a été l'effet de tant d'opprobres ? Le peuple en voyant passer dans les rues ce cadavre mutilé & sanguinolent, a dit : *C'est l'époux de cette femme dont on n'a jamais dit de*

PARTIE II. *mal; c'est le pere de ces enfans qui donnaient à la patrie tant d'espérance : les malheureux ! il ne leur reste plus qu'à mourir.*

Ce n'est donc pas le coupable, mais sa veuve & ses enfans que vous avez punis : le citoyen qui a bravé vos loix s'est dérobé à vos coups, & nous qui les avons toujours respectées, nous en sommes les victimes ; vous avez cru anéantir le suicide, & vous nous avez réduit à ce désespoir sombre & réfléchi qui dans les hommes sans principes conduit au suicide.

Quel fut votre but en inventant ce genre de supplice ? Vouliez-vous vous venger d'un infracteur de vos ordonnances ? Mais pour cet effet, il auroit fallu aussi rendre sensible ce cadavre que vous outragez : ne voyez-vous pas que son principe de vie est affranchi de vos chaînes ? Vous ressemblez à ces Athéniens qui se vengeoient de la fuite de leurs grands hommes en mutilant leurs statues.

Vous avez cru peut-être que l'homme qui projette

projette d'attenter à sa vie, seroit détourné de son crime par la crainte de l'opprobre dont on couvriroit sa mémoire ; mais comment vous êtes-vous imaginé que le citoyen audacieux qui ne respecte point son existence, respecteroit sa mémoire ? Ignorez-vous que c'est le système de l'anéantissement qui conduit au suicide ? Le malheureux qui se tue ne voit d'ordinaire au-delà des barrières de la vie, ni Dieu, ni sa postérité, ni vos loix, ni vos supplices.

L'HOMME
SEUL.

Auriez-vous pensé que l'Anglophone, trop foible pour rompre tous les liens qui l'enchaînent à la société, se résoudroit à vivre, pour épargner de l'ignominie à sa veuve & à ses enfans ? Vous voyez par mon exemple l'effet de votre prudence barbare : mon époux étoit instruit de vos loix, il m'adoroit, & il n'est plus.

Si votre raisonnement étoit juste, le nombre des suicides diminueroit dans les pays que vous gouvernez; mais non, vos vengeances absurdes les multiplient, & ils renaissent autour de la claye destinée à les punir.

La plus grande partie des Anglophones est

Tome V.

F f

athée; que leur importe donc le repos d'une épouse & d'une postérité? l'insensé qui n'a point de Dieu, peut-il avoir une famille?

Pour le théïste qui projette de se dérober aux tourmens de l'existence, il ne change pas de deffein, pour épargner de l'opprobre à tout ce qui peut lui être cher; mais il se tue pour ne point voir tout ce qui lui est cher, dévoué à jamais à l'infortune & à l'opprobre.

Savez-vous dans quel gouvernement vos institutions féroces ne causeroient aucun désordre? ce seroit dans celui où les abominables préjugés de naissance seroient anéantis; dans un pays où le mérite personnel seroit tout, & où l'honnête homme rougirait de n'être connu que par ses peres: dans un état où Caton fils d'un scélérat seroit nommé consul, le même jour où son pere seroit exécuté.

Je ne suis point la femme de Caton; mais aussi mon époux ne fut point un scélérat; cependant ma philosophie ne prolonge ma carrière que pour vous en voir empoisonner tous les instans! le couteau de l'opprobre est sans cesse suspendu

sur ma tête : je ne puis rester dans ma maison sans
y voir le breuvage qui empoisonna mon époux ;
je ne puis en sortir sans voir son cadavre en lam-
beaux , & la multitude qui ne le connoissoit pas ,
insultant à sa veuve , à ses enfans & à sa mémoire .

L'HOMME
SEUL.

Mes enfans ! Quel nom viens-je de pro-
noncer ! il ne sort de mes entrailles qu'en les dé-
chirant : quoi ! le ciel vous fit si bons ! je vous ai
élevés pour éclairer votre patrie ou pour la dé-
fendre ; tout ce qui vous entoure ne prononçoit
votre nom qu'en pour le bénir ; & un instant de dé-
lire que vous n'avez pas partagé , va vous con-
fondre à jamais avec les plus méprisables des
humains ! & les barbares qui ont puni votre pere
vous envelopperont dans sa proscription ! &
l'homme honnête , mais foible , qui croit toutes
les loix justes , parce qu'elles le protègent , refu-
sera de vivre avec vous comme avec des pesti-
férés ! . . . O mes enfans ! votre héritage est donc
l'indigence , la honte & la douleur ! votre sort est
affreux , sans doute ; mais il y a sur la terre un
être plus malheureux encore que vous , c'est cette
femme qui aime la mémoire de votre pere ,

PARTIE II. malgré son crime & son supplice; cette femme qui vous a portés neuf mois dans son sein, & qui vous portera toute sa vie dans son cœur; cette femme à qui tout dit: mourez! & qui a le courage d'attendre le signal de la nature.

Et vous, législateurs, qui sous prétexte de me protéger, avez empoisonné mon existence, pardonnez à ma tendresse pour un époux & des enfants, des transports que j'aurois dû réprimer: je suis loin de rendre odieux des hommes que leur emploi met au-dessus des souverains: je ne prétends pas même à l'honneur de les éclairer; mais s'il étoit possible qu'il y eût toujours une sage proportion entre les délits & les peines! si on mettoit la politique à prévenir les suicides, plutôt qu'à les punir! si du moins les supplices infligés au crime ne retombent jamais sur l'innocence! --- Dites un mot, & les peuples tomberont à vos genoux, & mes enfans vous pardonneront le supplice de leur pere, & sa veuve mourra satisfaite d'avoir subi la dernière le plus sensible & le plus injuste des opprobres.

Fin de la seconde Partie de la Philosophie de la nature.



